LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

Shirley et son Chien

N° 1. SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). — 4 fr.

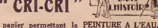
book scan from the collection of
FLOYD LEWIS
2018
printed versions
microcomic.weebly.com

email: artoffloyd@aol.com

This book had black and white
and color reprints
I have replaced the black and white
comics with the original color versions
from the original books
AFTER
these chapters were over
the comics were black and white
on the inside cover
and color on the back
so the later reprints followed that pattern


6 PHOTOGRAPHIES
DE
SHIRLEY
reproduites
en
COULEURS
sur
CARTES
POSTALES
Envoi franco de la POCHETTE
contre 3 fr. 50
en mandat ou chèque postal (C. C. P. 250-10), adressés à Fillette, 43, rue de Dunkerque, Paris-Xe (les timbres ne sont pas acceptés en paiement). Ou demandez-la à votre marchand de journaux qui vous la procurera.
En vous abonnant pour un an à FILLETTE, vous pouvez choisir cette pochette comme PRIME GRATUITE.


LES PLUS BEAUX ALBUMS A COLORIER
GUIGNOL
LES ALBUMS
" CRI-CRI "
LES UNIFORMES DANS L'HISTOIRE



Les Aventures de la Petite Shirley

SHIRLEY
ET SON CHIEN

I

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque, PARIS-10e.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Le train roulait dans un décor d'impo[illegible] grandeur [illegible] le [illegible] de rochers rouges [illegible] la prairie [illegible] où les troupeaux errent sous la surveillance vigilante des agiles cow-boys.

La mignonne frimousse d'une petite fille de six ans, toute encadrée de boucles blondes, vint se pencher au-dessus de la vitre baissée pour admirer le paysage nouveau. Derrière elle une voix attentive dit :

— Shirley, fais attention ! Ne te penche pas ainsi !

Mais juste à ce moment il y eut un choc terrible, un fracas de vitres brisées, de fers tordus, que dominaient les cris et les appels des voyageurs. La locomotive avait déraillé. Le train n'était plus qu'un amas de ferraille recouvrant un amas de blessés. A ce moment, un cavalier [illegible] longeant à cheval la voie ferrée, se rendait à la ville voisine pour y acheter de la poudre et des vivres dont le [illegible] se trouvait démuni.

Le fracas de l'accident le fit à peine sursauter. Mais le cheval fit un écart qui eût désarmé tout cavalier moins agile. Tom Black était de tous les gardiens de la prairie le plus réputé pour son adresse, sa hardiesse, en même temps que sa sauvage [illegible]. Aussi, dans tous les ranchs, chacun l'admirait et le redoutait à la fois. Il [illegible] donc bien [illegible] calme [illegible] et la mettait au petit trot [illegible] longeant le convoi en débris, tandis que son œil aigu d'oiseau de proie fouillait avidement les décombres. Aucun sauveteur n'était encore sur les lieux, mais insensible aux cris des blessés, Tom allait toujours. C'est que le rude garçon ne cherchait pas un malheureux à soulager, mais plutôt une proie pour sa convoitise. C'est qu'on fait parfois de riches trouvailles dans de telles situations et tous les accidents amènent ces « pilleurs d'épaves » qui ne songent qu'à profiter du malheur des autres.

Tom, courageux mais cupide et cynique, guettait donc s'il n'apercevait pas, parmi les décombres du train, le maroquin d'un portefeuille bien garni, ou l'or d'un bijou précieux qu'il pût prestement s'approprier, lorsque [illegible] le cheval s'arrêta.

— Qu'[illegible] ! Vas-tu avancer, stupide animal ?

Mais la brave bête, insensible aux injures, continuait à flairer ce qui se trouvait à ses pieds en hennissant doucement.

Intrigué, le garçon se pencha.

— Un enfant ! s'écria-t-il. Que fait-il là ?

C'était un enfant, en effet, une toute petite fille, fragile petite chose blonde qui gisait sur l'herbe aux pieds du cheval qui l'eût infailliblement écrasée sans le flair étonnant des animaux. [illegible] Tom [illegible] l'enfant qui semblait évanouie.

— Voilà, fit-il, reconstituant la scène. La petite devait se pencher hors du wagon et le choc l'a projetée là. Heureusement pour elle d'ailleurs, car elle n'a pas dû se faire grand mal sur cette herbe haute, tandis que dans le train, elle était tuée.

Peut-être l'insensible garçon allait-il continuer son chemin, abandonnant la petite blessée comme les autres ? Mais soudain son œil [illegible]. Il venait d'apercevoir, luisant au poignet potelé, un bracelet en or. D'un bond il fut à terre. Mais comme il tentait d'arracher la chaîne mince, il fut frappé par le nom gravé sur la plaque d'identité qu'elle reliait au petit poignet.

— Shirley... Shirley Temple... répéta-t-il rêveur. Je connais ça ! Est-ce que ce n'est pas cette petite dont l'adoption par un vieil original milliardaire a fait [illegible] de bruit ? Mais si... Oh ! oh ! voici qui est mieux qu'un bijou ! Recueillie et soignée par moi, la petite me vaudra une [illegible] récompense que je saurai bien transformer en rançon, d'ailleurs, si elle n'était pas spontanée. Allons, allons ! La prise est bonne.

Et, jetant l'enfant en travers de sa selle, il lança son cheval vers les profondeurs de l'immense pampa.

(A suivre.) Léo Dartey

Le Gérant : Suzanne Vignon — 14 313 — Imp. Chartre, à Sceaux — 12-35


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Résumé de ce qui a paru. — La petite Shirley, victime d'un accident de chemin de fer, est recueillie et emportée par Tom Black, brutal cow-boy
Le mouvement et la fraîcheur de la course semblèrent ranimer l'enfant. Bientôt elle ouvrit les yeux et sourit faiblement.
— Hello, petite ! demanda Tom. Comment ça va ? Avec hardiesse elle dit :
— Ça va, monsieur ! Mais j'ai beaucoup dormi et j'ai pourtant encore bien sommeil !
— Eh bien ! dors, fit-il. Tu n'as que cela à faire le long du chemin.
Alors, seulement, il sembla que Shirley comprit la singularité de sa situation. Un peu surprise, mais nullement inquiétée par ce visage inconnu, elle demanda :
— Mais où allons-nous, monsieur dis ?
— Retrouver des camarades, dit l'homme simplement.
A ce mot « camarade » elle entrevit des visages amis, et sans méfiance, elle se laissa aller au sommeil qui la terrassait.
L'arrivée au ranch de Tom et de sa petite proie fit sensation. Tous les compagnons de Tom s'empressèrent.
— Ah çà ! Tom, as-tu perdu la raison ? demanda le plus vieux et le plus sage de tous. Nous t'envoyons à la ville chercher de la poudre et du sel... et voici que tu nous rapportes une enfant ? Que veux-tu en faire ?
— L'adopter, en attendant que ses véritables protecteurs me la réclament, dit-il tranquillement. Je saurai alors la faire payer un bon prix.
— C'est donc une petite princesse du fer-blanc ou du lard fumé ?
— Mieux que cela mes amis. C'est Shirley...
D'un élan tous les visages se penchèrent sur l'enfant toujours endormie.
— La petite Shirley Temple ? Tu es sûr ?
— Tout à fait. D'ailleurs elle se réveille, demandez-lui son nom ?
Shirley ouvrit en effet ses grands yeux candides. Sans se troubler devant tous ces visages penchés sur elle, la petite commença par adresser à la ronde un de ces sourires inimitables qui savent conquérir tous les cœurs. Et, instantanément, de ces rudes garçons au cœur endurci, elle se fit des amis à toute épreuve.
— Petite, dit rudement Tom, qui seul peut-être était resté insensible, dis-moi quel est ton nom avec qui tu étais dans le train et où tu demeures ? Allons, réponds !
Mais Shirley n'avait pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton. Elle fronça ses mignons sourcils sur un regard méfiant, et secouant la tête : « Non, je ne vous dirai rien du tout ! — C'est trop fort, fit-il en colère. Je le ferai bien parler. »
Mais la petite dit tranquillement : — « Pas vous ! Vous avez une trop vilaine tête. »
Un éclat de rire répondit à sa boutade. Alors, définitivement enhardie, Shirley déclara : « Mais à lui, je veux bien le dire... Parce qu'il me plaît ! »
Celui qu'elle désignait ainsi était un grand et solide garçon, bien découplé dans son costume de cow-boy et qui sans rien dire, lui caressait les cheveux.
— Bravo ! Petite, s'écria-t-il en enlevant l'enfant dans ses bras. Tu as bien choisi ton ami, car à moi aussi tu me plais ! Et pour commencer les confidences, voilà : Moi, je m'appelle Bill !
— Et moi, Bill, fit-elle en se cramponnant à son cou, je m'appelle Shirley... Shirley... et puis... c'est tout ! fit la petite avec un regard vague. Je ne sais plus... Je ne sais pas... J'ai mal à la tête.
On eut beau insister, prier, ce soir-là, rien ne réussit à la faire parler, et il fallut bien que Tom et ses compagnons se rendent à la triste évidence : à la suite du choc terrible de l'accident, Shirley avait perdu la mémoire de son passé. Elle ne se souvenait plus de rien ! C'était une nouvelle vie qui commençait pour elle.
(A suivre.)
Léo Dartey.
La Gérante : Suzanne Vignon. 1452 16 14.212 — Imp. Chaumont, à Sceaux. — 12-35.

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Résumé de ce qui a paru — *A la suite d'un accident de chemin de fer la petite Shirley est emmenée dans un ranch, par un cow-boy dur et cupide. Tom [illegible] veut obtenir une forte rançon des protecteurs de l'enfant. Mais celle-ci a complètement perdu la mémoire à la suite de l'accident.*



Le soir même de son arrivée parmi les cow-boys Shirley les avait tous conquis par sa grâce et sa gentillesse. Tous sauf Tom naturellement car le terrible garçon semblait inaccessible à tout sentiment humain. Amusés par son babil et ses reparties pleines de hardiesse, les braves garçons se la [illegible] de main en main. Mais toutes les préférences de la petite semblaient aller à Bill le plus joyeux et le plus brave de tous. « Toi ! lui dit-elle en lui jetant ses petits bras autour du cou, [illegible] pas beaucoup. Tu ressembles, oui, tu ressembles à des gens que j'ai connus dans le temps et que j'aimais... à mon Daddy, et puis à mon parrain — Mais je croyais petite Shirley, dit le garçon surpris que tu ne te souvenais de rien ? »

Elle fixa sur lui ses grands yeux étonnés « D'où [illegible] juste avant aujourd'hui non [illegible] ni avec qui ! Mais tout de même je me rappelle bien Daddy... tu sais Bill ! Son papa on doit toujours s'en rappeler, il me semble... même si on tombe sur la tête comme moi, n'est-ce pas ? » Affectueusement, le garçon caressa les cheveux de Shirley. « Oui, tu as raison, petite, dit-il ému. On se souvient toujours de son papa. Le mien est parti depuis six ans déjà et j'y pense toujours. — Ah ! fit l'enfant [illegible] Il est [illegible] Comme papa ! [illegible] ils ont fini [illegible] — Sans doute, dit-il [illegible] — Oh [illegible] la petite gravement, [illegible] contente parce que tu penses [illegible] leur faire plaisir de nous [illegible] tous les deux, quand ils [illegible] bord d'un nuage ! »

Il [illegible] pour ponctuer cette amitié qui dans son esprit délicieux, devait enchanter les deux papas partis au ciel la petite se blottit plus étroitement dans les bras protecteurs et tendres où elle finit par s'endormir. Le lendemain, bien reposée et réveillée la petite Shirley entreprit sous la conduite et la garde de son ami Bill la visite du ranch. Tout lui semblait beau. Elle battait des mains devant les chevaux et les troupeaux et lorsque Bill l'emmena sur son cheval au cours d'une folle chevauchée dans la prairie pour rallier quelques bêtes qui menaçaient de s'égarer, son enthousiasme ne connut plus de bornes. [illegible] ce qui lui [illegible] un admiration ce furent les [illegible] innombrables de ses nouveaux amis et leur habileté à manier le lasso. Intrépide [illegible] sous ses dehors de fragile poupée la petite fille voulut avoir un petit lasso à sa taille et qui lui [illegible] pour attraper une gentille chèvre que Bill lui avait donnée.

Puis elle se mit en tête de monter à cheval elle aussi et d'imiter ses camarades en attrapant au vol les oiseaux avec une petite carabine. C'était au ranch des jours de bonheur et de joie lumineuse pour l'enfant. Malheureusement ils ne devaient pas durer. Tom n'oubliait pas lui pour quel motif il avait amené Shirley au ranch et il s'occupait activement à retrouver la famille ou tout au moins ceux qui la remplaçaient.

Il alla plusieurs fois à la ville pour voir un avocat et fit insérer des annonces dans les journaux. Un soir il dit à Bill lorsque celui-ci eut couché la petite fille : « Dans un mois garçon je dois avoir le résultat des dernières démarches de mon avocat. Shirley nous quittera pour rejoindre ses protecteurs [illegible] en échange d'une belle [illegible] pour le brave Tom ! » En [illegible] ces mots Bill baissa la tête. Il [illegible] Shirley et l'idée d'en être séparé [illegible] il se sentait le cœur gros. [illegible] il s'inclina sur la couchette. « [illegible] petite Shirley dit-il doucement. Dors [illegible] ! Ton grand ami veille sur toi et [illegible] il veillera toujours sur [illegible] petit oiseau tombé du nid. »

(A suivre.) Léo Dartey



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU. — *Recueillie par un cow-boy cupide, Tom Black, la petite Shirley a complètement perdu la mémoire dans un accident de chemin de fer. Tom recherche ses parents pour en obtenir une rançon, au désespoir de Bill, excellent garçon, qui voudrait garder l'enfant.*

Le lendemain à l'aube, Tom, au galop rapide de son cheval, s'élançait vers la ville. Il allait voir son avocat qui devait lui fournir enfin tous les renseignements sur la famille ou les protecteurs de la petite Shirley. Chemin faisant, Tom construisait de beaux rêves. Il comptait bien tirer des protecteurs de l'enfant une forte récompense. Cet argent arriverait à un bon moment. Tom joueur, buveur et dépensier, était à bout de ressources et de rudes soucis l'assaillaient. La rançon de Shirley représentait pour lui tous les plaisirs grossiers qu'il aimait.

Ce fut donc avec le cœur léger qu'il sonna à la porte du bureau misérable de Harry Lawson. Ce Lawson était un avocat sans occupation, qui servait d'intermédiaire aux hommes du genre de Tom, dans toutes sortes d'entreprises louches. « Vous venez au sujet de cette enfant, dit-il à Tom que vous avez enlevée au cours d'un accident de chemin de fer ? — Il s'agit de Shirley, reprit Tom rudement. Qu'avez-vous appris ? Où demeurent ses protecteurs et que puis-je en tirer ? — Rien ? dit Harry Lawson avec un ricanement moqueur. Rien du tout ! — Comment ? Rien ? s'écria Tom en bondissant. Parlez, stupide animal ! — Vous ne pouvez rien obtenir, car tous ses parents ou protecteurs sont morts dans la catastrophe à laquelle l'enfant a échappé par miracle. — Tous ? s'écria-t-il avec une fureur atterrée. Est-ce possible ? — Tout à fait possible ! D'autre part comme ces gens n'avaient pas songé à faire de testament, la petite reste absolument sans un sou. — Que me chantez-vous là, misérable ? s'écria le cow-boy tendant le poing. — Ce que j'ai appris sans peine au sujet de cette enfant. Et si vous n'êtes pas content il n'en faudra pas moins me payer la somme convenue pour mon dérangement, mon garçon. — Mais, fit-il désorienté, que vais-je en faire de cette enfant ? — Ce que vous voudrez, dit l'autre. Vous êtes libre ! »

Tom était à la fois furieux et désemparé. Après avoir aligné sur le bureau d'Harry Lawson ses derniers dollars, il reprit le chemin du ranch à petite allure. Mais souvent il avait sur sa figure farouche l'air résolu des mauvais jours. Il tomba justement au moment où Shirley, au milieu des gauchos réunis, dansait un pas de sa façon, avec sa grâce charmante. Tous l'accompagnaient en claquant des mains en cadence. Sur le fond de ... montagnes le spectacle ne manquait pas de pittoresque, mais Tom songeait à autre chose. En le voyant cependant Shirley s'élançait « Ah ! voilà Tom ! Bonjour, Tom, Tom White (Black veut dire noir et white blanc) ! ... espiègle car elle s'amusait souvent par taquinerie à l'appeler ainsi du contraire de son nom.

Tous en riaient, mais cela énervait Tom, déjà furieux de la préférence que l'enfant manifestait pour Bill. Il la repoussa rudement sans voir les petits bras tendus vers lui avec confiance : Va jouer, petite sotte ! » dit-il si violemment que l'enfant s'enfuit. Puis se tournant vers ses camarades : « Et vous, écoutez tous. Il s'agit de Shirley... » Toutes les têtes se tendirent. Ils aimaient cette petite et entendirent avec stupéfaction le récit de Tom, leur révélant qu'elle n'avait plus personne au monde et qu'il voulait s'en débarrasser. « Te débarrasser de Shirley ? dit Bill très pâle. Et comment ? — Le mieux est d'aller la porter dans la montagne à plusieurs milles d'ici, un soir quand elle dormira, dit avec cruauté Tom. Bien malin si elle sait retrouver son chemin le lendemain. »

(A suivre.)

LÉO DARTEY

La Gérante, SUZANNE VIGNON

14 353. — Imp. Chiraire, à Sceaux — 12 35

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



« Et, demanda Bill encore, avec un grand calme apparent, dans la montagne, que deviendra-t-elle ? » L'autre eut un grand geste indifférent et avec un rire aigu : « Tu sais comme moi, Bill, qu'on peut y faire toutes sortes de rencontres intéressantes et instructives pour un enfant qui ne connaît pas la zoologie. Shirley aime beaucoup les animaux, elle sera à son affaire, je crois ? Et puis, il y a des précipices... » Ces atroces paroles qui évoquent les grands fauves et les terribles dangers auxquels ce monstre comptait exposer l'innocente petite fille tombèrent dans un silence comme chargé d'orage. Tous ces hommes, assez rudes pourtant, s'étaient attachés à Shirley dont la gentillesse les avait conquis. Un frisson parcourait leur dos à l'idée de l'horrible fin réservée à cette mignonne enfant par leur ex-camarade. L'un d'eux dit : — Tom, il est impossible que tu penses à cela, voyons. — Et pourquoi ? Tu ne penses pas que je vais me faire la nourrice sèche de cette petite sans le sou ? — Ne pourrais-tu la confier à une œuvre quelconque qui l'élèverait ? — Non, non, ricana Tom satanique. La police n'aurait qu'à venir y fourrer son nez ! Merci bien ! Et puis que de manières pour une gamine comme elle ! Le mieux est de s'en débarrasser, vous dis-je. — Et moi, je te dis que tu ne le feras pas ! s'écria Bill soudain, se dressant et les poings serrés. Moi vivant, je ne permettrai pas qu'on touche un seul cheveu de cette enfant, tu entends ? »

Tom se dressa à son tour, l'œil mauvais et la mine féroce : « Tu n'as rien à m'en commander ! Shirley m'appartient ! C'est moi qui l'ai ramassée sur la voie ferrée. J'en ferai ce que je veux ! — Tue-moi donc d'abord ! » s'écria le courageux garçon. Tom s'élança d'un bond sur Bill et ce fut une bataille terrible, un corps à corps acharné auquel assista la pauvre Shirley terrifiée, cachée derrière un énorme cactus. Elle n'avait pas voulu s'éloigner et avait tout entendu avec une terreur épouvantable. En voyant Tom écraser de son poids le cher Bill, qu'elle aimait tant, elle ne put se contenir et s'élançant : « Il va le tuer, sauvez-le, vous autres, pour moi, pour moi ! »

Hésitants, les cow-boys s'entre-regardèrent. La coutume chez ces rudes garçons des pampas est de laisser les adversaires régler leurs querelles entre eux. Mais le tendre appel de l'enfant renversa tous leurs préjugés. Le plus vieux dit seulement : « Pour Shirley ! » Et tous, répétant ce cri de guerre, s'élancèrent au secours de Bill, jetant de ... Tom, tandis que Shirley ... à tout rompre ... les bras de Bill qui la serrait ... comme un trésor précieux.

... ils eurent bien rossé Tom, les cow-boys l'admonestèrent : « Et tu sais, dit le plus vieux, ne t'avise pas de toucher à la petite, méchant garçon que tu es, car tu aurais affaire non seulement à Bill, mais à nous tous. Nous l'aimons, nous la gardons désormais, elle est comme notre fille ! Tiens, le pain dit : Bonsoir. »

C'était fait ! Le ranch avait adopté Shirley ! En un soir elle héritait de vingt pères plus braves et forts l'un que l'autre, mais il lui manquait une maman ! Bill y pensa et la conduisant à Pepita Perez, la jolie et charmante fille du chef des gauchos, il lui dit : « La petite est maintenant à nous ! Nous l'avons tous adoptée, mais pour qu'elle soit heureuse, voulez-vous être sa petite mère ? — Ah ! dit la jeune fille, j'aime déjà Shirley de tout mon cœur. Puisqu'elle reste, je m'en charge ! — Mais, dit Bill le front ... il faudra bien la garder, voyez-vous, señora Pepita, car Tom est un mauvais garçon. Je ne m'étonnerais pas que, furieux d'être rossé, il passe sa vengeance sur l'enfant. »

(A suivre.)

LEO DARTEY



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Tandis que la jolie Pepita s'occupait de Shirley avec tendresse, Tom Black le regard mauvais et l'air sombre, rôdait autour d'elle. Enfin il s'approcha du groupe charmant formé par l'enfant blonde et la jeune fille brune. « Vraiment senora Pepita, dit-il, vous consentira à vous occuper de cette petite fille ? Je vous en remercie bien des fois. » En le voyant approcher Shirley avait soudainement noué ses petits bras au cou de sa nouvelle protectrice. Celle-ci répondit, surprise : « Mais, Tom je ne fais que mon devoir en protégeant cette pauvre enfant. Et personne n'a à m'en remercier, vous moins que tout autre. » Il comprit qu'elle avait été mise au courant de son attitude et, plein de fourberie, il voulut la persuader qu'on s'était trompé sur ses intentions. « Si j'étais je vous remercie car je m'intéresse à elle. Je voulais la conduire à une œuvre en ville mais ces brutes n'ont rien compris à ce que je leur disais et ils voulaient garder Shirley. Je veux bien moi du moment qu'une femme est là pour s'occuper d'elle. »
Ce disant, il tendait la main pour caresser la tête blonde, mais Shirley se rejeta en arrière. « C'est pas vrai ! » fit-elle. « Il ment. Il voulait m'envoyer toute seule dans la montagne avec les ours. C'est un méchant. »
Impuissant, mais incapable de retenir le cowboy s'éloigna l'œil mauvais. Il comprenait que
la fille du maître et elle ne pourrait être atteinte que par elle.
D'ailleurs il était en très bons termes avec la senora Pepita et de cela aussi Tom lui en voulait car il ne lui aurait pas déplu d'épouser la jolie jeune et de devenir ainsi en quelque sorte maître du ranch. Mais Bill était de beaucoup le préféré de Pepita
petite protégée Shirley.
la petite. Il avait cependant été très adroit et dissimuler un peu. Pendant quelques jours Pépita et Bill alarmés montèrent une garde vigilante autour de Shirley. Puis avec un air indifférent de Tom ils pensèrent qu'il avait pris son parti de l'aventure et relâchèrent un peu
leur surveillance. Cependant ils ne la perdaient pas de l'œil un instant. Pepita la gardant auprès d'elle pendant que les gauchos étaient dans la pampa et la faisant coucher la nuit dans sa propre chambre. De plus en plus elle s'attachait à
Or l'anniversaire de Pepita approchait. A cette occasion Bill et les autres gauchos décidèrent de donner une fête. Ils apprirent à Shirley des danses et des chants de leur pays et le jour arrivé, ils fêtèrent dignement la naissance de la fille de leur maître respecté.
Celui-ci heureux et d'ailleurs juste et bon voulut leur témoigner sa reconnaissance de cette attention et il leur offrit à
vécu. La fête devait se prolonger tard, Pépita alla coucher Shirley et la borda après mille tendresses puis elle retourna présider le bal donné en son honneur.
Longtemps, elle dansa avec les braves garçons que son père aimait un peu comme des fils, et tout particulièrement avec Bill. Ils riaient tous deux tandis qu'elle lui racontait les mille espiègleries de Shirley, car ils aimaient l'enfant également. Mais,
bratte, Pepita jeta un grand cri. Shirley n'était plus là ! Elle avait disparu.
(A suivre.)
Léo Dartey.
Le Gérante : Suzanne Vignon.
14 333. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 1-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Au cri de Pepita tout le ranch était sur pied, mais nul n'eut songé à accuser Tom qui n'avait pas quitté la fête un seul instant pendant la nuit. Et d'ailleurs il semblait aussi stupéfait que les autres. Immédiatement on entreprit des recherches aux abords immédiats du ranch. Tous les gauchos bouleversés par la disparition de leur petite amie se mirent en quête du moindre indice. Mais hélas! ils ne trouvèrent [illegible] rages.

Nulle trace de pas humains ne pouvait être relevée près de la fenêtre de la chambrette où reposait l'enfant. Et cependant, c'était bien par là, certes, qu'on l'avait enlevée; le ranch était comme toutes les constructions très élevé avec les chambres au rez-de-chaussée. Tous se perdaient en conjectures. Domingo Perez lui-même, s'émut de la disparition de Shirley que venait lui conter Pépita. Il demanda à sa fille : « N'as-tu aucun soupçon toi qui élevais l'enfant ? — Père, dit-elle hésitante, il est toujours mauvais d'accuser sans preuve, mais Tom Black en voulait à Shirley. — Cependant il ne nous a pas quittés cette nuit. Tom ne peut être accusé. Cherchons ailleurs. » Pendant ce temps Bill désespéré et ses compagnons recommençaient leurs recherches. Ils ne purent rien trouver ! Ils finirent par accepter l'idée que peut-être le rapt avait été l'œuvre de ces Indiens félins et sournois, que leurs pas ne laissent aucune trace. Il en restait quelques-uns dans la région. Il faudrait rechercher de ce côté, mais à les retrouverait-on Shirley vivante ? « Et si elle avait été enlevée par un aigle ? suggéra un vieux gaucho, ou quelque autre rapace de grande envergure ! La baie était grande ouverte et l'odeur de la chair a pu attirer l'oiseau de proie ! »

La désolation envahit l'âme de Pépita et de Bill à cette pensée. S'il en était ainsi, Shirley, emportée dans le nid du rapace, devait être dévorée à cette heure ! Autre suggestion non moins répugnante : l'enfant n'avait-elle pas été emportée par un grand singe ? Certaines espèces de quadrumanes sont coutumières de ces enlèvements... De toutes façons la vie de Shirley était menacée sinon déjà supprimée et Pépita restait de longues heures assise sur les marches de la maison pleurant douloureusement la chère petite âme perdue. Cette douleur l'avait encore rapprochée de Bill.

Or, un soir Bill rentrait au ranch. En passant auprès de Pepita il lui demanda tristement : « Eh bien ? Rien de nouveau ? — Rien, dit-elle avec chagrin. Je crois qu'il faut perdre tout espoir. » Le visage crispé, les poings serrés, Bill rentre chez lui et se laissa tomber sur un tabouret, la tête dans ses mains. Mais quand il se redressa enfin de sa longue rêverie désespérée un petit papier posé sur sa couchette et plié d'étrange façon attira son attention. D'où venait ce billet ? Saisi d'émotion il lut :

« Votre petite Shirley est bien vivante et gardée prisonnière par une vieille Indienne, Zanna, dans sa case au bord du gouffre du Gambo. Si vous pouvez venir seul ce soir même, il vous sera facile de la reprendre. Mais le silence est nécessaire vis-à-vis de tout le monde ou tout est perdu et l'enfant avec. » Un instant Bill resta les yeux fixés sur le papier, le cœur bondissant.

Shirley était vivante ! Vivante ! Malgré toutes les craintes ! Il ne voyait, ne retenait que cela, et aussi la consigne de silence imposée par ce mystérieux ami qui l'avertissait. Cela le confirma dans certains doutes : l'ennemi devait être parmi ceux qui l'entouraient ! Aussi, bien résolu à se rendre au rendez-vous mystérieux sans tarder il décida de n'en parler à personne. Et dans le soir qui tombait il s'élança vers la sombre montagne sans réfléchir qu'il s'agissait peut-être bien d'un simple guet-apens. Le brave garçon, tandis qu'il lançait au galop son ardent coursier, n'avait aux lèvres que le cri de : « Pour Shirley ! » qui était devenu le cri de ralliement des gauchos. Et il ne songeait pas au danger.

(*A suivre.*)

Léo Dartey.

La Gérante : Suzanne Vignon — 14 442 — Imp. Charaire, à Sceaux — 2-36


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Pauvre petite Shirley par quelles émotions terribles était-elle passée depuis sa disparition ! C'était la nuit pendant la fête qu'elle avait été réveillée par une voix étouffée qui prononçait son nom « Shirley ! Viens, viens à la fenêtre tu verras les illuminations ». Shirley n'était qu'une toute petite fille ! Bien sûr Popala l'avait couchée en lui ordonnant de dormir mais la perspective de voir de sa fenêtre les illuminations... elle assez allé-
chante pour la faire se dresser et en pyjama, gagner la grande baie qui donnait sur la nuit épaisse. Quand elle y fut elle pencha son petit nez dehors ne voyant rien du tout.
Celui qui avait parlé devait se tenir derrière la haie d'arbustes qui se trouvait à quelques mètres. Quant aux illuminations, comment n'avait-elle pas réfléchi, la pauvre petite innocente qu'elle ne pouvait les voir, sa fenêtre donnant sur le derrière de la maison alors que le bal se donnait sur le
devant. « Je ne vois rien dit elle déçue, rien du tout. — Mais si, penche-toi encore, davantage » conseilla la voix. Et, comme elle obéissait étourdiment elle se sentit soudain ceinturée d'un bras brutal. Sans qu'elle eut vu personne elle fut arrachée de la fenêtre et vint retomber entre les mains de Tom Bluel qui s'empressa de la bâillonner.
Alors terrifiée l'enfant comprit. C'était avec son lasso que le terrible garçon venait
de l'enlever sans approcher de la fenêtre ! Maintenant il s'occupait à la ficeler tout en la portant et la tendant à une étrange créature qui attendait il dit tout bas « Maintenant file et fais comme je t'ai dit ». Et tandis que Shirley épouvantée se sentait emportée par cet être bizarre au visage coloré étrangement et tout enveloppé de tissus extraordinaires. Tom le plus tranquillement du monde rentrait dans le bal sans que personne eût
pu s'apercevoir de sa disparition.
sans qu'on l'entende plus que s'il ne posait pas à terre. A la fin avant aperçu deux plumes de couleurs vives piquées dans les cheveux noirs de cet être extraordinaire, Shirley finit par penser « Il doit voler, bien sûr ça ne peut pas être autrement
et un chignon du plus beau noir, gras et brillant et que traversaient deux plumes rouges et vertes acheva de la persuader qu'il s'agissait d'une femme très vieille et très laide. Mais ce qui acheva de la confondre fut que cette femme fumait la pipe gravement tout comme un homme en agitant à ses oreilles d'énormes anneaux de cuivre seule parure féminine.
(A suivre.)
Léo Dartey.
La Gérante Suzanne Vigison
14.4 42 — Imp. Chardire, à Sceaux. — 2-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Réunissant tous ses souvenirs Shirley finit enfin par comprendre qu'elle était au pouvoir d'une vieille Indienne et elle eut très peur. Que lui voulait donc cette femme ?

Elle fut quelques jours sans le savoir. L'Indienne, sans brutalité, lui donnait à manger régulièrement. Pour tout le reste, Shirley qui n'était pas empruntée se débrouillait toute seule. Seule elle se levait, faisait sa toilette tant bien que mal et, l'habitude apaisant toute inquiétude dans le cœur des enfants, jouait avec quelques brindilles à construire des maisons sur le sol rugueux de sa prison. Car elle était bel et bien en prison dans cette hutte sans fenêtre, dans laquelle on ne pénétrait que par un étroit orifice situé à ras de terre.

Impassible, la vieille indienne fumait tout le jour, accroupie devant ce trou qui représentait la seule issue. Quand se dérangeait-elle pour faire cuire la nourriture ? Mystère... Pendant que Shirley dormait sur son lit de feuilles sèches sans doute ? Combien de temps dura cette captivité ? Autre mystère !... Shirley était trop petite pour compter la lente succession des jours. Le temps lui semblait bien long et qu'elle avait fait tout son possible mais en vain pour arracher une parole à l'Indienne.

Lui faudrait-il donc vivre toujours maintenant dans cette hutte isolée de tout le reste du monde ? Une nuit cependant elle entendit au loin le galop d'un cheval et à ce bruit connu et aimé son petit cœur frémit. Si c'était Bill qui l'avait retrouvée ! Mais hélas son espoir fut cruellement déçu. Au lieu de Bill, ce fut le méchant Tom qui se glissa dans la hutte. En l'apercevant à travers ses paupières [illegible] un tressaillement de terreur, [illegible] fit semblant de dormir, si bien que l'Indienne dit d'une voix rauque à [illegible] : « Tu peux entrer. La petite chipie blanche dort. » Shirley fut extraordinairement choquée en s'entendant appeler ainsi... mais tout l'intérêt résidait pour elle dans la réponse de Tom : « Tu es sûre qu'elle dort, comme les autres soirs nourrice ? »

Car, ce que tout le monde ignorait au ranch c'était que Tom avait été élevé par cette indienne farouche dans sa montagne. Plus tard, sachant qu'il pouvait compter sur la complicité aveugle de la vieille sauvage qui l'aimait comme un fils, il avait soigneusement caché leurs relations afin de garder sa liberté. Il ne venait la voir qu'en cachette. « Écoute, nourrice, dit-il enfin d'un air sombre. C'est pour ce soir ! J'ai fait parvenir à Bill un billet lui révélant que la petite est ici. Il ne manquera pas de venir, et je le recevrai à ma façon ! acheva-t-il avec un rire si cruel que Shirley frémit.

— Qu'en feras-tu ? demanda la vieille tranquillement.

— Le gouffre est là ! dit-il cynique en secouant l'épaule. Quant à la petite j'ai réfléchi à ce que nous en ferons après, écoute... »

Mais Shirley, elle n'écoutait plus ! Bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre, elle n'avait compris, retenu, qu'une chose : un grand péril menaçait son cher Bill, s'il venait ici ce soir. Il fallait l'en empêcher à tout prix ! Les événements précédents de sa petite vie d'aventures lui donnaient de l'assurance et de la malice. Sans bruit, elle se glissa sous les couvertures, laissant sur l'oreiller de feuilles le petit foulard qui la coiffait. En rampant elle se glissa hors du lit par le pied, tandis que Tom et la vieille qui lui tournaient le dos parlaient avec animation.

Par mouvements insensibles elle gagnait la sortie de la hutte. Enfin elle y parvint facilement sans être vue. Dehors elle respira longuement. Le plus fort était fait. Si maintenant Tom se retournait vers le lit, la vue du foulard sur l'oreiller le tromperait dans la pénombre de la hutte et il la croirait toujours endormie. Elle se glissa donc jusqu'au cheval de Tom qui la connaissait et la flattant de la main, elle le détacha.

(À suivre.) Léo Dartey.

La Gérante : Suzanne Vignon — 11.466 — Imp. Charaire, à Sceaux — 2-36.

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



Shirley conduit le cheval par la bride sur le sentier rocailleux jusqu'à ce que [illegible] pas eussent rencontré l'épais tapis d'herbe de la prairie. Alors, elle s'aperçut qu'elle était bien trop petite pour monter sur le dos du bel animal. Elle s'agrippa à la queue du cheval de toutes ses forces et parvint ainsi à se hisser sur son dos. Croyant à un jeu, le brave cheval se laissait faire. Quand il sentit sur son dos le léger fardeau il hennit doucement. Al[illegible] [illegible] ses bras autour de son cou, Shirley murmura doucement : « Va ! A la maison. On rentre... »

Elle savait qu'il retrouverait le chemin qu'elle ignorait, elle. Le cheval qui n'était guère chargé, s'élança. Le temps sembla cependant bien long à la pauvre Shirley, ballottée dans tous les sens par cette course folle. Ils arrivèrent [illegible] au bout de souffle et [illegible] Pépita, qui [illegible] la première, leva les bras au ciel en reconnaissant sa chère petite amie. « Shirley ! Chérie ! D'où viens-tu ? Mais... c'est le cheval de Tom. — Oui, haleta la petite en se cramponnant à son cou, du méchant Tom qui m'a emportée chez la vilaine femme oiseau et qui veut faire du mal à Bill. — A Bill ? Que dis-tu là, petite ? demanda un des [illegible] qui accouraient.



— Où [illegible] Bill ? Il va là-bas, chez la vieille Peau Rouge ! Il faut l'empêcher surtout ! Il faut le garder ici. — [illegible] complot ? demanda le père de Pépita qui était allé chercher [illegible] Quoi ! Tom Black était un tel lâche ? Fort [illegible] ce n'est pas Bill en effet qui ira... mais nous tous, n'est-ce pas, mes amis ? — Allons [illegible] tous en chœur. — Mais Bill ? Où est Bill ? » [illegible] Shirley qui [illegible] cela seul [illegible].

Tous s'entre[illegible] inquiets. Oui, où était Bill ? Nul [illegible] depuis le souper. On courut [illegible] sa chambrette. Seul, le billet de quelques lignes gisait encore sur la table. [illegible] Pérez. Nous arrivons [illegible] Mais j'espère qu'il n'en sera pas de même là-bas, n'est-ce pas, vous autres ? Allons puisqu'il est déjà parti. En selle [illegible] ! Au secours de Bill ! — Mais [illegible] père de[illegible] [illegible] émotion. — Shirley [illegible] affectueusement [illegible] Doucement, il demanda en [illegible] la main sur la petite tête blonde [illegible] -moi ? Saurais-tu retrouver le [illegible] attend ton ami Bill ? [illegible] le chemin ?

Doucement elle [illegible] sa petite tête avec tristesse [illegible] Non, je ne sais [illegible] Il fa[illegible] nous ! » Tous



se regardèrent avec désespoir. Fallait-il abandonner tout espoir d'arriver à temps pour défendre Bill ? Soudain cependant la frimousse de l'enfant s'éclaira d'un espiègle sourire. « Moi, je ne sais pas... Mais Chiquito saura bien, lui... puisqu'il fait souvent le chemin avec son maître ! » Chiquito était le cheval de Tom. Tous applaudirent enthousiasmés. « Bravo Shirley ! En selle ! Le plus léger d'entre vous sur Chiquito en tête... et rendez la main ! »

Tandis que devant le ranch les préparatifs de départ pour cette folle chevauchée dans la nuit s'accomplissaient, Shirley demanda : « Eh bien ! Et moi, Señor Perez ? Vous m'emmenez ? »

Il sourit avec pitié. « Deux fois la même route ? Tu n'y songes pas ? Repose-toi, petite, avec ta grande amie Pépita, et soyez sans crainte toutes deux. Adieu ! » La troupe s'ébranla dans un piétinement de chevaux et bientôt ne fut plus qu'une sorte de trombe noire montant à l'assaut de la montagne.

Mais lorsque Pépita les eut suivis aussi longtemps que possible de ses yeux embués de larmes d'inquiétude, et qu'elle se retourna, croyant trouver Shirley à ses côtés, elle eut une nouvelle émotion. L'enfant encore une fois avait disparu !

(A suivre.)

LÉO DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VIGNON — 14.466 — Imp. Charaire, à Sceaux. — 2-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

RÉSUMÉ — *La petite Shirley a été recueillie par un excellent cow-boy, Bill, à la suite d'un accident. Mais un gaucho, aussi cupide que méchant, attire Bill dans un guet-apens. L'enfant en avertit le maître du ranch Pérez qui s'élance au secours de Bill avec ses cow-boys dans la nuit.*

Chiquito entraînait la petite troupe vers l'endroit où il avait laissé son maître quelques heures auparavant. Les excellents gauchos suivaient la piste avec une ardeur que doublait leur inquiétude pour Bill. La nuit était noire. Le précipice sans fond longeait l'étroite route en corniche qui gravissait le flanc de la montagne, mais nul n'en avait cure. « Go! » criaient à tout moment les cavaliers à leurs chevaux pourtant déjà si rapides.

Pâle et les traits crispés Pérez tenait la tête. Il aimait ses gauchos et il souffrait doublement de sentir l'excellent Bill en danger et de découvrir que Tom n'était qu'un traître cruel! Comme longtemps il s'était trompé à son sujet! On était plus qu'à moitié route lorsqu'il s'aperçut soudain d'une présence insolite en croupe de son cheval. « Shirley. Que fais-tu là, damnée gamine! Je t'avais ordonné de rester. »

C'était bien Shirley en effet qui se tenait blottie contre lui et cramponnée à sa selle prête à tomber. Tranquille, elle sourit.

« Mais moi, dit-elle avec son assurance délicieuse, je voulais aller avec vous pour retrouver mon cher Bill! Alors, j'ai grimpé. — Et tu es si légère, pauvre oiseau, que je ne t'ai même pas senti, fit-il attendri et contrarié. Enfin, je ne puis te déposer là, maintenant! — Quelle chance! fit la petite ravie. Vous m'emmenez? — Hé! Il le faut bien! Que puis-je faire de toi dans cette montagne. Allons, acheva-t-il en ralentissant un peu l'élan de sa monture. Passe devant petite peste! Tu seras mieux installée il faut faire vite! »

Mais tandis que la fillette avec une agilité de petit chat exécutait la manœuvre il se écria stupéfait : « Mais, qu'est-ce là avec toi? Un chien? Ça, c'est le comble. » Shirley eut à nouveau son petit sourire moqueur et malin. Elle serrait contre elle, en effet, le petit chien de Bill. « Tiens! fit-elle. J'ai pensé que si Chiquito et moi nous avions de la peine à retrouver le cher Bill, Darling saurait bien le faire lui. — Damnée Shirley, grommela encore Pérez stupéfait. Elle a répondu à tout. » Et bon gré, mal gré, il dut continuer sa route emportant l'enfant et le chien. Bientôt d'ailleurs, la petite troupe distingua confusément à quelque cent mètres la hutte de l'Indienne. « C'est là! dit Shirley en pointant son petit doigt. Et voici le cheval de Bill! — Bien, dit Pérez en l'enlevant par la taille pour la poser à terre. Nous y allons, mais toi, il faut rester ici, tu entends, Shirley, jusqu'à ce que je t'appelle! C'est promis, n'est-ce pas? Allons, cher, cher Bill! »

Ils s'élancèrent tous vers la hutte qu'ils cernèrent. Seul, Pérez avec deux de ses gauchos devait entrer. Mais comme ils approchaient de la hutte, Tom en surgit, ayant entendu le bruit des chevaux. Tous se précipitèrent sur lui. Tandis que deux de ses anciens camarades l'immobilisaient, Pérez s'avança le fouet à la main, l'air farouche, il avait toute la dignité du maître et du juge. Il demanda d'un ton sévère et dur : « Qu'as-tu fait de Shirley et de Bill que tu as attirés chez cette Indienne? — Shirley et Bill, chez une Indienne? dit-il du ton le plus surpris. Je ne sais ce que vous voulez dire. Entrez et vous ne trouverez personne. » Ils se précipitèrent dans la hutte. Quand il y eut pénétré en rampant Pérez dut s'avouer avec rage qu'elle ne contenait plus personne. Il sortit très pâle. « Fort bien, dit-il avec un calme terrible. Nous arrivons trop tard. Qu'as-tu donc fait de Bill dont voici le cheval attaché à la hutte? — Je ne sais pas, fit l'autre narquois, cherchez. » A ce moment un grand cri partit de l'abîme qui longeait la montagne.

(A suivre.) LÉO DARTEY

La Gérante : SUZANNE VIGNON

1-510. — Imp. Chiraire, à Sceaux — 2-36


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Résumé. — Recueillie à la suite d'un accident de chemin de fer par un excellent gaucho Bill la petite Shirley est enlevée par un autre cow-boy qui se sert d'elle pour attirer Bill dans un guet-apens. Le maître du ranch Pérez et ses gauchos Bill
Ce cri qui montait de l'abîme glaça le sang des cow-boys. Que se passait-il donc ? Pour le comprendre il faut revenir au moment où Pérez avait déposé Shirley à terre en lui recommandant de ne pas bouger. Un instant, la petite obéit. Mais presque aussitôt, Darling, qu'elle tenait toujours s'était mis à pousser de petits gémissements de joie en tendant le cou vers le cheval de Bill. « Oui, Darling, oui, mon bon chien. Notre ami est là puisque voici son cheval ! Tu es content hein, Darling ? Moi aussi, moi aussi, seulement je le serai surtout quand Bill sera là. »
Mais Darling, tendant le cou vers le précipice qui se trouvait de l'autre côté de la route. C'était juste le côté opposé à la hutte et Shirley surprise lui tourna la tête. Mais Darling persistait à se tendre vers l'abîme. Alors, vaguement inquiète, Shirley lâcha un peu de la laisse qu'elle avait attachée à son cou. Pas de doute Bill était dans cette direction. Shirley suivit Darling, et bientôt ils furent tous deux à l'extrême bord du précipice. Shirley réfléchit. Si Bill est là en dessous de nous c'est qu'on a pu l'y porter ? Il y a donc un chemin pour descendre. Cherche, Darling, cherche bon chien. »
Darling ne devait pas tarder à trouver. Avec son flair admirable de chien dévoué il retrouvait rapidement le chemin suivi par les ravisseurs ou les assassins de son maître. Bientôt il commença à descendre une sorte d'échelle rocheuse, presque à pic, et dont Shirley ne voyait les degrés qu'à la pâle lueur de la lune. Mais le chien tirant sur sa laisse manquait la faire tomber. Elle le lâcha donc et, très vite, Darling précipitant sa descente, disparut à ses yeux. Penchée en avant Shirley hésitait à le suivre. Les degrés étaient si hauts pour ses toutes petites jambes ! Elle allait tomber bien sûr ? Et puis ce trou, ce vide noir au-dessous d'elle l'attirait invinciblement.
C'est alors qu'avait retenti soudain le cri atroce, inhumain, qui avait terrifié les gauchos. En masse ils bondirent vers l'endroit d'où il semblait monter du fond du précipice. Mais dans la nuit ils eurent bien de la peine à trouver la place exacte. Ils allaient, tâtonnant lorsque soudain, Pérez eut un cri : « Shirley ! Je l'avais laissée là avec le chien ! Que sont-ils devenus ? » A ce moment un long hurlement qui semblait un cri d'agonie s'éleva à nouveau.
Les gauchos y répondirent par un cri unanime : « Shirley ! Shirley. Où es-tu, Shirley ? »
Alors une petite voix étranglée répondit tout près d'eux presque sous leurs pieds. « Je suis là ! » D'un même élan les porta tous au bord du précipice tandis qu'ils criaient : « Où, là, grands dieux ? Parle Shirley... Nous ne te voyons pas. — Je suis là, sur une pointe de rocher. Aidez-moi à remonter. »
Ils la découvrirent enfin. Pauvre petite chose tassée sur une aspérité du rocher cramponnée à une touffe de genévrier et dans la situation la plus périlleuse. Elle semblait cependant très heureuse et son nait de cet éternel sourire si crâne et si émouvant que les pires dangers ne pouvaient éteindre. Pour l'atteindre et la sauver, les gauchos durent accrocher l'un d'eux, pour le laisser pendre dans le vide, au bout d'une corde. « Prends-moi par le cou, dit alors celui qui se trouvait dans cette situation périlleuse. Et tiens fort. Tirez, là-haut, vous autres. Nous remontons, Shirley ! N'aie pas peur ! »
A cette minute, le hurlement terrible retentit à nouveau.
(A suivre.)
Léo Dartey
La Gérante : Suzanne Vignon
14 510. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 2-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Tous les hommes frémissaient. « C'est Darling, explique Shirley gaîment. C'est Darling qui a dû retrouver Bill et qui vous appelle : Vite... descendez par là. » Déjà dix hommes résolus descendaient le petit escalier creusé dans le roc. Au bout de quelques minutes ils reparurent. Bill était avec eux.

D'un élan, Shirley fut à son cou et se serrant contre lui : « Oh ! Bill, mon Billy, te voilà ! Je savais bien moi qu'il saurait mieux que nous tous te retrouver. Darling ! C'est lui qui t'a sauvé. — Non, c'est toi, chérie, dit tendrement le jeune homme, puisque tu as eu l'idée de l'amener. Ce misérable et sa complice m'avaient descendu dans une sorte de grotte, ligoté et bâillonné. Seul le flair d'un chien dévoué pouvait m'y découvrir ! Mais tout cela n'est rien puisque je te retrouve enfin ! » Pendant ce temps Pérez, très sombre avait fait avancer Tom dont les yeux jetaient des éclairs. « Et toi, misérable dit-il que ferons-nous de toi ? »

Une rumeur menaçante s'éleva du groupe des cow-boys. Mais alors, la petite voix douce de l'enfant s'éleva. « Oh ! Bill ! On ne va pas lui faire de mal, dis ? » Pérez se tourna surpris vers Shirley. « Quoi, petite, c'est toi qui prends sa défense ? Tu ne peux pas l'aimer cependant ? — Oui, reprit Bill, plein de rancune, songe que c'est lui qui t'a emmenée et qui nous a causé de telles inquiétudes. — Oui, fit-elle d'un petit air réfléchi... mais je sais aussi que si on lui fait du mal sa vieille maman indienne aura beaucoup de peine, tu sais... autant de peine que vous en avez eu, Pépita et toi, Billy ! »

Un rauque sanglot s'éleva d'un tas de tissus écroulé aux pieds de Tom Black. C'était la nourrice indienne de celui-ci, qui venait affirmer son dévouement et son affection à celui qu'elle avait élevé. Profitant de l'indulgence qu'elle avait amenée sur tous les visages : « Laissez-les s'en aller, maître ? demanda-t-elle avec grâce à Pérez.

— Soit, fit celui-ci attendri par le bon cœur de l'enfant. Disparaissez misérables, et toi, Tom, que je ne te retrouve jamais sur la route de Shirley, ou sans cela ! »

Son regard et son geste étaient expressifs. Sans se le faire dire deux fois, sans un mot, Tom sauta sur son cheval et disparut, emportant la vieille Indienne. Alors, la petite caravane reprit le chemin du ranch où elle arriva au matin. Pépita semblait aussi heureuse d'avoir retrouvé Bill que Shirley et ne posait celle-ci à terre que pour serrer les mains de son grand ami. Mais son père ne semblait pas enchanté de voir l'intérêt qu'elle portait au jeune cow-boy. Il rêvait de faire faire à Pépita un très beau mariage par l'entremise de son oncle qui avait une situation brillante à New York et il résolut de séparer les jeunes gens avant qu'il fut trop tard. Après le déjeuner, il décida : « Mes enfants... Tous ici nous aimons Shirley ; mais, près de nous elle n'est pas absolument en sécurité. J'ai donc décidé de l'envoyer avec ma fille Pépita passer l'hiver à New York chez mon frère. Elle y vivra de façon plus normale pour une petite fille ! »

Bill le cœur gros dut convenir que cela était mieux, et pour consoler l'enfant qui ne voulait pas le quitter : « Ne pleure pas, chérie ! dit-il. Tu auras ta chère Pépita là-bas et en cela tu seras plus heureuse que moi... et pour me rappeler à votre souvenir à toutes deux, je vais te donner Darling. Es-tu contente ? — Oh ! oui, dit-elle. Pépita, Darling et moi on ne t'oubliera pas, va, Bill, je te le promets ! »

(A suivre.)

Léo Darvey.

La Gérante : Suzanne Vignon
14 552. — Imp. Chantaire, à Sceaux — 3-36

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Dans un train qui allait arriver en gare de New York, il y avait une jeune fille d'une rare beauté du plus pur type andalou et une mignonne petite fille blonde, au sourire espiègle et rêveur à la fois. Toutes deux étaient charmantes, mais, parmi les voyageurs élégants elles étonnaient un peu par leur mise légèrement démodée et de nuances inharmonieuses. Leurs manières firent dire à une voyageuse très élégante d'un air [illegible] : « En voici qui arrivent du Sud ! »

Shirley qui serrait Darling contre son cœur, lui lança un œil mécontent. Qu'avait-on à critiquer dans les allures de sa chère Pépita ? Aussi se mit-elle à faire à Darling un long sermon à voix haute ? « Qu'avez-vous Darling, mon brave chien, à tirer ainsi la langue ? C'est très impoli, monsieur. On ne doit jamais faire cela pas plus qu'on ne doit faire des réflexions désagréables sur les gens qui vous entourent, ni prendre des airs dédaigneux pour les regarder ! Vous entendez, Darling ? Ainsi même si vous trouvez que la dame en face a un vilain chapeau ridicule je vous défends de le dire, insupportable chien ! »

L'élégante voyageuse avait commencé par faire une mine des plus vexées puis, l'enfant continuant son discours, elle se leva en disant : « Oh ! je préfère sortir dans le couloir ! Cette enfant est trop mal élevée ! — Quelle chance, s'exclama Shirley, nous avons tout le compartiment maintenant ! » Et elle se mit à se rouler sur la banquette en élevant à bout de bras Darling qui, joyeux, se mit à japper gaiment.

Pépita allait gronder Shirley, mais en la voyant si insouciante elle se tut, pleine d'indulgence. Mais il n'en était pas ainsi de la dame élégante qui regardait les jeux de Shirley avec un air de mépris. « Hou ! La vilaine dame ! fit Shirley avec une grimace, et comme elle a l'air raide et méchant ! Dis Pépita, est-ce qu'à New-York tout le monde a comme ça l'air d'avoir avalé son parapluie ? — Ne t'inquiète pas chérie, dit Pépita tendrement. Mon oncle Pérez est sûrement le meilleur homme du monde puisqu'il est le frère de papa et nou[illegible] très heur[illegible] chez lui ! »

Cependant l'impression de Shirley fut toute autre en se trouvant à la gare en face d'un grand vieillard sec et froid qui suivait un valet de pied dédaigneux. Son effarement s'accrut en voyant la dame désagréable du train bondir sur M. Pérez, lui secouer les mains et avant qu'il eût pu dire bonjour aux arrivantes s'écrier : « Cher Alfred ! Quel excellent voyage ! Mais que vois-je ? Ces deux petites sauvages sont connues de vous ? »

D'un ton froid le vieillard, quoique peu vexé, dit : « Je vous présente notre nièce Pépita, ma chère, que son père envoie passer l'hiver chez nous. Pépita salue ta tante qui rentre de voyage. » Très intimidée, Pépita osait à peine approcher tenant Shirley par la main. L'enfant se sentait glacée par cet accueil. « Ah ! dit la dame en examinant Pépita à travers son face à main. C'est là votre nièce ? Jolie, mais il faudra lui apprendre bien des choses ! — Ce n'est pas vrai ! s'écria Shirley indignée du reproche. Pépita est très savante ! C'est elle qui m'apprend à lire ! — Oh ! mais qu'est-ce que cela ? fit Mme Pérez dédaigneuse. Pas une autre nièce à vous, Alfred, je suppose ? — C'est une fillette que mon père et moi avons adoptée, dit courageusement Pépita. Nous la traitons comme ma petite sœur. — Une petite sauvage ! dit encore la désagréable personne. Enfin il faudra voir à la civiliser ! Comment vous appelez-vous, enfant ? — Cela ! dit tranquillement Shirley. — Allons ! Tu es folle, dit Pépita surprise. Cela n'est pas un nom ! — Ah ! fit elle malicieuse, je croyais. La dame m'appelle ainsi, alors... — C'est bien dit Mme Pérez furieuse. Filez, petite impertinente ! »

(A suivre.)

LÉO DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VUSON. 14.552. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 6/36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Le trajet de la gare à la maison dans la somptueuse automobile des Pérez fut plutôt silencieux. Pépita se sentait peu attirée par cette tante si dédaigneuse et ne savait que penser de son oncle. M. Pérez se tenait raide et silencieux en face de sa femme. Pendant ce temps, la pauvre Shirley, assise sur son strapontin, avait bien de la peine à conserver son équilibre, secouée dans tous les sens par les virages de l'auto, se redressant de son mieux, et serrant toujours contre son cœur la brave Darling.

Soudain, à un ralentissement brusque provoqué par une autre voiture, Shirley perdit l'équilibre et lâcha Darling qui fut projeté sur Mme Pérez qui reçut la langue chaude du pauvre chien, tout juste sur le nez. Elle jeta un cri si perçant que le chauffeur arrêta net la voiture croyant à un accident. « Ciel ! Quelle horreur ! Au secours ! — Que se passe-t-il, chère amie ? demanda M. Pérez, toujours calme. — Il se passe que c'est cette horrible bête qui vient de se jeter sur mon nez et qui l'a mis dans quel état, Seigneur ! »

Tous regardèrent, inquiets, le visage de Mme Pérez. Mais leur terreur se changea bientôt en surprise chez M. Pérez et le chauffeur, en franche envie de rire chez Pépita et Shirley. C'est que la tante Pérez avait la fâcheuse manie de se maquiller et d'enduire son nez qu'elle avait fort long d'une épaisse crème blanche. Le coup de langue de Darling avait tracé une large raie rouge vif au milieu de cet emplâtre et faisait à la malheureuse femme un visage de l'aspect le plus comique. Mme Pérez éclata : « Cela me fait un mal horrible ! Cette bête est peut-être enragée ! Qu'on la jette par la portière ! » Mais les cris de Shirley, en entendant cet arrêt cruel, furent si aigus qu'ils attirèrent un policeman et une foule de curieux. « Que se passe-t-il ? Une enfant qu'on martyrise ? — On veut jeter mon chien ! » hurle Shirley en larmes, tandis que M. Pérez s'expliquait froidement avec l'homme de la police.

Mais Pepita, très poliment, prit la parole. « Non, dit-elle, chérie. Ne crains pas cela ! Mon oncle ne voudrait pas nous séparer de cette excellente bête à laquelle tenait beaucoup papa. — Soit, dit Mme Pérez qui avait hâte de quitter l'attroupement causé par un tel scandale. Mais il restera à la cuisine et je lui interdis les appartements. C'est bien entendu ? » En arrivant à la riche demeure des Pérez, Shirley se vit donc arracher des bras le bon Darling qu'elle embrasse tristement. « Va, lui disait-elle à l'oreille tendrement, j'irai te voir souvent, et puis tu ne seras pas mal à la cuisine, tu auras un tas de bonnes choses. Tu seras même peut-être mieux que nous, j'en ai peur. »

Darling ne répondit que par d'éloquents frétillements de la queue et, en chien gourmand, s'éloigna bien vite vers l'excellente odeur des cuisines. Pendant ce temps, Pepita et Shirley furent conduites à une chambre très coquette et remplie d'objets qui parurent à Shirley franchement inutiles, mais qui composent le luxe des villes. Pendant que Pepita revêtait une robe blanche pour le dîner, la petite essaya les fauteuils, fit jouer les robinets du lavabo, emplit la baignoire d'eau et n'avait pas commencé sa toilette quand un domestique vint chercher Pepita de la part de son oncle. « Habille-toi vite, Shirley, dit la jeune fille. Mets ce que tu as de mieux. » Cet ordre laissa la petite perplexe. À la fin elle opta pour un gentil costume de cow-boy, confectionné à l'imitation parfaite de celui de ses amis les gauchos et qu'elle trouvait superbe. Mais l'accueil qu'on lui fit à son entrée dans le salon vint lui faire comprendre soudain qu'elle n'avait pas tout à fait le goût des Pérez !

(A suivre.)

Léo Dartey



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Les Perez avaient quelques invités ce soir-là, lorsque Shirley fit son entrée dans le salon, bien campée dans son petit costume de cow boy. Plusieurs exclamations s'élevèrent. Mme Perez était nettement scandalisée, Pépite navrée. Quant au gros des invités, croyant à un travestissement voulu, ils se récriaient d'admiration. « Que signifie cette mascarade ? » cria Mme Perez furieuse.

Mais, à ce moment, un grand monsieur, que Shirley sut après être un lord anglais, s'exclama avec force : « Quelle ravissante idée ce costume ! D'où pouvez-vous le tenir, Pérez, pour qu'il soit exact à ce point ? C'est une merveille. » D'autres invités ayant joint leurs félicitations aux siennes, Mme Pérez n'insista pas davantage. Elle tenait surtout, car elle était très orgueilleuse, à ce que personne ne sache que le frère de son mari dirigeait lui-même un ranch, mais bien entendu, Shirley se mit à bavarder : « C'est Bill qui me l'a donné, dit-elle au vieux lord, et Mamille l'a taillé dans une vraie peau de buffle, vous savez ? Et j'ai aussi, ajouta-t-elle avec orgueil, un lasso, du vrai, que Bill m'a confectionné. — Qui est donc ce Bill, qui me semble doué de tous les talents ? — Un domestique de mon beau-frère s'empressa de dire Mme Perez. — Pas du tout, releva doucement Pépite très rouge. C'est le meilleur des gauchos de mon père, mais surtout le plus cher de nos amis. Il n'existe pas dans la prairie de garçon plus habile et plus brave ! »

L'oncle et la tante se regardèrent et lorsque les invités furent partis, ils se concertèrent : « Vous avez entendu Alfred ? Votre frère a raison quand il vous prie dans sa lettre de marier votre nièce. Cette petite a pris la défense de ce cow boy ce soir ! Voyez-vous qu'elle veuille l'épouser ? Comme ce serait flatteur pour nous ! — Je vais m'occuper de lui trouver un mari digne, ma chère, dit M. Pérez. Vous tâchez donc de lui apprendre à s'habiller et à se tenir dans le monde. »

Dès le lendemain, on emmena donc Pépite et Shirley dûment chapitrée, chez un grand couturier, afin de les transformer en élégantes. Mais on laissa l'enfant dans un petit salon si longtemps qu'elle finit par s'endormir dans son profond fauteuil. Alors elle rêva que, comme dans un conte français que Pépita répétait souvent, une belle fée venait lui apporter une robe superbe et un carrosse pour se rendre au bal de la cour. Soudain, elle s'éveilla, mais en se retrouvant dans ce [illegible] tout [illegible] [illegible] elle [illegible] [illegible] en [illegible] que le rêve continuait et voyant un superbe manteau de fourrure et un chapeau emplumé [illegible] qui étaient autres belles que ceux de Mme Perez à laquelle on essayait une robe dans la pièce voisine, elle crut voir la parure que la fée lui avait apportée. « Oh ! [illegible] ! Voilà le manteau de princesse ! Enfilons-le bien vite ! »

Elle se mit en devoir de revêtir le manteau et posa le chapeau sur sa tête [illegible] mais elle ont bien entendu [illegible] et le dernier [illegible] Aussi, lorsqu'elle pénétra dans la pièce voisine, prenant son rôle de princesse au sérieux, elle présentait exactement une caricature de Mme Perez. La méchante tante entra dans une grande colère. Elle donna à la pauvre petite une correction. « Vous êtes une petite malheureuse ! s'écria-t-elle furieuse. Je vais vous apprendre à vous moquer de moi ! — Oh ! [illegible] Pépita, elle est assez corrigée comme cela. Voyez ses pauvres petites joues sont rougies par vos coups ! Ayez pitié. — Je n'ai jamais pitié, dit la tante orgueilleuse. Et cette petite impertinente l'apprendra bientôt à ses dépens, je le jure ! Rentrons immédiatement et qu'elle se couche aussitôt ? »

(*A suivre.*) Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon — 14 599. — Imp. Chantie, à Sceaux — 3-36


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox).
La petite Shirley, recueillie à la suite d'un accident par les cow-boys du ranch Perez, est emmenée à New-York par Pépita Perez qui doit passer quelques temps chez un oncle riche. Mais les manières de l'enfant scandalisent la tante Perez qui l'envoie coucher sans dîner dès le premier soir.
Ce n'est pas [illegible] que la pauvre Shirley [illegible] donner à dîner sans dîner [illegible] Les gens d'ici sont [illegible] plus que les sauvages [illegible] Même la [illegible] une Plume d'Aigle quand elle m'a fait prisonnière, n'aurait pas voulu me priver de dîner !
— Que [illegible] demanda Mme Perez rouge [illegible] — Je dis que vous êtes plus sauvage que les Peaux Rouges !, cria la petite.
A ces mots Mme Perez ne se contint plus. Elle envoya en travers du visage de la pauvre petite le manche de son parapluie et, sans s'occuper de ses cris de douleur, elle fit comme si elle n'existait plus.
[illegible] de douceur [illegible] Pépita, [illegible] indignée [illegible] Elle décida qu'elle non plus [illegible] préférant rester au chevet de la pauvre petite amie. Mais lorsqu'[illegible] un domestique vint la chercher de la part de son oncle, Pépita, soudain, déclara : « Au fait, je te servirai mieux, chérie, en descendant. J'apprendrai à mon oncle qui n'est certes pas méchant, lui, la cruauté de sa femme et il lui défendra de recommencer, va ! »
Mais le temps paraissait bien long à la pauvre Shirley seule dans sa chambre. Lasse de contempler le plafond, elle se leva, fit le tour de la pièce, puis constata avec mélancolie : « Je m'amuserais mieux si j'avais Darling. Oh ! une idée ! »
Shirley avait remarqué que sa chambre donnait tout près de l'escalier de service qui descendait directement à l'office. Sur la pointe des pieds elle sortit, et elle tira du sifflet qu'elle avait apporté du ranch un son long et modulé. Deux minutes après, Darling gravissait les deux étages et venait se jeter dans les bras de sa petite maîtresse. Shirley l'emporta bien vite dans sa chambre : « Oh ! On l'avait attaché et tu as brisé ta laisse en m'entendant ! » dit-elle en apercevant un morceau de lanière de cuir qui pendait au collier de son chien fidèle. Mais va, on ne te trouvera pas et on va bien s'amuser pour se rattraper de ne pas dîner, parce que, tu sais, mon vieux, la méchante dame m'a privée de dîner et je n'ai jamais eu aussi faim, moi ! » Comme s'il comprenait exactement ce discours, Darling écoutait en frétillant et il s'élança rapidement par la porte entr'ouverte.
Un peu anxieuse elle tendait l'oreille lorsqu'elle vit reparaître le brave Darling tenant délicatement entre ses dents une cuisse de poulet qu'il déposa dans la main de l'enfant. Puis il disparut à nouveau et revint avec un petit pâté. Enfin un troisième voyage permit au larron de compléter ce dîner par un succulent dessert composé d'un superbe éclair au chocolat.
Mais il s'était vraiment conduit en « gentleman » et Shirley entreprit de le lui prouver en le serrant sur son cœur et en partageant avec lui l'aubaine. Mais, [illegible] faire un véritable festin, le son de la voix de Mme Perez leur parvint à travers la porte et les terrifia. « Vite, cache-toi et ne dis rien ! » fit Shirley en poussant Darling dans la cheminée dont elle rabattit la trappe. Déjà Mme Perez arrivait accompagnée de Pépita. Elle disait à celle-ci : « Pour vous je veux bien pardonner à l'impudente enfant. Nous allons lui porter [illegible] en voyant le festin devant lequel Shirley était attablée, elle lâcha l'assiette dont le contenu brûla ses pieds et poussa un cri terrible : « Misérable petite voleuse ! »
(A suivre.) Léo Dartey
Le Gérant : S[illegible] Vignon
14,645. — Imp. Chantaire, à Sceaux — 4-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

La petite Shirley, recueillie à la suite d'un accident par les cow-boys du ranch Perez, est envoyée à New-York avec Pepita Perez chez un oncle riche de celle-ci qui veut la marier. Mais l'enfant scandalise tout le monde par ses manières libres et Pepita est impuissante à la protéger contre tante Perez, qui est orgueilleuse.

En s'entendant traiter de voleuse, Shirley avait bondi. « Ce n'est pas vrai ! cria-t-elle. Je n'ai rien volé. « On » me l'a donné. — Vraiment ? fit Mme Perez, furieuse. Je voudrais bien savoir qui a osé enfreindre mes ordres en vous apportant à dîner ! Qui est-ce ? Dites-le ! — Non, dit Shirley, non sans mordre à belles dents dans son poulet, je ne peux pas vous le dire ! — Je vous y forcerai bien, petite insolente ! » dit la tante en s'élançant.

Mais elle avait mal calculé son geste qui l'emporta trop loin, tandis que Shirley se baissait et filait de l'autre côté à toutes jambes. Alors commença une poursuite épique à travers la grande maison somptueuse. L'enfant avait la supériorité de la ruse et de la vitesse. Mme Perez s'essoufflait, s'énervait. Mais elle avait beau appeler le personnel, personne ne se montrait pour l'aider dans sa chasse. C'est que les domestiques avaient compris à sa voix

qu'elle était dans une de ces crises de rage pendant lesquelles il était fort mauvais de l'approcher. On la laissa donc courir derrière Shirley qui l'eut vite semée à travers les nombreuses pièces. Essoufflée, la petite fille fit enfin irruption dans la grande bibliothèque dans laquelle son instinct lui disait qu'on ne viendrait pas la chercher, quand elle vit la porte située juste en face d'elle s'ouvrir également fort vite pour livrer passage à un autre

fuyard qui s'accota contre elle, essoufflé et tremblant.

Et quelle ne fut pas la surprise de Shirley en reconnaissant dans ce fuyard terrorisé... M. Perez lui-même ! Un instant, ils se regardèrent à distance, puis, le brave gentleman s'approcha de l'enfant et, à voix basse : « Crois-tu qu'*elle* t'a suivie ? T'a-t-elle vu entrer ? — Non ! dit Shirley. Je l'ai semée au premier étage.

On peut être tranquille. » Puis, elle demande : « Alors c'est vrai ? Vous aussi, vous en avez peur ? »

Un peu humilié, il baissa piteusement la tête, cet homme qui avait l'air si fier et si froid. « Oui, avoua-t-il, encore plus bas. Quand elle crie comme ça... Je... » Shirley comprenait enfin que si Mme Perez était si souveraine dans la maison, c'était parce que son mari cachait sous des

dehors dédaigneux et indifférents une faiblesse peureuse qui reculait devant les scènes et les cris de son épouse. « C'est drôle, dit Shirley en le considérant avec surprise, au ranch, c'était M. Perez qui commandait. Et quand il a décidé que Pepita viendrait ici, on lui a obéi sans résister. Pourquoi est-ce que tu ne commandes pas ici, toi ? »

Instinctivement, elle devenait plus familière avec cet homme dans lequel elle devinait un opprimé comme elle. Presque supérieure, encourageante, elle lui dit : « Pourquoi, quand elle crie, est-ce que tu ne cries pas plus fort ? Ça lui ferait peut-être peur à elle aussi ? Si tu essayais ? — Ma foi, tu as raison, Shirley ! dit soudain M. Perez, honteux de sa faiblesse. Je vais essayer, viens avec moi, petite ! Désormais je te protégerai contre ses tyrannies.

N'aie pas peur, surtout ! »

Prenant la petite main dans la sienne, il sortit et emmena Shirley dans la salle à manger pour la faire dîner. « Qu'est-ce que cela ? s'écria Mme Perez suffoquée en voyant Shirley installée devant une assiette copieusement garnie. — Ça, c'est ma volonté, dit alors M. Perez en criant plus fort qu'elle, et j'entends qu'on la respecte ! Tiens, reprends-en, Shirley ! »

Et il chargeait tellement l'assiette de l'enfant qu'elle en déborda aussitôt. Mais Mme Perez était tellement sidérée qu'elle ne trouvait rien à dire. Ce fut Shirley qui dit, moqueuse : « Fais donc attention, voyons, monsieur ! Tu salis la nappe, et on dira que c'est moi ! »

(A suivre.)

Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon. 14.645. — Imp. Chararre, à Sceaux. — 4-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Depuis qu'elle sentait M. Pérez avec elle Shirley, pleine d'assurance, étalait un triomphe un peu vexant pour la tante de Pépita. Dès le lendemain matin, la petite fille descendit en toute hâte retrouver son nouveau protecteur dans son cabinet de travail et lui fit part de ses mille griefs. « Je voudrais surtout qu'on me rende mon chien, dit-elle persuasive. Je l'aime tant et il est si gentil ! il doit s'ennuyer à la cuisine ! — Soit, dit-il, tout heureux de faire montre d'autorité. Va le chercher, petite, mais arrange-toi pour qu'il ne cause pas de dégâts. » La petite Shirley dégringola l'étage et bondit dans l'office pour détacher Darling revenu à son poste depuis l'aventure de la nuit. Il lui fit naturellement mille tendresses lorsqu'il fut détaché. Malheureusement, la cuisinière passait à ce moment avec une grande jatte de crème à bout de bras. Darling, dans sa joie, alla buter dans ses jambes, la pauvre femme perdit l'équilibre et s'étala de tout son long, tombant le nez dans la jatte de crème.

Aveuglée, furieuse, elle se redressa menaçante, tandis que Shirley ne pouvait retenir un grand éclat de rire, devant sa figure barbouillée de crème. Cela augmenta sa colère et elle se précipita sur Darling en levant un tisonnier menaçant. Après, le petit chien passa d'un bond par dessus le seau à charbon et se réfugia sous un buffet. D'un même élan, la cuisinière s'élança pour l'attraper, buta dans le seau et tomba encore une fois ; mais, hélas, dans la poussière de charbon qui se colla comiquement à la crème, faisant de sa figure un vrai visage de nègre.

Elle se redressa, et une poursuite enragée commença dans les communs tout d'abord, puis dans toute la maison. Darling se faufilant partout avec une agilité extraordinaire, toujours suivi de la cuisinière-nègre, le tison agité par une colère folle. Au passage, le petit chien accroche mais les petites tables, quelques étagères chargées de bibelots précieux et des coussins de prix. Bref, la maison avait l'air d'un véritable champ de bataille, lorsque M. Pérez sortit de son cabinet de travail attiré par les cris de sa femme.

Ahuri, il contemplait le désastre, lorsque Mme Pérez arriva. Le visage écarlate, elle traînait par une épaule la cuisinière barbouillée et de l'autre main elle tenait par la peau du cou Darling gigotant.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? demanda M. Pérez atterré par le bris de maints bibelots auxquels il tenait beaucoup. — Cela ! C'est le dernier tour de force de votre protégée, cria sa femme outrée. C'est le résultat de votre faiblesse ridicule pour cette enfant enragée ! Voyez la maison saccagée, vos collections brisées, la cuisinière à demi asphyxiée et aveugle de crème et de poussier... tout cela par la faute de ce chien détestable ! J'espère que vous allez les jeter à la porte tous les deux, le chien et l'enfant. — Ma foi, dit M. Pérez, pour le chien j'ai bonne envie de le faire. Mais je lui réserve une autre punition, sachant que mon frère tient à cette bête. Quant à Shirley, n'y comptez pas, ma chère ! Elle ne peut être rendue responsable de tout ceci et je vous prie de la laisser tranquille. Viens avec moi, petite. Allons travailler tous deux. »

Et il l'entraîne dans son cabinet de travail où il entreprit de lui faire lire une belle histoire, ce qui fut long et difficile, l'instruction de Shirley ayant été fort négligée jusqu'ici. Mais le triomphe de Shirley n'était qu'apparent. Elle avait affaire à forte partie et Mme Pérez, folle de rage de se voir contrariée par son mari pour la première fois de sa vie, jura de se venger. Cependant, elle sut n'en rien montrer et sembla pendant quelques jours uniquement préoccupée de faire de Pépita la jeune fille élégante et accomplie que son oncle désirait.

(A suivre.)

Léo Dartey.

Le Gérante : Suzanne Vignon. 14.690. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 4-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Shirley recueillie à la suite d'un accident par les cow-boys d'un ranch est ensuite emmenée à New-York par Pepita Perez, qu'un oncle riche veut marier. Mme Perez prend en grippe la petite fille et jure de s'en débarrasser en même temps qu'elle s'occupe de marier sa nièce Pepita.

« Ma chère amie, dit un soir M. Perez à sa femme, j'ai trouvé un mari pour notre nièce. C'est un homme mûr, très riche et fort instruit, il s'appelle Ralph Dullison. Je l'ai invité à dîner pour demain. Ne prévenez surtout pas Pepita afin qu'il puisse lui plaire naturellement. » Mais, derrière un fauteuil, il y avait Shirley, qui regardait un livre d'images, assise sur le tapis. Elle entendit sans le vouloir. Cependant elle pensa qu'il valait mieux ne pas se montrer et utiliser le secret qu'elle avait surpris.

S'étant faufilée hors de la pièce, elle courut le confier à sa chère Pepita. Mais celle-ci s'indigna : « Non, je n'épouserai pas ce monsieur ! Je veux devenir la femme de l'excellent Bill et de nul autre ! — Fais comme si tu voulais bien tout de même, conseilla Shirley, pour ne pas mécontenter ton oncle, et je me débrouillerai bien pour te débarrasser du monsieur, va ! » Le lendemain soir, l'invité arriva, une gerbe de fleurs dans les bras. Mais rien ne pouvait cacher le ventre proéminent et la calvitie de son crâne. Shirley le trouva laid et vieux et dit à Darling : « Écoute mon vieux, on veut jouer un méchant tour à ton maître, car Bill voudrait épouser Pepita et elle ne demande pas mieux. Mais pour ça il faut que nous fassions partir de lui-même le gros vieux monsieur, là ! »

Cachée sous une table elle lui montrait les jambes du pantalon du prétendu de Pepita. Darling ne répondit qu'en frétillant gaiement. Et pendant tout le dîner à petits coups de dents légers et discrets, Darling s'escrima sur les souliers de M. Dullison. Celui-ci au bout de quelques instants, s'aperçut bien qu'il se passait sous la table quelque chose d'extraordinaire, mais il n'osa se baisser pour voir de quoi il s'agissait. Il se contentait de donner au hasard quelques coups de pied pour se débarrasser de ce qui l'incommodait. Malheureusement, il se trouva que ce furent les jambes de Mme Perez, assise à sa gauche, qui reçurent les coups destinés à Darling. Furieuse, celle-ci se pencha juste à temps pour voir la queue du petit chien disparaître sous une chaise. Sa figure se contracta de colère et elle posa sur Shirley un regard où la pauvre petite sentit passer la menace de la vengeance.

Au salon cependant, le pauvre Dullison, épouvanté, s'aperçut soudain que le bout de ses beaux souliers vernis bâillait, déchiqueté, et laissant apercevoir ses chaussettes grignotées elles aussi. Atterré, il disparut sans un mot, se jurant bien qu'il ne remettrait jamais les pieds dans une maison pareille. Enthousiasmée, Shirley se mit à danser une folle sarabande. Mais au moment d'aller se coucher il lui fut impossible de retrouver Darling. En vain le cherchèrent-elles du haut en bas de la maison, aidée par Pepita. Le chien avait disparu.

Désespérées, la jeune fille et sa petite protégée rentrèrent dans leur chambre en larmes. « Pauvre Darling ! disait Shirley, secouée de sanglots. Sûrement c'est cette vilaine Perez qui l'a fait disparaître. Qu'en a-t-elle fait ? Ah ! qu'elle est méchante ! — Mais aussi, lui dit Pepita, tu as tort, Shirley, de vouloir la heurter. Et si elle a résolu de me marier et de te tourmenter, je me demande comment nous arriverons à nous en délivrer. Je n'ose même plus écrire à papa pour me plaindre, car je me suis aperçue qu'elle ouvre mes lettres. Ah ! pourquoi sommes-nous venues à New-York ? Je sens que nous y serons bien malheureuses ! » Et le cœur bien gros, elles s'endormirent toutes deux, en mêlant leurs larmes.

(*A suivre.*)

LÉO DARTEY

La Gérante : SUZANNE VIGNON. — 14.090. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 4-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Shirley seule au monde à la suite d'un accident, est recueillie par les cow-boys d'un ranch puis emmenée à New-York par Pepita Perez qui un oncle fort riche veut marier. Mme Perez prend la petite fille en grippe et jure de s'en débarrasser : elle commence par faire disparaître son petit chien Darling.

La nuit des deux amies de Darling fut atroce. Leur sommeil peuplé de cauchemars fut sans cesse coupé de réveils brusques. Tantôt c'était Pépita, tantôt Shirley, qui se dressait, le coude dans l'oreiller pour écouter si le pauvre Darling ne gémissait pas alentour. Mais hélas! tous leurs espoirs étaient vains ! Au réveil il fallut bien s'en convaincre. Darling avait bel et bien disparu et très malin eût été celui qui eût deviné sa retraite !

Elles ne voulurent pas cependant donner à Mme Pérez le spectacle de leur désolation et elles reprirent le cours de leur vie habituelle. Pépita accompagna sa tante chez les fournisseurs où elle avait toujours mille emplettes à faire, et Shirley, son petit cœur bien gros, fit sa toilette comme à l'ordinaire et descendit déjeuner sans appétit. Puis, toujours le nez baissé, elle sortit avec la femme de chambre pour faire sa promenade habituelle. Mais à peine fut-elle au coin de l'avenue qu'habitaient les Pérez qu'elle entendit un bruit familier. Instantanément sa tête se dressa, ses yeux brillèrent, ses narines frémirent. « Ecoutez, Nora, fit-elle. Ne dirait-on pas le cri de Darling ? » La femme de chambre hocha sa vilaine tête de cheval. « Je crois, miss Shirley, oui ! »

Pleine d'espoir et d'ardeur, l'enfant montra le bout de la petite rue. « C'est par là ! Venez, Nora, venez. Comme ses aboiements sont faibles ! Pauvre petit ! Peut-être est-il pris dans quelque piège ? — Miss, il ne faut pas aller dans cette rue, commença la femme de chambre sévèrement. C'est un mauvais quartier. Mme Pérez défend... » Miss Shirley ne l'écoutait plus ! Guidée par les faibles aboiements qui lui parvenaient toujours elle courait, elle courait de toutes ses petites jambes, semant la femme de chambre moins agile. « Miss Shirley ! criait celle-ci affolée. Miss, moins vite, je ne peux pas vous suivre. Que dira Madame ? Miss Shirley ! » Mais la petite courait si vite qu'en quelques instants elle fut hors de vue, ayant tourné le coin de la rue.

Eperdue la pauvre Nora força son allure, mais arrivée dans la ruelle qu'avait prise Shirley elle ne vit personne à perte de vue. Peut-être s'était-elle trompée de chemin ? Elle revint sur ses pas, courut dans l'autre sens, tourna sur elle-même et finit par se retrouver au même point sans avoir rien trouvé... Au bout de deux heures de recherches vaines elle rentra bouleversée. En apprenant la disparition de Shirley, Pépita fondit en larmes. M. Pérez entra dans une grande colère. Quant à Mme Perez, elle jugea plus prudent de s'évanouir afin d'éviter toute question et tout reproche. N'était-elle pas un peu responsable de ce malheur ? Puisque c'était elle qui avait fait disparaître Darling ? C'est ce que M. Pérez lui fit sentir avec sévérité dès qu'elle eut repris ses sens. « J'ai téléphoné à la police, dit-il. Mais vous seule pouvez nous donner un indice intéressant. Qu'avez-vous fait de ce chien ? »

Elle hésita une seconde, puis, baissant la tête : « J'avais l'intention de le faire noyer afin qu'il ne puisse revenir jamais jusqu'ici. J'ouvris donc la porte et appelai un malheureux qui depuis plusieurs jours se tenait toujours près de la porte pour mendier. Je lui expliquai mon projet et lui tendis une pièce, mais il s'avança vite, prit le chien et s'enfuit sans l'argent. — Diable ! fit M. Perez inquiet. Il a refusé l'argent ! Que faisait-il donc là, si ce n'était pour demander l'aumône ? — Oh ! Oncle Pito, gémit Pépita, si c'était un bandit comme le méchant Tom qui avait enlevé notre Shirley au ranch ? J'ai peur ! »

(A suivre.) LEO DARTEY



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

La petite Shirley, après de terribles aventures est à New-York chez M. Perez, avec sa grande amie Pépita. Par méchanceté, Mme Perez la sépare de son chien Darling et l'enfant s'égare en recherchant celui-ci.

Pauvre Shirley quelles avaient été ses émotions depuis qu'elle avait quitté précipitamment la femme de chambre pour courir après Darling dont elle avait entendu la voix l'appeler ! « Darling cher Darling criait-elle en courant. Me voici ! » Mais la voix semblait toujours s'éloigner. Elle pensa : « Il veut me taquiner ! C'est un tour que me joue là ce terrible petit chien ! Mais je l'aurai ! Darling ! Méchant garçon ! » Et à mesure que les cris de Darling s'éloignaient elle courait plus fort. Tout à coup, en se retournant elle vit que la femme de chambre n'était plus derrière elle.

Très fière de ses jarrets Shirley pensa qu'elle l'avait semée. Les cris de Darling semblaient se rapprocher. « Bah ! Nora me retrouvera bien, » pensa la petite insouciante. Et elle se remit à courir vers le bout de la petite rue absolument déserte.

Mais soudain, comme les appels de Darling semblaient proches de quelques mètres, Shirley s'aperçut qu'ils semblaient sortir de dessous le long paletot d'une sorte de vagabond qui marchait depuis longtemps devant elle sans qu'elle l'eût remarqué. « Oh ! pensa-t-elle indignée, c'est lui qui a volé Darling ! Ou bien il l'a recueilli quand Mme Perez l'a jeté à la porte cette nuit ? »

Confiante elle s'élançait vers l'homme dont un grand chapeau baissé en avant cachait le visage enfoui déjà dans une large écharpe. « Monsieur, dit-elle suppliante, Monsieur, c'est bien mon petit chien que vous portez là ? Rendez-le-moi, je vous en supplie ! On vous donnera une belle récompense. » L'homme répondit poliment mais sans se découvrir : « Avec le plus grand plaisir, ma petite demoiselle ! Où demeurez-vous, nous allons le porter ensemble à vos parents ! Comme il a l'air heureux ! Pauvre petite bête. Je l'ai ramassé dans la rue, hier... » Darling, délivré, sautait en effet au cou de Shirley et lui prodiguait toutes les marques de tendresse.

L'homme prit la main de la petite fille. « Venez avec moi. Je vais vous ramener chez vous ! » Mais, tandis que Shirley, confiante se laissait entraîner Darling, cramponnée à son cou tentait de l'en empêcher par toutes sortes de petites mines. Elle montrait les crocs à l'homme, mordillait les oreilles de la petite gémissant doucement. Mais Shirley toute à la joie de l'avoir retrouvé ne comprenait pas. Elle suivit ainsi l'homme pendant quelques minutes. Puis, brusquement il la poussa dans une sorte d'impasse et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Shirley se trouva enfermée avec Darling dans une petite chambre. « Ah ! Ah ! On n'échappe pas ainsi à Tom Black ! A moi la rançon ! »

Mais la frayeur de Shirley ne durait jamais longtemps ! En comprenant qu'elle était aux mains du méchant gaucho qui l'avait déjà enlevée dans la pampa elle réagit avec toute la tranquillité candide de ses six ans. « Darling ! dit-elle de tout près à son petit chien Nous sommes pris. Là-bas nous avions les amis du ranch pour nous délivrer mais ici, nous sommes tout seuls ! Il va falloir se débrouiller, mon garçon ! » Le « garçon » qui semblait parfaitement comprendre agita sa queue en regardant la fenêtre. « Elle est trop haute pour moi, murmura Shirley mais toi, mon bon chien, tu pourrais peut-être passer par là pour retourner à la maison. » Et, sans une hésitation Darling s'élança. La fenêtre s'ouvrait au deuxième étage. Heureusement pour le petit chien il alla tomber dans la hotte d'un chiffonnier qui passait à cet instant. Puis sautant lestement à terre il prit sa course vers les quartiers chics où demeurait M. Perez.

(A suivre.)

Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon.

14734. — Imp. Chareire, à Sceaux. — 4-1936



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

La petite Shirley, poursuivie par la haine d'un méchant gaucho, Tom Black, est emmenée à New-York par la folle Pepita. Mais la tante de celle-ci prend l'enfant en grippe et la sépare de son petit chien qui tombe aux mains du méchant Tom. Celui-ci se sert de l'animal pour attirer dans un guet-apens la petite Shirley qu'il veut rançonner.

Lorsque M. Pérez vit arriver le pauvre Darling, la langue pendante, le poil hérissé, il comprit aussitôt. « Il est arrivé un malheur à Shirley et cet animal vient nous avertir ! » Et ce brave homme qui, par genre, se donnait l'air d'être impassible, se mit à courir comme un gamin sur les traces du chien qui, sans prendre le temps de respirer, avait repris le chemin de la prison de sa petite amie.

Chemin faisant, et sans s'arrêter, M. Pérez appela un policeman et lui expliqua brièvement ce qui se passait. « Je vais avec vous ! » déclara-t-il en se mettant à courir à ses côtés. Mais comme il était assez gros, il restait de trois pas en arrière et la foule qui les regardait passer surprise, en déduisit vite que M. Pérez était un dangereux malfaiteur poursuivi par un agent.

La rue entière ... peuple d'Amérique comme celui de France au bout de cent mètres une véritable foule s'élançait aux trousses de Darling, de M. Pérez et du policeman. Le bruit d'ouragan qu'elle faisait en s'avançant n'était pas pour augmenter la discrétion de l'attaque. Tom Black avait entendu monter cette marée inquiétante bien avant qu'elle ne parût à la suite du vaillant Darling, qui courait toujours la langue pendant jusqu'à terre.

Et, lorsque M. Pérez et le policeman suivis de toute une bande d'énergumènes s'élancèrent dans la petite maison du bandit, ils ne trouvèrent que Shirley seule.

La mignonne enfant, qui pas un instant n'avait perdu confiance, les attendait, grimpée sur un buffet pour atteindre la fenêtre et le buste penché au dehors. Elle salua ses libérateurs de son plus mignon sourire et de ses bravos enfantins. « Cette fois encore, il est bien vexé, le méchant Tom ! Hou ! Hou ! Le vilain... Il s'est sauvé sans demander son reste. »

Mais cela ne faisait pas l'affaire de M. Pérez. En apprenant que l'enfant avait été encore victime de son ennemi, qui déjà une fois l'avait enlevée dans la pampa, il fronça le sourcil, et comme Shirley se blottissait à son cou en demandant : « Et maintenant, on rentre à la maison ? — Oui, répondit-il assombri, mais ensuite nous irons plus loin, beaucoup plus loin. — Où donc cela ? demanda la petite qui se laissait rapporter dans les bras forts de son protecteur. — A Paris ! dit M. Pérez soudain résolu. Il n'y a que là où tu seras en sécurité, petite ! — Oh ! fit Shirley en battant des mains avec joie. Paris... Je suis contente ! Paris ! J'ai beaucoup de petits amis là-bas. »

Et comme elle était très fatiguée, elle s'endormit le nez dans le cou du vieux gentleman. Mais soudain, elle releva la tête. « Dis ? Est-ce qu'on emmène la méchante tante Perroquet aussi ? » En entendant cela, le policeman éclata de rire, Mme Pérez et son mauvais caractère étant connus de tout le quartier. « Bravo Shirley ! s'écria-t-il. Moi, j'adore cette enfant-là ! »

Mais il redevint vite impassible sous l'œil de M. Pérez. Dès qu'il eut posé Shirley dans les bras de Pepita, celui-ci dit : « L'enfant n'étant pas en sécurité ici, j'ai décidé de l'emmener à l'étranger. Pour commencer, nous irons à Paris. — A Paris ? Et Mme Pérez suffoquée. Nous emmenons Shirley à... — Pas vous, ma chère ! fit-il tranquillement. Pepita et moi seuls ! »

Alors une voix espagnole s'écria joyeusement : « Oh ! mes enfants ! Paris l'oncle Pio, Pepita et pas la tante Perroquet ! C'est trop de bonheur ! » Et Shirley, ... de son émoi dansait un fox sous les yeux horrifiés de Mme Pérez.

(A suivre.)

LEO DARTEY

La Gérante : SUZANNE VIGNON. — 14.772. — Imp. Chaumont, à Sceaux. — 5-36.


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
La petite Shirley était poursuivie par des bandits et emmenée en Europe par sa grande amie Pépita et l'oncle de celle-ci M. Pérez.
C'était la première fois que Shirley allait quitter la terre ferme. Elle accueillait l'idée de ce grand voyage sur la mer d'autant plus joyeusement qu'on lui permettait d'emmener Darling. Pour mettre le comble à son plaisir, Pépita lui fit confectionner un mignon costume de marin, avec un pantalon long, un grand col blanc et une casquette que Shirley enfonçait crânement sur ses boucles blondes.
Ainsi vêtue elle fit le tour de la maison, afin de se faire admirer par tous les amis qu'elle avait à l'office. « Oh ! miss Shirley ! fit le vieux valet de chambre, que vous êtes mignonne ainsi ! Vous voilà donc devenue capitaine de vaisseau. — Oui John ! dit fièrement Shirley en redressant sa petite taille, c'est moi qui vais commander le grand bateau... et il faudra qu'il marche droit ou sinon... »
Elle prit un air terrible, posa ses poings sur ses hanches et cria de la voix aiguë qu'elle avait entendue si souvent à Mme Pérez. « Sinon ! Je me fâcherai ! Ah ! mais ! » En attendant de pouvoir faire marcher à son gré le grand bateau, elle se résigna cependant à faire évoluer dans son tub posé au milieu de sa chambre, quelques barques en papier. Elle les lançait, soufflait dessus, donnait un coup de sifflet pour les arrêter et opérait maints sauvetages lorsque une des embarcations prenait l'eau. Gravement assis sur son derrière, Darling admirait le « capitaine Shirley » dans ses nouvelles fonctions.
Enfin le moment du départ arriva. Shirley, prête bien en avance, dit très gentiment au revoir à Mme Pérez. Maintenant qu'elle savait que les tracasseries de la méchante tante ne pourraient plus l'atteindre elle les lui pardonnait volontiers avec son petit cœur tendre et bon. Puis, après avoir embrassé tous ceux qui s'étaient occupés d'elle, la petite sortit avec M. Pérez et Pépita. Enfin on fut sur le grand bateau si bien dépeint par Shirley avant de le connaître, mais la pauvre mignonne ne pouvait reconnaître dans cette masse immense et immobile ce qu'elle croyait être une grande barque avec des canots et des voiles comme sur les images. Docilement elle suivit M. Pérez et Pépita, grimpa l'escalier mobile, enfila de longs couloirs, prit un ascenseur et se trouva dans un charmant appartement tout en bois qui avait l'air d'une maison de poupée et là, voyant Pépita poser son sac de voyage elle s'indigna. « Non, mais, dis Pépita, est-ce que ça va durer longtemps ? — Quoi donc chérie ? demanda la jeune fille surprise. — Mais de se promener comme ça ! Quand donc irons-nous sur le bateau ? — Sur le bateau, mais nous y sommes, Shirley, voyons ! »
Suffoquée la petite protesta d'un air plein d'étonnement. « Sur le bateau ? Jamais de la vie ! Nous sommes dans une maison ! — Mais c'est le bateau cette grande maison, justement ! Tiens regarde par ce joli trou rond, tu verras la mer. »
Le nez collé au hublot de la cabine, Shirley s'extasia. « Mais c'est vrai ! Je vois la mer ! Dis Pépita, est-ce qu'on va se baigner tout à l'heure ? — Dans la piscine du bateau si tu es bien sage, peut-être, Shirley ! »
Mais à ce moment Shirley fut arrachée à sa contemplation. Elle poussa un grand cri qui attira M. Pérez en train de s'installer dans la cabine voisine. « La mer qui s'en va ! La mer qui s'en va ! hurlait Shirley indignée et très rouge. Regarde, regarde Pépita, la voilà qui se sauve juste comme nous arrivons ! Eh bien ! C'est joli cela ! »
(A suivre.)
Leo Dartey



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Shirley, accompagnée de son amie Pépita et de l'oncle Pérez, part pour l'Europe. Ses étonnements commencent sur ce paquebot.

Toute effarée, Shirley regardait les flots glisser contre la coque du navire et comprenait avec peine que c'était celui-ci et non la mer, comme elle le croyait, qui se mettait en mouvement. M. Pérez entreprit de le lui expliquer doucement. Puis : « Tu me comprends, n'est-ce pas, Shirley, toi qui es un capitaine ? »

Elle hocha la tête d'un air entendu : « Bien sûr... Mais c'est pour Darling, tu comprends, que je voudrais avoir quelques explications. Il ne sait rien de rien, le pauvre boy ! » Assis devant elle, Darling protesta comme il put en agitant sa queue contre cette ignorance qu'on lui attribuait. « Ainsi, reprit Shirley en redressant sa petite taille dans son costume de matelot, je suis certaine qu'il ne sait pas du tout comment nous allons faire pour manger sur ce grand bateau qui marche sur l'eau ? N'est-ce pas, Darling ? »

La maligne petite voulait ainsi se documenter, sans avouer son ignorance sur un sujet qui la préoccupait fort. M. Pérez feignit de s'adresser au petit chien : « Darling, vous êtes un sot petit chien ! Pourquoi voulez-vous que nous ne puissions manger ici, puisque nous y vivrons plusieurs jours ? N'avez-vous pas vu d'ailleurs tous les approvisionnements qui sont entreposés dans les cales ? — Et où mangerons-nous, Darling ? demanda encore Shirley qui voulait, sans en avoir l'air, pousser son interrogatoire à fond. Je parie que vous ne le savez pas ? — Eh bien ! dit M. Pérez, complaisant, Darling mangera avec les cuisiniers pendant que nous descendrons prendre nos repas dans la grande salle à manger. »

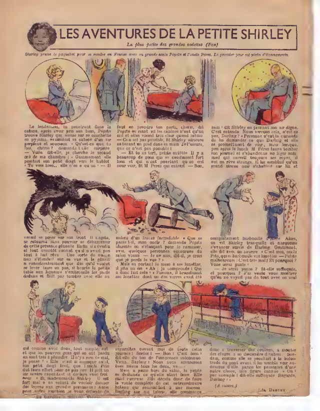
Du coup, le capitaine Shirley abandonne son flegme. « Une salle à manger ? dit-elle surprise. Une vraie salle à manger avec une table, des verres, des assiettes et des vraies choses dedans ? — Mais naturellement, Shirley ! Nous ne te donnerons pas des poulets en carton pâte ! Tu y exerceras tes jolies petites dents ! — Eh bien ! mes enfants, fit elle encore incrédule, je suis curieuse de voir ça ! »

Encore perplexe, la petite vint rejoindre Darling et lui confia ses réflexions. « Tu sais, mon petit, en tout cas je suis bien contente ! Parce que, même si on me sert du vrai poulet, une chose qu'on ne me donnera certainement pas ici, c'est de la soupe. Elle se renverserait, tu comprends. » Mais Shirley dut abandonner cet espoir. Le soir même, dans une belle salle à manger, assez semblable à celle d'un hôtel de New-York, on lui servit un potage qu'elle dut avaler et ensuite quantité de bonnes choses terminées par un entremets dont la crème elle-même ne fit pas le moins du monde mine de se renverser. Pendant tout le repas, la petite se tint fort bien ; mais elle avait pris un air pincé et sous-entendu qui étonnait et amusait M. Pérez et Pépita. Bien entendu, elle avait été reconnue par beaucoup de passagers et ceux-ci demandèrent après le repas qu'elle voulût bien exécuter quelques unes de ces danses où elle était si amusante. Docilement, la petite Shirley obéit et mit sa gentillesse accoutumée à faire plaisir à chacun ; mais elle conservait toujours son air plein de malice et de doute.

Et au moment de se coucher, elle dit à Pépita avec reproche : « Pépita, vous n'êtes pas une sérieuse fille ! Désormais je ne vous croirai plus ! Vous m'avez trompée ! — Et, en quoi, pauvre chérie ? demanda la jeune fille qui riait aux larmes. — En me disant que nous étions sur le bateau ici ! Ce n'est pas vrai. Nous sommes simplement dans une maison, une grande maison posée sur des bouchons pour qu'elle flotte sur la mer... et qui a des yeux en bout de lunettes ! » dit-elle en s'endormant après avoir désigné le hublot de sa cabine.

(A suivre.) Léo Dartey

Le Gérant : Suzanne Vignon — 14 8?? — Imp. Charaire, à Sceaux — 5-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Shirley prend le paquebot pour se rendre en France avec sa grande amie Pépita et l'oncle Pérez. Le premier jour est plein d'étonnements.

Le lendemain, en pénétrant dans la cabine, après avoir pris son bain, Pépita trouve Shirley qui, assise sur sa couchette en pyjama, examinait sa cabine d'un air perplexe et soucieux. « Qu'est-ce que tu fais, chérie ? demanda-t-elle surprise. — Voilà, dit-elle, je cherche le second œil de ma chambre ! » Gaîment elle pointait son petit doigt vers le hublot. « Tu vois bien... elle n'en a qu'un ! — Il faut en prendre ton parti, chérie, dit Pépita en riant. Ici les cabines n'ont qu'un œil et elles voient très clair quand même. — Ce n'est pas possible, fit Shirley sérieuse en tenant un pied dans sa main. Je t'assure, que ce n'est pas possible !

— Et tu as tort, petite entêtée. Il y a beaucoup de gens qui se conduisent fort bien et qui n'ont pourtant qu'un œil pour voir, fit M. Perez qui entrait. — Bon, bon ! dit Shirley en prenant son air digne. C'est entendu. Nous verrons cela, n'est-ce pas, Darling ? » Personne n'eut la curiosité de lui demander ce que Darling et elle se promettaient de voir, mais lorsque, peu après le lunch, M. Pérez laisse tomber son journal et s'abandonne au léger sommeil qui suivait toujours ses repas, il eut un rêve étrange. Il lui semblait qu'un grand oiseau noir s'abattait sur lui et venait se poser sur son front. Il s'agita, se retourna sans pouvoir se débarrasser de cette présence gênante. Enfin il s'éveilla et tout aussitôt connut qu'il n'avait pas tout à fait rêvé. Une sorte de nuage noir s'étendait sur sa vue et le gênait si considérablement que, dès qu'il voulut se lever, faire un pas, il heurta la petite table aux liqueurs, s'embrouille les pieds dedans et finit par tomber avec elle au milieu d'un fracas formidable. « Que se passe-t-il, mon oncle ? demande Pépita alarmée en s'élançant pour le ramasser, avec quelques personnes accourues du salon voisin. — Je ne sais, dit-il, je crois que je perds la vue ? »

Mais en portant la main à ses lunettes, il jeta un cri. « Ah ! je comprends ! Qui a donc fait cela ! » Furieux, il brandissait ses lunettes dont un des verres avait été complètement barbouillé d'encre. Alors, on vit Shirley tranquille et narquoise s'avancer suivie de Darling. Gentiment, elle dit avec un sourire : « C'est moi, oncle Pito, qui ai barbouillé vos lunettes. — Petite malheureuse ! C'est très mal ! Et pourquoi ? Vous serez punie !

— Je serai punie ? fit-elle suffoquée, et pourquoi ? J'ai voulu vous montrer qu'on ne voyait pas du tout avec un seul œil comme avec deux, tout simplement, et que les pauvres gens qui en ont perdu un sont très à plaindre. Il n'y a rien de mal, je pense ? » Elle était si comique ainsi, son petit doigt levé, que l'oncle Pito dut faire effort pour ne pas rire. Il prit un air sévère cependant et déclara avec froideur : « Si, mademoiselle Shirley. Il est fort mal à un enfant de vouloir donner des leçons aux grandes personnes ! Aussi pour votre punition je vous défends de reparaître devant moi de toute cette journée ! Sortez ! — Bon ! C'est bien ! dit-elle du ton de l'innocence méconnue. Viens, Darling ! Nous nous amuserons bien même tous les deux, va... »

Mais à peine hors du salon, la petite se demanda ce qu'elle allait faire. Elle était curieuse. Elle décida donc de faire la visite complète de cet extraordinaire bateau qui ressemblait à une maison. Darling sur ses talons, elle commença donc à traverser des couloirs, à monter des étages, à en descendre d'autres. Soudain, comme elle se penchait à la balustrade du pont avant, il lui sembla voir au-dessous d'elle, parmi les passagers d'une autre classe, une figure connue. « Oh ! par exemple ! dit-elle suffoquée. Regarde, Darling ! »

(*A suivre.*)

LÉA DASTOY



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Poursuivie par des bandits, la petite Shirley est emmenée en Europe par son amie Pépita et l'oncle Pérez. Sur le bateau, elle croit reconnaître un visage déjà aperçu

« Regarde donc, Darling ! disait Shirley, les yeux brillants. Qui donc est là en bas? » Darling ne répondit qu'en retroussant les babines et en grognant. « Tu le reconnais donc, toi aussi? Vite, Darling, courons le dire à l'oncle Pito ! » Mais lorsqu'il vit reparaître à la porte du salon le petit nez de Shirley, M. Pérez se dressa d'un air terrible. « Voulez-vous vous sauver, petite malheureuse ! Je ne veux plus vous voir !

— Mais, oncle Pito, commença Shirley, c'est... — C'est une petite fille désobéissante ! acheva l'oncle impitoyable. Allez, je vous consigne dans votre cabine. »

Et il fit signe à un valet de chambre de l'emmener tout de suite. La petite eut beau se débattre, essayer de protester, le domestique, solide et fort, l'empoigna dans ses bras et l'emporta jusque dans sa cabine où il l'enferma pendant que Shirley l'épagneul et criait : « Oncle Pito ! Tom est là ! Il ne faut pas rester près de mon oncle ! Pourvu que le méchant Tom ne lui fasse pas de mal ! » Mais elle eut beau se ruer sur la porte, elle était solidement close. Navrée, elle se laissa tomber assise par terre et se mit à pleurer.

Elle commençait à bien regretter son espièglerie qui lui valait une telle sévérité, la pauvre Shirley ! Elle se disait que si elle n'avait pas eu la malencontreuse idée de barbouiller d'encre les lunettes de l'oncle Pito, celui-ci ne l'aurait pas chassée sans vouloir l'entendre, et elle aurait pu ainsi lui faire savoir que l'homme qui la poursuivait depuis si longtemps était sur le navire en même temps qu'eux ! On aurait pu le retrouver, l'arrêter peut-être... Tandis que pendant que Shirley se lamentait derrière sa porte, le terrible Tom avait le temps de se déguiser, de se maquiller et de se rendre introuvable, puisque ce maudit garçon avait fort bien vu en levant la tête que Shirley l'observait et la reconnaissait.

Ah ! oui, comme elle regrettait son espièglerie, maintenant Shirley, et qu'elle pleurait de grosses larmes, assise par terre comme un pauvre petit mendiant ! Elle pleura tant qu'elle finit par s'endormir.

Elle fut réveillée par un léger grattement contre la porte. C'était Darling ! Darling qui, terrifié par le traitement qu'on infligeait à sa petite maîtresse devant lui, s'était élancé à la recherche de Pépita. Il avait retrouvé la jeune fille dans le salon de musique où celle-ci exécutait un morceau de piano à quatre mains avec un jeune homme. Sans façons, Darling s'était élancé sur le clavier, ponctuant d'un accord imprévu à « quatre pattes » un nocturne fort joli.

Mais, sans se préoccuper de cela, Darling la tirait par le bas de sa robe qu'il menaçait de déchirer. « Mais, que veux-tu? finit par demander la jeune fille, surprise. Que se passe-t-il? Et comment se fait-il que tu aies abandonné Shirley? » On était tellement habitué à voir toujours ensemble la petite fille et son chien que, soudain, elle eut une inquiétude. « Où est Shirley, voyons, Darling? » demanda-t-elle.

Alors, Darling se mit à la tirer de plus belle par sa robe jusqu'à ce qu'il l'ait décidée à le suivre. Il l'entraîna ainsi à travers couloirs et escaliers vers la cabine de la petite derrière la porte de laquelle il se mit à gratter et pleurer doucement. « Darling ! Est-ce toi, Darling? demanda une petite voix. — Quoi ! tu es là, Shirley? demanda Pépita surprise. Que fais-tu? — Mon oncle m'a fait enfermer, avoua l'elle précipitamment, mais il faut m'ouvrir bien vite, Pépita, et aller avertir l'oncle Pérez que le méchant Tom est sur le bateau, sûrement pour nous faire du mal ! — Quoi ! Tom? Tom Black est ici? fit Pépita, effrayée, en ouvrant la porte. Tu dois te tromper, chérie? »

(A suivre.) Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon.

14 852 — Imp. Chararre, à Sceaux — 6-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Mais Shirley n'écoutait déjà plus sa grande amie. Elle détalait de toutes ses petites jambes dans le couloir, suivie de Darling. Pépita dut se résigner à prendre sa course elle aussi et les rejoignit au moment d'aborder M. Perez. « Mon oncle, dit-elle très émue, j'ai délivré Shirley parce que elle a prétend qu'elle a reconnu sur le pont inférieur ce terrible Tom Black qui nous a prises en haine elle et moi. — Hum ! hum ! fit l'oncle Perez, encore plein de rancune pour le tour que la petite lui avait joué. Je crains bien que ce ne soit encore une malice de ce méchant petit diable pour se faire délivrer ! »

Mais Shirley protestait avec vigueur en se redressant comme un petit coq. Et on ne pouvait garder longtemps rigueur à Shirley. « Allons, c'est bon ! finit-il par déclarer. Je vais demander les renseignements désirables au commandant ! » Quelques instants après il revint accompagné d'un élégant gentleman. « Mes enfants, j'ai fait une rapide enquête. Pas plus de Tom Black sur le bateau que sur ma main ! Mais, pour plus de sûreté, j'attache désormais à la personne de notre petite Shirley le brave gentleman que voici. Il est chargé de la défendre et de la protéger contre toute attaque possible. »

Il prit la petite sur ses genoux et lui expliqua : « Tu m'entends, Shirley. Il ne faut plus quitter M. Dubois que voici ! C'est un Français fort intelligent qui devine les bandits sous n'importe quel déguisement. Avec lui tu peux être tranquille, Tom Black ne t'approchera pas. Mais il ne faut pas le quitter. Tu entends ? Jamais, jamais ! Pour plus de commodité nous dirons qu'il est ton professeur. »

Shirley écoutait ce discours d'un air méfiant et soucieux. D'un coup d'œil rapide elle inspectait son nouveau garde du corps et le trouva plutôt comique. Il portait en effet était un pantalon à carreaux à l'ancienne mode, une jaquette qui se décollait de son dos formant une sorte de queue de pie. Ses cheveux étaient fort rares et ne formaient plus qu'une mince couronne hors de laquelle son crâne s'élançait en forme de pain de sucre absolument dégarni sauf une petite touffe de cheveux frisottés qui subsistaient sur une grosse proéminence de chair située un peu de côté vers l'oreille gauche. Mais ce qui en chanta davantage la petite c'était la cravate de ce monsieur. Elle était [illegible] longue roulée trois fois autour du cou et formait sous son menton un énorme nœud rouge sur lequel de légers papillons blancs étaient brodés. M. Dubois portait en outre des guêtres blanches, des lorgnons qui pinçaient le bout de son nez et un vaste parapluie qui devait lui venir de sa grand'mère.

Shirley était trop petite pour faire la remarque qu'un tel personnage était un peu bien origi- pour un policier dont la profession exige la plus grande discrétion, mais elle était assez maligne pour observer qu'il semblait fait tout exprès pour que une petite fille adroite pût s'en divertir et le faire tourner au vent de ses quatre fantaisies. Elle le considéra donc d'un meilleur œil. Cependant, en venant lui tendre la main d'un geste tout à fait distingué, comme une dame, elle demanda encore méfiante : « C'est bien vrai que c'est un professeur pour rire, hein ? Vous n'allez rien m'apprendre, n'est-ce pas, monsieur Bout-de-Bois ? »

Pépita, son oncle et le nouveau venu ne purent s'empêcher de rire. Et comme M. Perez la grondait un peu en lui faisant observer qu'il avait dit : M. Dubois, et non Bout-de-Bois, elle fit la grimace. « Dubois ça ne veut rien dire du tout ! J'aime mieux Bout-de-Bois, et je l'appellerai toujours ainsi, moi ! » « Va pour Bout-de-Bois ! dit le professeur, pour rire, avec indulgence. Et maintenant, ma petite amie, venez me montrer celui que vous croyez avoir reconnu pour le méchant Tom ! À nous deux, nous le prendrons. — À nous trois ! rectifia Shirley. Darling, viens avec nous ! »

(À suivre.) LÉO DARTEY

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



Désormais on ne devait plus voir Shirley sans l'honorable M. Dubois suivis de Darling. Ils formaient un trio bizarre et comique, bien vite remarqué par tous les passagers. Il faut convenir aussi qu'ils ne faisaient rien pour passer inaperçus et les allures mystérieuses qu'ils affectaient n'étaient pas leur moindre marque d'étrangeté. Il fallait les voir arriver à la file. La capitaine Shirley en tête toujours, l'air batailleur et curieux avec sur ses talons Darling, qui par esprit d'imitation flairait chacun avec méfiance et redressait la queue belliqueusement. Puis, fermant la marche avec toujours à la main son parapluie préhistorique M. Dubois, dit Bout-de-Bois par Shirley.

M. Dubois avait plutôt par tempérament l'air rêveur et doux. Sa vocation eût été de devenir poète. Il ne s'était décidé que sur le tard et, poussé par la nécessité, à prendre le métier de détective privé, pour lequel il ne semblait pas plus doué qu'une carpe pour le jeu de tennis. Mais, depuis qu'il avait embrassé cette profession qui exige une certaine perspicacité, il affectait des allures soupçonneuses et lançait à tous des regards chargés de défiance par-dessus ses lorgnons.

De plus, comme ses bottines vernies



craquaient légèrement, ce qui nuisait, pensait-il, à la discrétion de ses allées et venues, il marchait constamment sur la pointe des pieds, ce qui achevait de rendre sa silhouette étrange.

Depuis qu'il avait assumé la charge de surveiller Shirley, le brave garçon ne vivait plus. Il ne pouvait dormir, mangeait à peine, craignant toujours que pendant ce temps on ne puisse faire quelque mal à l'adorable petite fille qu'il s'était mis à aimer comme tout le monde. Shirley avait bien vite compris qu'elle avait charmé le brave homme et en profitait pour en faire tout ce qu'elle voulait. Sous prétexte de découvrir les bandits dont Tom devait être le chef, elle se faisait accompagner dans tous les coins du navire qu'elle explorait à fond ainsi, et cela l'amusait infiniment.

« Qu'est-ce que vous faites là, mon pauvre Bout-de-Bois? demande-t-elle, un jour, en le voyant examiner avec soin la rampe d'un escalier qu'ils descendaient tous les trois l'un derrière l'autre. — Je regarde, mademoiselle Shirley, si je ne vois pas là des empreintes révélatrices ! » expliqua-t-il. Shirley se retourna et, le doigt levé, d'un air doctoral : « Mon pauvre Bout-de-Bois, vous n'y êtes pas du tout ! dit-elle irrévérencieusement. Ce n'est pas comme ça qu'on fait ! Dans la Pampa, les Indiens, qui sont très forts pour tout cela, ne s'occupent pas de ces bêtises-là quand ils



recherchent un ennemi. Tom est un garçon trop fort pour se tenir à une rampe... Et puis comment reconnaîtriez-vous les empreintes de ses doigts, puisque vous ne les connaissez pas ! »

Ce raisonnement émerveilla le pauvre Bout de Bois qui se convainquit sans peine qu'il avait encore beaucoup à apprendre dans son métier. Le plus surprenant était qu'il dût l'apprendre d'une gamine. « Oui ! reprit Shirley, je ne veux pas le dire à l'oncle Pite, parce que je vous aime beaucoup, mais vous êtes un drôle de détective...

« D'abord, vous marchez sur vos pieds ! — Mais, fit-il, effaré, sur quoi voulez-vous que je... — Sur le ventre ! dit-elle péremptoire. C'est le seul moyen de ne pas faire de bruit. Et les Indiens avancent très vite ainsi... » Elle s'était jetée par terre et rampait en se tortillant. Le pauvre Bout de Bois, rempli d'admiration, s'essaya à l'imiter, mais son parapluie le gênait un peu. Shirley n'en applaudit pas moins. « Bravo ! on ne vous entend presque plus du tout ! Venez, nous allons faire comme ça le tour des coursives ! »

Et les voilà partis tous les deux à plat ventre, se trémoussant pour avancer. Shirley avec une grâce adorable et comique, Bout de Bois avec une maladresse extraordinaire. Darling suivant, la queue haute.

(A suivre.)

LEO DARTEY.

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Poursuivie jusque sur le bateau qui l'emmène en France par des bandits, Shirley se met en devoir de les découvrir avec le policier Bout-de-Bois et son chien Darling.

Lorsqu'ils eurent rampé l'un derrière l'autre pendant quelques minutes, Shirley lança d'une voix sérieuse : « Attention ! voici un escalier ! Il va falloir le descendre. — Sur le ventre ? demanda le pauvre Bout de Bois terrifié. — Naturellement sur le ventre ! dit la petite, méprisante. Les Indiens font bien autre chose, allez ! — Alors, laissez-moi passer le premier, dit-il conscient de sa responsabilité. Vous avez beau dire... ça ne me paraît pas prudent du tout ! »

Il avait, cependant, bien tort de douter de ses talents. L'excellent Bout de Bois, s'il se montrait assez médiocre lorsqu'il s'agissait de ramper en terrain plat, fut vraiment foudroyant dans la descente. A peine eut-il posé son abdomen sur les premières marches que, pris d'une inertie folle, il s'élança, glissa, rebondit et fila vers le bas de l'étage à une telle rapidité que Shirley, que cependant bien peu de choses pouvaient étonner, demeura sur place à le regarder, pétrifiée d'étonnement et d'admiration. « Bravo ! Bout de Bois ! » s'écria-t-elle en battant des mains.



Sans doute stimulé par cet encouragement, Bout de Bois redoubla de vitesse et acheva les dernières marches presque en vol plané pour venir rouler en bas, dans les jambes d'un domestique chargé d'un plateau, qui portait à un voyageur le lunch que celui-ci n'avait pu venir prendre à la salle à manger, étant malade. Il trébucha, s'écroula et envoya son plateau à dix pas de lui. « Sot ! s'écria le domestique. — Maladroit ! riposta Bout de Bois. — Comment, maladroit ! Mais est-ce que je pouvais m'attendre à vous recevoir dans les jambes? Qu'est-ce que cette façon de descendre l'escalier sur le ventre? »

Mais Bout de Bois, esclave de la tâche qu'il s'était assignée, ne voulait pas de scandale qui attirât l'attention sur lui. Il mit son doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux : « Chut ! » fit-il à voix basse, en reprenant sa marche rapide. — Chut ! » redit derrière lui Shirley qui pouffait de rire, mais le suivait de la même manière. Darling suivait en mangeant un sandwich. Effaré, le domestique regarda s'éloigner ce couple de reptiles habillés comme tout le monde. Son étonnement était tel qu'il ne remarqua pas le larcin dont le petit chien s'était rendu coupable. « Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda le pauvre garçon. Cet homme-là m'a tout l'air d'un fou ! A moins que ce ne soit un malfaiteur !... Je vais le signaler vivement. »

Et, ramassant les débris du lunch qui jonchaient le sol, moins le sandwich subtilisé par Darling, le pauvre homme, plus mort que vif, s'éloigna rapidement par un bout du couloir, tandis que Bout de Bois et Shirley, toujours rampant comme deux Sioux, disparaissaient par l'autre. Mais soudain, Shirley s'immobilisa et tira violemment le policier par la jambe, ce qui eut pour résultat de le faire choir sur le nez. « Regardez ! Regardez ! » dit-elle.

Darling ressortait d'une cabine où il s'était glissé, en balançant entre ses dents un soulier jaune avec lequel il se mit à jouer, en le mordillant. « Ah ! dit Bout-de-Bois en se redressant, nous y sommes ! Cette fois nous tenons une piste ! Ce soulier doit être celui du méchant Tom, pour que Darling s'acharne ainsi après lui. — C'est sûr ! opina Shirley, ravie. Darling vous êtes un brave chien ! — Voyons, voyons... reprit Bout-de-Bois qui se tenait les reins, ne perdons pas la tête !... Tout d'abord, il faut repérer la cabine ! »

(A suivre.) Léo Dartey

14.837. — Imp. Chiraire, à Sceaux. — 6-36.



La Gérante : Suzanne Vignon.
14.324. — Imp. Chantiro à Sceaux — 6-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Ainsi que Shirley l'avait décidé, M. Dubois prétexta un violent mal de tête pour ne pas paraître à table et quelques instants avant le dîner il disparut. Shirley enchantée jugea qu'il avait dû s'installer à son poste d'observation et elle eut bien envie de regarder sous la table avant de s'asseoir, mais elle craignit d'être remarquée. Aussi se contenta-t-elle de s'installer bien sagement. Mais elle ne put résister au plaisir d'envoyer un petit coup de pied sous la nappe afin de dire « bonjour » à sa façon au brave policier. Le malheur voulut que celui-ci fut placé sous la table juste de façon à recevoir le petit pied de Shirley dans l'œil. Il n'apprécia donc pas tout à fait à sa valeur la gentille attention de sa petite amie et comme celle-ci faisait mine de recommencer ce manège qui l'amusait, il prit le parti de lui saisir la cheville pour l'immobiliser afin qu'elle n'achevât pas de le marteler de coups de pied dans toute la figure.

Mais Shirley ne s'attendait pas à cela ! Elle faillit jeter un cri, fit un faux mouvement et renversa toute sa cuillerée de potage sur sa serviette en glissant un peu sur le coussin qui rehaussait son siège. Pépita qui se tenait auprès d'elle, attentive, ne comprit rien à ce mouvement désordonné. « Petite folle ! Que fais-tu ? » demanda-t-elle tendrement grondeuse en prenant l'enfant sous les bras pour la redresser sur son siège. Mais Dubois tirait toujours la minuscule cheville et la pauvre Shirley se trouvait ainsi tiraillée par en haut et par en bas. Elle ne perdit cependant pas son sang-froid et envoya sous la table une telle ruade que le malheureux policier dut le lâcher et alla rouler un peu plus loin. Pendant ce temps la petite, très tranquille, se redressait et déclarait à Pépita de plus en plus surprise : « Je ne sais pas ce qu'il y a eu. J'ai glissé... C'est peut-être un peu de tangage ! »

Elle disait cela imperturbablement, bien que le temps fût radieusement calme et M. Pérez lui jeta un regard soupçonneux car, depuis l'aventure des lunettes il se méfiait un peu de son « petit diable », comme il l'appelait. Mais Shirley fut si sage à partir de ce moment que tous les soupçons se dissipèrent et, sous la table Dubois put commencer son enquête. Il s'agissait de mesurer tous les pieds alignés sous la nappe ! Peut-être eût-il été plus simple d'apporter le fameux soulier jaune, mais le policier ne voulait pas exposer une si précieuse pièce à conviction, au risque d'être égarée. Il s'était muni d'une mesure de cordonnier, sorte de pied à coulisse sur lequel il avait indiqué la longueur du soulier jaune. Armé de cet instrument il commença, à quatre pattes en rampant car il commençait à devenir agile dans cet exercice, l'inspection de tous les pieds présents.

Cela devait durer ! Il y en avait de grands, de petits, de gros, de courts, de minces... Il aurait pu, évidemment, se contenter de passer ceux dont les proportions étaient trop différentes de celles du soulier, mais en homme consciencieux, il tenait à les mesurer tous. Tout d'abord cela marcha à peu près... Certains convives retirèrent bien un peu rapidement leur pied auquel ils ressentaient un chatouillement insolite, mais ils n'eurent pas l'idée de regarder sous la table et le pauvre Bout de Bois en fut chaque fois pour la peur !

Cependant, comme il mesurait soigneusement les pieds d'une grande et forte personne à cheveux blancs, la marquise de Valdaladolid, celle-ci eut l'impression qu'un reptile s'enroulait à sa jambe et essaya de se dresser en poussant un grand cri. Bout de Bois ne lâcha pas assez vite et la pauvre femme arrêtée dans son élan perdit l'équilibre et s'effondra à terre avec des hurlements : « Un serpent ! Un serpent... — Où, le serpent ? » demandait Shirley qui riait de tout son cœur.

(A suivre.) LEO DARTEY

La Gérante : SUZANNE VIGNON. 14.924. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 6-36.

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).



En un instant toute la salle était debout, les femmes effrayées grimpaient sur les sièges, quelques-unes sur la table, les hommes portaient la main à leur poche revolver. Fort heureusement personne n'eut le courage de regarder sous la table pour y découvrir le dangereux reptile, car le pauvre policier eût été infailliblement découvert.

Plus mort que vif il n'osait pas bouger. Mais Shirley, toujours pleine de présence d'esprit, sauva la situation. Elle s'approcha de la table courageusement et, levant un coin de la nappe, elle demanda tout naturellement :

— Eh bien ! L'avez-vous trouvé, mon pauvre Bout de Bois ?

Alors, à l'émotion générale, on vit sortir la tête ahurie du prétendu professeur de la petite fille.

— Trouvé ? Quoi ? demanda-t-il, ne sachant ce qu'il fallait répondre.

— Eh bien ! le serpent. Puisque vous êtes le seul à avoir eu le courage de vous élancer sous la table pour le tuer !

A ces mots, chacun oubliant que le malheureux n'avait pas dîné à table poussa un cri d'admiration.

— Non, fit Bout de Bois de plus en plus stupéfait de l'intelligence de la mignonne enfant, non, je ne l'ai pas trouvé. Il s'est enfui par là...

Il désignait une destination vague, au



hasard. Tous respirèrent avec soulagement et s'élancèrent vers lui enthousiasmés.

— Il est parti ! Vous l'avez vu ?... Vous avez eu ce courage !

Modestement, Bout de Bois inclinait la tête. Il était considérablement gêné par sa mesure de cordonnier qu'il cherchait à cacher derrière son dos. Soudain il sentit une petite main se glisser dans la sienne et lui arracher l'instrument qui le préoccupait.

— Et avec cette seule arme, disait Shirley malicieuse. Voilà tout ce qu'il avait trouvé sous sa main pour combattre cette vilaine bête. Croyez-vous qu'il est brave, mon vieux Bout de Bois !

Et incapable de cacher plus longtemps sa gaieté elle sauta au cou de son pseudo professeur, qu'un concert de félicitations assaillit aussitôt. Effaré, gêné, le malheureux policier dut subir cet assaut, accepter qu'on portât un toast en son honneur, lorsque tous les passagers, rassurés par le commandant, furent bien persuadés qu'il n'y avait pas le moindre serpent à l'horizon.

— Cependant, s'entêtait à répéter la pauvre marquise encore émue, j'ai bien senti quelque chose le long de mes jambes !...

— Oui, dit M. Pérez, il est certain ?... Mais son regard soupçonneux se posait sur Shirley avec sévérité.

L'honorable M. Dubois s'approche et lui souffle à l'oreille d'un air mystérieux :

— Chut ! Je suis sur la piste de Tom Black. Silence !

Un moment plus tard, Shirley se hissant sur la pointe des pieds lui demanda, vivement intéressée :

— Alors... Tu l'as retrouvé, dis, le méchant Tom, vieux Bout de Bois ?

Bien loin de se choquer de cette familiarité qui le rendait tout heureux, le brave homme dit en lui serrant la menotte :

— Oui, ma petite Shirley. Et bientôt je l'aurai démasqué, fait arrêter, et vous n'aurez plus rien à craindre !

— C'est en regardant les pieds sous la table, dis, que tu as trouvé ?

— Oui, dit-il, mais chut ! venez avec moi, je vais vous raconter cela.

Silencieusement ils se glissent hors de la pièce. Quand ils furent seuls, Bout de Bois se pencha près de la petite oreille, et lui murmura d'un ton important :

— Eh bien ! voilà... Tom Black, c'est... la marquise !

Shirley le regarda et pouffa de rire.

— La marquise ? Ce n'est pas possible !

— Si, dit-il, c'est certain. Il porte une perruque, voilà tout.

(A suivre.) Leo Dartey

Le Gérante · Suzanne Vignon. 14.960 — Imp. Chéraire, à Sceaux. — 7-36

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



Shirley passe une nuit fort agitée. L'idée que Tom Black pût se cacher sous les apparences respectables de la marquise lui semblait invraisemblable. Son solide bon sens se refusait à croire pareille chose. Longtemps elle y réfléchit et le lendemain matin elle déclara en palabrer dès qu'elle fut seule avec lui :

— Mon vieux Bout de Bois, ce n'est pas la marquise, vous vous trompez ! Ce n'est pas possible !...

— Mais moi, j'en suis certain, vous dis-je fit-il en assujettissant son lorgnon sur le bout de son nez. Ses pieds sont les seuls auxquels puissent aller des souliers comme celui que Darling nous a rapporté.

— En tout cas décida Shirley après avoir réfléchi son menton dans sa menotte grasse, il faut s'en assurer avant de rien dire au commandant qui nous enverrait promener ! Vous êtes sûr qu'elle porte une perruque ?

— Ah ! ça, j'en suis certain fit-il la main sur le cœur.

— Eh bien venez, dit Shirley d'un air décidé. Même si ce n'est pas le méchant Tom nous ne perdrons pas notre matinée car on va bien s'amuser n'est ce pas, Darling ?

Pour toute réponse le petit chien agita la queue et l'honorable M. Dubois suivit non sans inquiétude l'extraordinaire petite fille qu'on lui avait donnée à garder et qui, bien au contraire, le menait lui, par le bout du nez, comme il lui semblait bon !

Or, les idées de Shirley pour être toujours originales, n'étaient pas toutes bonnes : le pauvre Bout de Bois s'en était déjà aperçu et ses reins encore endoloris, son œil tuméfié en gardaient le souvenir. Mais allez donc résister à cette gamine adorable qui le doigt levé, l'engageait d'un clin d'œil malicieux à la suivre !

Bout de Bois suivit, à la fois ravi et perplexe, se demandant ce qu'il allait voir, ce qu'il allait faire ? Oh ! ce fut très simple ! Shirley l'emmena jusqu'au bout d'un escalier qu'il fallait prendre des précautions pour monter sur le pont. Là, elle demanda :

— Cher vieux Bout de Bois, savez-vous pêcher à la ligne ?

— Ah ! soupira-t-il, c'était ma passion avant d'être policier.

Alors la petite déroula une pelote de fil au bout duquel était attaché un hameçon et laissant pendre cette ligne dans la cage de l'escalier :

— Voilà dit-elle, de quoi vous rappeler votre jeune temps ! Tenez ça. Et soyez prêt à pêcher l'objet que je vous désignerai par un petit coup de sifflet : c'est à dire la perruque de la fausse marquise. Moi, je descends quelques marches et je guette.

Il n'eut pas le temps de protester. Déjà elle filait et presque aussitôt le pauvre Bout de Bois plus mort que vif entendit le coup de sifflet convenu entre eux. Il se pencha sur la rampe, vit s'élever au-dessous de lui une rutilante chevelure blonde et héroïquement il lança son hameçon parmi les boucles et les vagues d'une indéfrisable dorée. Puis, il tira.

Mais au lieu de la perruque révélatrice qu'il croyait enlever il n'obtint qu'un long cri de douleur tandis que les boucles se dressaient toutes droites.

Il tira davantage. Les cheveux résistèrent, le fil aussi car Shirley l'avait choisi solide, et les cris de la malheureuse marquise redoublèrent.

Alors le pauvre Bout de Bois comprit son erreur terrible : ce n'était pas une perruque ! Qu'allait-il devenir ? Que penserait-on de lui ? En vain tenta-t-il de lâcher un peu de fil pour détacher sa ligne : l'hameçon pris dans les cheveux ne voulait plus le quitter. Déjà on accourait de toutes parts au secours de la pauvre femme qui hurlait. Bout de Bois effaré ne savait que faire, lorsqu'une main preste et légère coupa le fil sous son œil ahuri. C'était Shirley qui voyant l'erreur avait grimpé l'étage à toute vitesse pour réparer la bêtise de son policier.

(A suivre) Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon

14.960 — Imp. Charaire, à Sceaux — 7-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Mais Shirley n'avait pu aller assez vite pour que personne n'aperçoive le manège. En levant la tête, la première chose que vit l'infortunée marquise fut le visage ahuri du pauvre Dubois encore penché sur la rampe. Elle fronça le sourcil et se mit à crier : « C'est lui ! Le voilà ! Arrêtez le misérable ! » Personne ne savait encore de quoi il s'agissait, mais on avait entendu de tels cris qu'on eût cru facilement que la marquise avait failli être assassinée. Des domestiques se précipitèrent donc sur l'homme qu'on leur désignait et l'immobilisèrent malgré sa résistance opiniâtre.
« C'est un pick-pocket ! criait toujours la marquise indignée. Depuis le début du dîner il a dû se cacher sous la table. Pourquoi cet homme était-il sous la table pendant le dîner ? Et là, il vient de m'arracher à demi la tête ! Arrêtez-le, arrêtez-le ! Il me faut ma collier ! »
Le malheureux garçon avait beau se débattre, on l'entraîna chez le commissaire du bord tandis que Shirley se pendait aux basques de sa jaquette en criant avec des sanglots : « Mais c'est Bout de Bois, mon professeur, je vous dis ! Voulez-vous le laisser tranquille ! Je vous défends de l'arrêter ! »
Mais ses protestations étaient de peu de poids à côté du scandale soulevé par la marquise. Lorsque Shirley se vit refermer au nez la porte du commissaire du bord, derrière laquelle on avait entraîné son cher Bout de Bois, elle resta un moment assise par terre à pleurer, mais sa petite nature énergique reprit toujours bien vite le dessus. Pleine de rancune contre la méchante marquise qui faisait tourmenter son cher Bout de Bois, elle montra son petit poing à la porte, puis, se remettant sur ses petits pieds, elle décida : « Je suis bête moi ! Je n'ai qu'à aller chercher l'oncle Pérez ! Il viendra tout de suite expliquer au commandant ce qui s'est passé et on me rendra mon pauvre cher Bout de Bois ! »
Elle se mit donc bien vite en quête de l'oncle et de Pepita qu'elle n'avait pas encore vus ce matin-là, mais elle ne les vit nulle part. En désespoir de cause elle alla frapper à la cabine de M. Pérez bien qu'elle fût persuadée qu'il était levé depuis longtemps. Ce fut Pepita qui vint lui ouvrir d'un air désolé : « Il ne faut pas faire de bruit, Shirley, mon oncle est malade ! Jusqu'ici il avait assez bien supporté la traversée mais le mal de mer l'a pris cette nuit très violemment. Il est couché.
— Je veux le voir, dit Shirley, il faut que je lui explique...
— Rien du tout, ma chérie, reprit la jeune fille très ferme. Il est trop malade pour rien entendre, ni comprendre.
— Mais on a pris Bout de Bois pour un voleur, on veut l'arrêter !
AIRE
Pepita sourit en levant une épaule : « M. Dubois est assez grand pour s'expliquer tout seul. Ce serait trop ridicule vraiment, qu'on puisse prendre un policier même privé pour un voleur ! Ne t'occupe pas de cela, Shirley. Tout s'arrangera très bien sans toi. Quant à mon oncle, il est trop malade pour te voir et je ne puis moi-même le quitter de la journée ni de la nuit. Sois sage avec la femme de chambre et amuse-toi. » Ainsi congédiée, Shirley retourna bien vite chez le commissaire. Celui-ci voulut bien la recevoir et lui dit paternellement : « Ne vous inquiétez pas de votre professeur, mon enfant. Je suis obligé de le garder jusqu'au moment où votre oncle remis pourra venir me dire exactement ce qu'est cet homme. Il se prétend détective privé attaché à votre personne, mais je ne puis le croire. Il a l'air trop empoté et ridicule pour cela.
— Alors ? Rendez-le moi ? supplia Shirley.
— Impossible, fit-il, tant que M. Pérez ne pourra se porter garant de lui. Je regrette ! Allez vous amuser, mon enfant ! »
Mais Shirley n'en avait pas envie. Le cœur gros, elle songeait que pour une petite fille qui avait besoin d'être si bien gardée, elle se trouvait bien seule, toute seule, en face de ses ennemis, sur ce grand bateau plein de menaces !
(A suivre.)
L. DE DARTEY
La Gérante : SUZANNE VERNON
1. 995 — Imp. Charaire à Sceaux — 5 36

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



Cependant les tristesses de Shirley n'étaient jamais de longue durée. Quand elle eut bien pleuré sur le sort du pauvre Bout de Bois, elle se consola en sentant une langue douce et chaude qui se promenait sur son nez. « Ah ! Darling ! Cher Darling ! » s'écria-t-elle en enlaçant le petit chien entre ses bras, heureusement tu me restes, toi ! A nous deux, nous saurons bien déjouer les tours des méchants et sans nous amuserons bien, n'est-ce pas, vieille chose chérie ? »

Darling répondit de son mieux, de la queue et de la langue, puis, ces premières effusions passées, le capitaine Shirley et son lieutenant Darling tinrent un grave conseil, pour décider comment ils pourraient bien occuper cette longue journée libre qu'ils avaient devant eux. Darling n'avant pas d'i... ...rsonnel, Shirley proposa et décida : « Tout d'abord, à déjeuner, nous mangerons tout ce que nous voudrons, puisqu'il n'y aura que Nora pour nous garder ! »

Car il faut avouer que Shirley est un peu, oh ! un tout petit peu gourmande. Darling aussi ! Ils décidèrent donc d'un commun accord d'aller voir aux cuisines ce qu'on faisait pour le déjeuner. Ces cuisines, enfouies dans les pr... ...d... mystérieuses du bateau, excitaient depuis le premier jour la curiosité de Shirley. ... tout le monde s'était refusé à l'y conduire, mais profitant de sa journée de liberté, elle entreprit de les découvrir. Ce n'était pas précisément facile ! Darling sur ses talons, elle dut descendre bien des escaliers, enfiler bien des couloirs avant d'atteindre le but de ses recherches. Plusieurs fois elle fut arrêtée par quelque passager ... de la gentillesse de l'enfant ou par des domestiques ... à la renseigner. Tous semblaient surpris quand elle répondait tranquillement ce qu'elle cherchait : les cuisines. Enfin, elle tomba sur un grand nègre au visage souriant et bon, qui lui dit avec un sourire qui allait d'une oreille à l'autre : « Ti veux aller cuisine, petite blanche ? Moi te conduis. » Il la précéda en ... de la plus amusante façon. Danseur de music-hall, Bamboula savait l'art de faire avancer ses pieds presque sans les poser à terre. Il stoppait à merveille et exécutait des entrechats remarquables. Enchantée et conquise par ce nouvel ami, Shirley le suivait en essayant de l'imiter. Bientôt d'ailleurs elle arrivait parfaitement et ce fut de cette façon assez étrange qu'ils arrivèrent l'un derrière l'autre à l'entrée des vastes cuisines. « Bravo, tite Missie ! » fit le nègre en se retournant. Ti danser très bien. Montre encore un peu ? »

Sans se faire prier, Shirley exécutait à merveille le pas que Bamboula esquissait devant elle. Enchanté d'avoir trouvé une si gentille élève, celui-ci se mit à battre des mains en cadence et à fredonner. Cela se passait dans l'office presque désert qui précédait les cuisines. Bientôt, le bruit qu'ils faisaient attira un petit gâte-sauce, dont la figure ravie, coiffée d'un grand bonnet blanc, parut à la porte. Stupéfait et charmé, il en appela un autre, puis ce fut le tour d'une fille de cuisine, d'un laveur de vaisselle. En quelques instants, tout le personnel des cuisines était massé aux portes de l'office pour admirer les danseurs qui ne s'en apercevaient même pas, tant ils étaient absorbés par leurs évolutions.

Shirley avait chaud, mais elle était ravie et Bamboula n'avait jamais trouvé d'élève plus adroite et charmante. Ils sautaient, dansaient à qui mieux mieux, l'un en face de l'autre, se trémoussant en mesure, inventant des pas fantaisistes et difficiles. Autour d'eux, l'enthousiasme était à son comble. Le chef lui-même, attiré par une curiosité bien naturelle, était venu se mettre au premier rang des curieux. Il applaudissait de tout son cœur, lorsqu'une forte odeur de roussi se répandant dans l'air vint frapper désagréablement ses narines. « Ciel ! Le déjeuner brûle ! » s'écria-t-il en fuyant vers les fourneaux abandonnés.

(*A suivre.*)

LÉO DARTEY

La Gérante : SUZANNE VIGNON.

14 995 — Imp. Charaire, à Sceaux — 8-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Shirley se trouve livrée à elle-même sur le bateau qui l'emmène en France, le policier Dubois qui la protège ayant été arrêté par erreur et Pep la occupée à soigner son oncle Pérez qui est malade. Elle en profite pour se promener jusque dans les cuisines avec Darling.

Shirley remonta de son incursion aux cuisines navrée. Le résultat en était décourageant puisque, grâce à la distraction qu'elle avait donnée aux cuisiniers elle se trouva en face d'un déjeuner complètement brûlé, dont les sauces étaient manquées. A table, ce fut un concert de reproches et de mécontentement mais la plus vexée était certes notre petite amie qui s'était fait un plaisir de ce déjeuner pendant lequel elle n'aurait personne pour l'empêcher de manger ce qu'elle voudrait. Le nez baissé dans son assiette elle songea que son amie Pépita avait peut-être raison quand elle disait que la gourmandise était toujours punie. Puis elle se consola en songeant à son nouvel ami Bambouli.

Le déjeuner fini elle s'empressa d'aller le retrouver car le nègre n'étant pas fortuné comme M. Perez n'était qu'un passager de seconde classe. Quand il vit Shirley, le bon nègre eut un sourire ravi. Il l'emmena bien vite dans sa cabine et lui montra tous les costumes extraordinaires que contenaient ses malles et avec lesquels il paraissait sur les scènes des théâtres où il dansait. Mais ce qui amusa bien davantage la petite ce fut une grande poupée, ma foi, aussi grande que Shirley. « Tu joues donc à la poupée, Bambouli ? demanda-t-elle naïvement. — Pas pour mon plaisir, petite Missie, dit-il, mais pour certains numéros que j'exécute dans les cirques, j'habille cette poupée et elle représente mon petit enfant. Elle a autant de costumes que moi. Tu vas voir... et des perruques de toutes les couleurs ! » En effet avec une adresse surprenante, Bambouli sut en quelques minutes coiffer, habiller et maquiller la poupée de dix manières différentes. Shirley applaudissait. Enfin, il dit en souriant : « Attends... nous allons l'habiller en Shirley. Veux-tu ? — Oh ! oui, oui », dit-elle en battant des mains. Habilement Bambouli maquilla le visage en peau de la poupée, puis il coiffa la perruque blonde en boucles, comme l'était sa petite amie. « Tiens, dit celle-ci qui revenait de sa cabine en courant. Mets-lui cette robe-là ! On croirait tout à fait que c'est moi. » Et Shirley s'amusait tant avec la grande poupée que Bambouli n'eut pas le courage de la lui reprendre quand vint l'heure de se séparer. « Ecoute, Shirley, dit-il gentiment. Tu peux garder la poupée tant que nous serons à bord ! Ne l'abîme pas, mais amuse-toi avec elle. Tu me la rendras quand nous arriverons en France ? — Oh ! merci Bambouli ! » dit Shirley en lui sautant au cou. Elle revint donc jusqu'à sa cabine de premières en tenant par le bras la poupée à son image et celle-ci était si bien maquillée que plusieurs personnes la prirent pour une petite sœur de Shirley. « Aoh ! Voyez ! dit une Américaine à son mari. Ces deux petites jumelles sœurs ! Elles ont la même taille et la même cheveux d'or ! » Shirley, ravie, se promettait de bien s'amuser avec sa poupée et, pour commencer, elle l'installa assise sur son lit et regardant des images pendant qu'elle-même passait dans la petite salle de bain voisine où la femme de chambre l'appelait. Là, elle se dévêtit gentiment et se plongea dans le bon bain qui l'attendait. Nora, qui achevait de préparer les affaires de sa petite maîtresse, venait de passer sans la voir dans la cabine. Là elle aperçut la poupée toute vêtue et lisant. « Vite, mademoiselle Shirley, lui dit-elle, votre bain est prêt. » Mais retournant immédiatement dans la salle de bain elle la vit dans l'eau. « Oh ! vous vous êtes jetée dans le bain toute habillée ! » Mais ayant jeté un nouveau regard dans la cabine elle revit la poupée toujours dans la même position. Alors elle eut peur.

Mais Shirley qui riait aux larmes lui expliqua son erreur et la rassura.

(A suivre.) Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon. 15 020 — Imp. Chéraire, à Sceaux — 8-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

(Sur le bateau qui l'emmène en France, Shirley se trouve livrée à elle-même par suite de la maladie de l'oncle Pérez et de l'arrestation du policier chargé de la protéger contre les bandits qui la poursuivent. Elle fait connaissance d'un nègre Bambouli)

Shirley ravie du succès qu'avait eu sa poupée auprès de Nora décida de l'habiller toujours comme elle. Pour commencer elle la revêtit d'un de ses pyjamas et d'une robe de chambre et l'installa dans un fauteuil pendant qu'elle même descendrait dîner avec la femme de chambre. Mais comme elle allait sortir elle se heurta dans Bambouli qui la guettait, l'air très ému « P'tite Maselle pas devoir aller salle à manger dit-il à la femme de chambre. Danger pour elle. — Qu'est ce que vous racontez là ? fit Nora dédaigneuse. Je ne parle jamais à des nègres, moi d'abord ! — Pourquoi Nora ? demanda Shirley gentiment. Bambouli est très très gentil, c'est lui qui m'a donné la belle poupée, tu sais bien ? Et il sait peut-être quelque chose du méchant Tom qui m'a déjà enlevée ? »

La pauvre Nora n'avait pas encore perdu ce terrible souvenir. Elle en gardait une terreur affreuse de ce qui pouvait arriver à Shirley quand celle-ci lui était confiée. Aussi, la fit-elle rentrer précipitamment dans sa cabine sans vouloir rien entendre d'autre. « Vous êtes une petite imprudente, miss Shirley, de parler ainsi au premier venu et de lui accorder votre confiance. — D'abord ce n'est pas le premier, fit Shirley indignée. J'avais déjà rencontré dix personnes au moins ce matin quand je lui ai parlé. — Ne vous moquez pas de moi fit Nora furieuse. Je vous défends de lui adresser la parole, vous comprenez ? — Tout ça, fit Shirley redressée comme un petit coq, c'est parce que Bambouli est un nègre, simplement ! — Mais ce n'est même pas un vrai nègre, dit elle en haussant les épaules, c'est un mulâtre ! — Un mulâtre ! dit la petite surprise et perplexe. Qu'est ce que c'est donc que ça, un mulâtre ? — C'est, dit la femme de chambre, quelqu'un qui est moitié noir, moitié blanc ! — Eh bien ! alors dit Shirley logique, comment peux-tu savoir si Bambouli est comme ça... Tu ne sais pas si ses jambes sont blanches puisqu'il a un pantalon ? Il est peut-être noir de partout ? »

Agacée, la femme de chambre tenta de s'expliquer. « Mais ce n'est pas ainsi. C'est mélangé noir et blanc que je voulais dire. Vous comprenez ? — Oui, fit Shirley, d'un air entendu. D'après vous, Bambouli a un petit carré blanc, un petit carré noir et comme ça partout ? » Excédée, Nora renonça à s'expliquer davantage. Elle déclara : « Restez ici ! Je vais vous enfermer, puisque ce noir prétend qu'il y aurait danger pour vous à descendre. J'irai chercher moi-même notre dîner et nous le mangerons ici. Soyez bien sage en m'attendant. »

Penaude derrière sa porte verrouillée, Shirley maudissait tout bas Bambouli qui lui valait cette soirée sans amusement, quand une voix murmura sous sa porte : « Méfiez-vous bien de tout et de tous surtout. J'ai surpris une conversation qui vous concernait. On veut vous enlever... » Mais comme en entendant les pas de Nora qui revenait la voix se tut. Très perplexe, Shirley se demanda si elle parlerait de ce nouvel avertissement à la femme de chambre. « Bah ! se dit-elle en la voyant entrer avec un plateau chargé de bonnes choses. Elle s'affolerait pour rien ! Ce n'est pas une sage fille, Nora ! Je me débrouillerai bien toute seule, avec Darling ! »

Et paisiblement, sans s'émouvoir, elle s'installa pour faire honneur à son repas.

(A suivre.) Léo DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VIGNON.

15 020 — Imp. Charaire, à Sceaux — 8-36

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Livrée à elle-même sur le paquebot qui l'emmène en France, par suite de la maladie de l'oncle Pérez et l'arrestation du policier chargé de la garder, Shirley est avertie par un nègre dont elle a fait connaissance qu'un danger la menace.



Tranquillement, Shirley acheva son dîner. Puis elle alla dans la cabine voisine prendre des nouvelles de l'oncle Pérez auprès duquel Pépita avait dîné. Bien entendu, elle négligea de parler à sa grande amie de l'avertissement qu'elle avait reçu. Tout d'abord, la pauvre Pépita n'aurait rien pu y faire que s'inquiéter... et puis à vrai dire, Shirley l'avait déjà oublié elle-même ! Insouciante et gaie, elle présenta à Pépita la superbe poupée que lui avait donnée Baubonh et elle fut heureuse de savoir que M. Pérez allait beaucoup mieux et pourrait peut-être se lever le lendemain. « Comme ça, il pourra délivrer ce cher Bout-de-Bois, fit-elle attendrie en songeant au brave policier qui payait la docilité aux suggestions de sa petite amie.

Puis, elle souhaita gentiment bonsoir au malade en grimpant sur une chaise pour l'embrasser et rentra chez elle après avoir à demi étouffé Pépita de baisers. Comme elle allait sortir, elle s'arrêta pour demander : « Dis, Pépita, est-ce que tu resteras encore toute la nuit près de mon oncle ? Tu ne coucheras pas dans ton lit ? — Mais non, chérie ! Je veillerai encore cette nuit. Pourquoi ? — Pour rien. » fit la petite d'un air dégagé.

Mais en rentrant chez elle, elle décida d'un air malin : « J'aime mieux ça ! N'importe ce qui arrivera, elle n'entendra rien ! » Et délibérément, de son petit doigt adroit elle poussa le verrou qui fermait la porte de communication des deux cabines. « Là ! se dit-elle. Maintenant il ne reste plus qu'à me débarrasser de Nora qui embrouillerait tout... » Et sa hâte était telle de voir s'éclipser la femme de chambre qu'elle se laissa déshabiller, coucher, border, avec la plus grande docilité. Cependant la pauvre Nora ne se décidait pas à partir. « Vraiment, vous ne voulez pas que je couche dans cette cabine, miss Shirley, ce soir où miss Pépita n'est pas à côté de vous ? Vous n'aurez pas peur ? Vous ne craignez rien ? — Mais non, mais non, fit cavalièrement Shirley, allez donc vous coucher ma bonne Nora. Il ne peut rien m'arriver. Tout est bien fermé par vous. Soyez tranquille et dormez bien ! Ou plutôt lisez donc un passage de ce beau livre de Walter Scott que vous me raconterez demain ! »

La maligne petite savait bien qu'une fois plongée dans sa lecture Nora n'entendrait plus rien, ne penserait plus à rien et ne quitterait son livre des yeux que lorsque ceux-ci se fermeraient. Elle était donc tranquille, bien tranquille, de ce côté-là aussi et elle allait avoir les coudées franches pour parer aux événements de la nuit. Si toutefois des événements se produisaient ! De sa petite couchette elle entendit Nora se retirer chez elle, puis tourner les pages de son roman. Enfin elle vit la lumière s'éteindre sous la porte. Alors, après quelques minutes elle se glissa hors de sa couchette et courut écouter si elle dormait. « Ça y est, se dit-elle en entendant une respiration égale. Maintenant, il va falloir me débrouiller pour ne pas dormir moi ! »

Car elle pensait bien que si les bandits projetaient de l'enlever ils ne pourraient trouver jamais une occasion meilleure que cette nuit où elle était seule, abandonnée de tous. Mais l'était-elle réellement ? Peut-être pas tout à fait car bientôt elle entendit un petit grattement à sa porte. Assise sur sa couchette elle tendit l'oreille en souriant. Puis, sautant à terre, elle courut se mettre à plat ventre derrière la porte. « Qui est là ? » demanda-t-elle doucement.

(A suivre.) Léo Dartey

La Gérante : Suzanne Vignon.

15067. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 8-36.


LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
La plus petite des grandes vedettes (Fox)
Shirley se trouve seule sur le bateau qui l'emmène en France tandis que l'oncle Pérez est malade. On l'avertit que les bandits qui la poursuivaient ont décidé de l'enlever.
« Qui est là ? » répéta Shirley voyant qu'on ne lui répondait toujours pas, son petit cœur battant un peu plus vite. Mais une bonne voix zézeyante lui répondit avec douceur « C'est moi Bamboulì, tite Miselle. Moi garder toi pendant tu dors. Moi couché devant ta porte. Faudra tuer Bamboulì si en veut tifaire du mal ! — Bon, Bamboulì ! fit Shirley toute reconnaissante et heureuse de se sentir un ami vigilant. Tu es bien gentil ! Mais tu vas prendre froid ? — Bamboulì jamais froid ! Bamboulì bien couvert. — Mais, dit Shirley qui commençait à sentir ses paupières lourdes, tu ne vas pas t'endormir dis ? — Pas de danger ! Ou alors, les bandits passeraient... Mais moi pas dormir ça jamais Tite Miselle ! Moi te garder — Tu es bien gentil, redit la petite. Mais dis donc ? Tu vas t'ennuyer ? Comme ça, tout seul ? Parce que tu sais, je commence à avoir sommeil et je ne vais pas pouvoir te tenir la causette bien longtemps. — Moi, jamais ennuyé, Tite Miselle. Moi penser à toi si gentille quand tu danses avec Bamboulì. — tout de même, fit Shirley qui ne trouvait pas son souvenir une société suffisante. Tiens, prends ce que je te glisse sous la porte. C'est très joli, tu verras... »
Et gentiment elle lui faisait passer un livre illustré. En voyant ce qu'elle lui envoyait, le bon nègre se mit à rire « Toi bien gentille, Tite Miselle. Je vais beaucoup m'amuser ! Hi ! Hi ! Hi — C'est très joli surtout le Petit Chaperon Rouge. Tu verras ! — Merci. Va dormir va, tite Shirley ! Fais jolis rêves ! — Bonsoir Bamboulì ! » dit la petite confiante en allant se blottir dans ses draps où elle s'endormait bientôt après une courte prière.
Mais soudain, elle fut réveillée par un bruit étrange. Surprise, elle s'assit sur son lit. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Cela tenait du soufflet de forge du ronflement de la toupie hollandaise donnée par Pepita, et du grondement d'une auto qui démarre. « Qu'est-ce que c'est ? » dit-elle encore inquiète en se jetant à terre. Lentement elle fit le tour de la cabine écoutant. Elle finit par s'arrêter derrière la porte qui donnait sur le couloir. « Ça vient de là derrière ? » se dit Shirley intriguée. Je vais demander à Bamboulì ce que c'est. Bamboulì ! Hé ! Bamboulì ? » Pas de réponse. Elle cria plus fort « Bamboulì ? Tu entends ce bruit ? Qu'est-ce que c'est ? » Mais Bamboulì ne répondait toujours pas. Inquiète cette fois, Shirley insista la voix tremblante « Bamboulì ! tu es bien là, voyons ! Mon nègre ! Mon bon nègre ! »
— Grrr... Brrr Grrr » fit une voix barbouillée de sommeil derrière la porte.
Alors Shirley, indignée comprit. Bamboulì ronflait ! « Oh ! Il s'est endormi ! Il s'est endormi ! fit-elle furieuse. Eh ! bien ! C'était vraiment la peine de lui donner mes Contes de fées ! Ça, alors ! Bamboulì ! Bamboulì ! » Mais elle eut beau appeler le nègre avait le sommeil dur. Il continua de ronfler de tout son cœur.
Alors, la pauvre petite Shirley eut un instant de désespoir « Mais alors ? Alors Me voilà toute seule moi. Toute seule sur ce méchant grand bateau ! Et si les bandits viennent me prendre, qui donc me défendra ? Personne ! Personne ! »
Assise sur sa couchette elle s'était mise à pleurer tout doucement. Elle se sentait faible, môme abandonnée et son petit cœur se crevait en sanglots étouffés.
Apeurée, le cœur étreint d'un gros désespoir de très petite fille, Shirley pleurait. Elle pleurait de tout son petit cœur malheureux, de tous ses beaux yeux purs, de tout son petit être secoué de sanglots... Il lui semblait que cette méchante nuit renfermait tous les pièges, toutes les menaces. Assise sur son petit lit solitaire, elle pleurait et veillait seule, tandis qu'autour d'elle dormaient ceux qui auraient

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

(SUITE.)



dû veiller sur elle ! « Je suis toute seule ! se répétait l'enfant terrifiée, toute seule ! » Mais soudain elle aperçut sur un fauteuil la grande poupée aux boucles d'or que lui avait donnée Bambouh. « Mais non, je ne suis pas toute seule, se dit-elle, soudain consolée, j'ai ma fille... ma belle fille qui saura bien me garder et me protéger, elle au moins ! » Pieds nus, elle saute à terre et courut la chercher. Puis elle la rapporta, la coucha à côté d'elle, la caressa, se blottit contre elle et lui raconta quelque chose à l'oreille en grand mystère.

Puis, elle se leva à nouveau, installa bien la poupée vêtue de son pyjama, la tête sur l'oreiller, les cheveux un peu ramenés sur le visage. Elle donna au corps bourré de son une pose bien naturelle, remonta les draps jusqu'à son nez et constata, ravie : « Là ! On dirait tout à fait moi ! Dormez bien, ma fille ! Soyez sage ! » Puis, délibérément, elle se glissa à plat ventre sous la couchette. Attirant à elle la descente de lit, elle la posa sur son dos comme une confortable couverture, autant pour se tenir chaude que pour se dissimuler aux curieux qui auraient l'idée de regarder sous le lit, puis, posant son petit visage au creux de ses bras frois, elle s'endormait paisiblement, se sentant en sûreté. Ce que la maligne petite Shirley avait prévu avec tant d'intelligence ne pouvait manquer d'arriver. N'importe qui, entrant dans la chambre sans lumière, croirait certainement l'enfant dans son lit. Mais, est-ce que, vraiment, quelqu'un avait l'intention de venir lui rendre une visite nocturne ? Pour s'en convaincre il eût suffi de se hisser jusqu'au hublot de sa cabine et de regarder au dessous. Là dans l'ombre d'une nuit à peine éclairée par une lune faible, des ombres se mouvaient avec précaution, des voix étouffées échangeaient des ordres, des avis.

Profitant d'une grande fête de nuit donnée aux passagers dans la salle de spectacles, les bandits qui complotaient contre la pauvre Shirley avaient du monter d'un pont à l'autre à l'aide d'échelles sans être aperçus de personne, toutes les attentions et les curiosités étant captivées par cette fête. Maintenant ils étaient là, à quelques mètres sous le hublot de l'enfant. Et en bas, tout en bas, contre le flanc du navire une petite barque dansait sur les flots.

Dans sa cabine, confiante, ingénue, Shirley dormait le nez blotti au creux de ses bras, sous sa couchette. Soudain, un léger bruit vint déranger son sommeil léger. Aux aguets, l'oreille tendue, elle écouta.

On venait du dehors de briser la vitre de son hublot. Alors, Shirley eut un battement de cœur. Au bruit léger, un grognement venait de répondre. Darling, couché à côté d'elle sous la couchette, manifestait ses sentiments hostiles aux visiteurs. Pauvre Shirley ! Quelle émotion ! Si Darling criait, on la découvrirait. Alors elle lui empoigna le museau à deux mains et le tint fermé de toutes ses forces ! Pendant ce temps les visiteurs accomplissaient leur besogne dans la cabine. Dans l'obscurité, à tâtons, ils saisissaient ce qu'ils croyaient être Shirley endormie et l'enroulaient dans une couverture pour éviter ses cris. Puis ils repartirent par où ils étaient venus, emportant la poupée sur leur épaule. Refermant soigneusement le hublot derrière eux, ils descendirent une échelle puis une autre, une autre encore plus longue et déposèrent dans la barque qui s'éloignait déjà le fardeau qu'ils croyaient précieux. Alors, seulement Shirley lâcha Darling et se mit à danser une gigue effrénée au milieu de sa cabine.

(A suivre.) LÉO DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VIGNON

15.067. — Imp. Chararie, à Sceaux. — 8-36.

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

La joie de Shirley n'avait plus de bornes. Elle dansait, riait, chantait. Jamais elle n'avait joué un si bon tour. Elle se représentait la tête des misérables, quand ils verraient qu'ils avaient enlevé une poupée, tout simplement. Et elle riait aux larmes !

S'étant approchée du hublot, elle vit au loin la petite barque qui dansait sur les flots agités. Trois hommes l'occupaient.

— Trois ! Ils se sont mis à trois pour se laisser attraper par Shirley ! fit-elle reprise d'un accès de gaîté folle. Tu entends, vieux Darling ! Ils étaient trois. Et à moi toute seule je les ai « roulés » comme disait le brave Bill, que j'aime de tout mon cœur.

Mais Darling croyait de sa dignité de bouder contre l'enthousiasme de sa petite maîtresse. Son orgueil de chien dévoué souffrait de la part muette qu'il s'était vu imposée par Shirley dans cette victoire sur l'ennemi. Comme il eût préféré mordre un bon coup dans les mollets de ces vilains hommes !

Aussi, au lieu de joindre ses gambades à celles de sa petite maîtresse, se mit-il à aboyer autour d'elle pour lui exprimer son mécontentement. Ces aboiements joints à la sarabande de la petite héroïne réveillèrent tous les passagers des environs.

En quelques instants, la cabine fut envahie par Nora, Pepita puis par Bamboula qui, croyant à l'attaque des bandits, n'avait pas hésité à enfoncer la porte pour venir au secours de Shirley. Cette arrivée intempestive fit jeter un long cri d'alarme à Nora.

— Qu'y a-t-il, que se passe-t-il donc ? demanda Pepita affolée.

— Le nègre ! hurla Nora, éperdue. C'est ce nègre qui vient enlever Shirley ! Arrêtez-le !

Mais, cette fois, Shirley ne laissa pas accomplir l'injustice qui tenait déjà sous les verrous l'excellent Bout de Bois. D'un bond, elle sauta au cou du nègre aux yeux stupéfaits des curieux assemblés.

— Ah ! mais non ! Pas deux fois ! C'est lui qui m'a sauvée en contraire en me prévenant ! Et c'est aussi sa poupée qu'il m'a donnée que les brigands ont emportée ! Et c'est le méchant Tom qui va en faire une tête quand il verra ça.

— Quoi ? Comment ? s'écria le commandant qui arrivait. Des bandits ont pénétré ici ?

— Oui, mon commandant, fit drôlement Shirley en saluant militairement.

— Mais il fallait crier, donner l'alarme, petite malheureuse.

— Tiens ! fit-elle irrespectueusement, pour qu'on les manque encore ! Comme c'est malin ! Tout était à recommencer ! Tandis que maintenant ils ont quitté le



bateau, vous en êtes sûrs. Ils sont partis là-bas, là-bas... et nous serons bien tranquilles pendant toute la fin de la traversée.

— Mais où sont-ils partis ?

— Par le hublot d'abord, expliqua-t-elle tranquille, puis dans une barque qui est allée rejoindre un autre bateau qui a filé bien vite ! Regardez... on ne le voit déjà presque plus !

— Si on lui donnait la chasse ? fit le commandant, perplexe.

— Ah, bien, merci ! dit alors Shirley, en faisant une révérence. Alors, moi je m'en vais... Comment, après tout ce que j'ai fait pour en débarrasser le bateau, vous voulez leur courir après ? En voilà une idée.

Admiratif, le commandant déclara en regardant la petite :

— Tout de même ! Elle est admirable, cette gamine-là ! A elle toute seule, elle a plus de jugeote que nous tous.

Et l'enlevant dans ses bras, il l'embrasse sur les deux joues.

— Capitaine Shirley, je vous vote des félicitations ! Vous êtes plus maligne qu'un vieux loup de mer comme moi ! Et, à partir de demain, je vous abandonne le commandement !

Les yeux de Shirley pétillèrent de joie.

— C'est vrai, ça ?

— Très, très vrai... Dormez bien maintenant, petite Shirley, votre amie Pepita

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY *(Suite).*

ne va pas vous quitter et trois hommes sûrs veilleront à votre porte !

— Pas la peine ! dit la petite avec un regard moqueur vers son bon nègre Bambouli tout seul suffira bien, allez ! Bonsoir commandant !

Lorsque Shirley s'éveilla, toute rose et souriante sur sa couchette son premier mot fut pour dire à Pépita qui se penchait tendrement sur elle avec des baisers

— Dis Pepita ? Je n'ai pas rêvé ! Il a bien dit qu'il me confiait le commandement, le vieux commandant qui m'a embrassée ?

— Oui capitaine Shirley, dit la jeune fille en riant En attendant viens t'habiller et déjeuner

— Oh ! vite, vite, fit la petite sérieuse, car tu sais, j'ai beaucoup de choses à faire pour ce premier jour ! Je n'ai pas de temps à perdre

Elle fut donc exceptionnellement sage et docile et prête en un clin d'œil elle courut accompagnée de Pepita, qui n'osait plus la quitter jusque chez le commandant. Celui-ci sourit en la voyant

— Que me veut donc notre petite héroïne ? dit il, jovial

— Je viens vous rappeler votre parole, mon commandant dit la petite en faisant le salut militaire Je viens prendre le commandement du bateau puisque vous avez promis de me le donner

— C'est ma foi vrai ! fit il en éclatant de rire Eh bien capitaine Shirley voici mon fauteuil mon bateau installez vous, et puis si vous voulez bien venir, je vous montrerai un tas de belles choses et des appareils très compliqués, qu'il va vous falloir apprendre à manier Pour commencer voici la T S F qui envoie un message voulez vous le copier ?

Bravo Shirley écoute une sorte de petit grésillement

— Ça ? La T S F ? Vous vous moquez de moi, mon commandant ! La T S F ça chante de jolies chansons et puis, aussi, ça dit des leçons de morale qui n'en finissent pas et qui sont bien ennuyeuses. Mais ça ne fait pas le moulin à café comme ça

Toujours riant de sa naïveté, le commandant s'excusa

— C'est que la mienne n'est pas moderne, voyez vous !

Mais la petite s'installait tranquillement dans le grand fauteuil dans lequel elle disparaissait toute entière Et, prenant un air très important, elle déclara

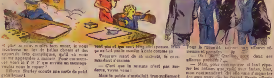
— Nous verrons tous vos joujoux après ! Pour le moment soyons aux affaires sérieuses et pressées

— Oh ! Oh ! Quelles sont donc ces affaires pressées ?

— Mais, pour commencer il faut réparer les bêtises que vous avez faites, hier, mon commandant dit elle sans s'inquiéter des gros yeux que lui faisait Pepita effarée de son audace tranquille.

— Des bêtises ! dit le commandant en riant aux éclats Lesquelles ?

— Premièrement, dit Shirley en levant



un doigt en montrant le pauvre policier chargé de ma garde ! Faites venir le prisonnier !

Elle avait dit cela d'un tel ton, que tous les officiers présents ne purent retenir leurs rires Ils regardèrent le commandant

— Eh bien ! dit celui-ci, rieur Vous avez entendu le capitaine ? Faites venir le prisonnier !

Pendant qu'on s'empressait à la satisfaire, Shirley prenait une pose grave. Mais en voyant paraître son cher ami, elle oublia toute dignité et lui sauta au cou



— Ah ! mon cher vieux Bout de Bois, que je suis contente de te revoir !

— Eh bien ! voici déjà une bêtise réparée dit le commandant A l'autre, maintenant mon capitaine.

— Voilà dit Shirley Si je ne vous avais pas empêché vous auriez bien arrêté aussi le pauvre nègre Bambouli cette nuit ? Eh bien ! il faut réparer le tort que cela pourrait lui faire ! Vous savez aussi que c'est la poupée qui lui servait à gagner sa vie que j'ai laissé emporter à ma place par le méchant Tom ! l'ont ça, commandant c'est de votre faute Si vous n'aviez pas arrêté Bout de Bois il aurait été assez malin pour arrêter les bandits et la poupée serait là. Il faut donc payer à Bambouli une poupée plus belle que la première Pour ça, on va donner une grande fête à bord dont Bambouli sera le meilleur numéro, et dont il touchera le bénéfice Ça va ?

— Ça va, capitaine Shirley dit le commandant ému aux larmes Vous êtes décidément un brave petit cœur !

(A suivre)

LÉO DARTEY



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Shirley se mit bien vite en quête de Bambouli. Elle furetait partout, traînant à sa suite Bout de Bois, ravi de l'avoir enfin retrouvée et plein d'admiration au récit de ses exploits, et Darling, le nez levé et la queue frétillante.

Mais le policier était méfiant, peut-être aussi un peu jaloux de l'amitié portée par Shirley au nègre.

— Quel est ce Bambouli ? demanda-t-il maussade. Vous vous en préoccupez beaucoup, il me semble. Qu'en penserait M. Pérez ?

— Oncle Pipe penserait que j'ai raison, parce que Bambouli a été très bon pour moi et c'est lui qui m'a avertie que le méchant Tom me guettait. Il m'a donné aussi une belle poupée.

Mais soudain elle se tut. Elle venait d'apercevoir le pauvre nègre assis d'un air sombre sur un tas de cordage.

— Bambouli, dit-elle en venant gentiment mettre ses petits bras autour de son cou. N'aie plus de chagrin à cause de ta poupée. Tu en auras une autre beaucoup plus belle, et beaucoup d'argent avec. On va donner une grande fête pour toi ce soir. Et tous les gens chics t'applaudiront beaucoup ! Tu verras !

— Hélas ! soupira le nègre. Comment exécuterais-je mes numéros sans ma poupée ? C'était elle qui donnait tout le cachet de ceux-ci.

— Ne t'inquiète pas ! fit Shirley mystérieuse. Tout ira très bien ! Viens seulement dans ta cabine avec Bout de Bois, Darling et moi !

Arrivée chez Bambouli, elle lui déclara :

— Tu vas me faire répéter tes numéros. Ta poupée était de la même taille que moi. Ses costumes m'iront très bien et c'est moi qui la remplacerai ce soir auprès de toi comme elle m'a remplacée cette nuit auprès des bandits qui croyaient m'enlever ! Tu comprends ?

Bouleversé d'émotion, le nègre l'embrassa tendrement.

— Oh ! chère, chère petite blanche ! Ton cœur est plus doux que le miel ! Quel succès sera le nôtre ! Tu danses si bien !

Immédiatement la répétition commença sous le regard amusé de Darling et sous les yeux sévères du pauvre Bout de Bois. Celui-ci était réellement jaloux de l'affection de Shirley pour Bambouli, aussi, lorsqu'ils sortirent de sa cabine, il dit, maussade :

— Je ne comprends pas que vous puissiez embrasser ainsi un noir !

— D'abord, fit-elle, c'est un monsieur comme toi et moi ! Et, sans remarquer l'air amusé du policier à cette affirmation :

— Et puis, poursuivit-elle sérieuse, je vais te dire quelque chose. Il n'est pas noir tout à fait, tu sais.

— Comment, pas tout à fait ? demanda-t-il surpris.

— Oui, il a du blanc par endroits ! C'est Nora qui l'a dit ! Seulement, comme ces endroits-là sont sous ses vêtements, on ne les voit pas, tu comprends, Bout de Bois !

— Je comprends, grommela-t-il, que cette fille est folle ! Ou c'est vous !

— Pas du tout, se rebiffa Shirley. Nora a dit que Bambouli était à moitié blanc, à moitié noir ! C'est un mulâtre, elle a dit !

— Ah ! bon, bon, bon ! fit-il amusé. Mais un mulâtre n'est pas tacheté de blanc et noir comme un tigre. C'est [illegible]

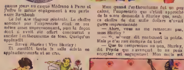
— Laisse-moi tranquille ! fit-elle, péremptoire. Et allons vite dîner pour être prêts pour la représentation !

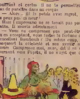
Cette représentation devait être d'autant plus brillante que c'était la dernière nuit passée à bord par les passagers. Demain matin, on toucherait les côtes de France et le voyage serait terminé ! Aussi chacun se réjouissait-il sans mélange.

Lorsque Shirley parut costumée en poupée du 3ᵉ Empire aux côtés de Bambouli, et qu'elle eut exécuté des danses très bien réussies avec lui, un véritable enthousiasme souleva l'assistance et un vieux monsieur très correct, se levant, dit :

— Mesdames, messieurs, je suis imprésario. Devant tous j'offre à miss Shirley la somme de dix mille dollars pour qu'elle consente à exécuter ce numéro pendant

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY (*Suite*).





quinze jours au cirque Médrano à Paris et j'offre le même engagement à son partenaire Bamboula.

Ce fut une stupeur générale. Le chiffre annoncé par l'impresario était en soi même assez impressionnant, puis la façon dont il avait été offert concourait à exciter l'enthousiasme de tous. Quelqu'un applaudit.

— Bravo Shirley ! Vive Shirley !

Et aussitôt toute la salle éclata en applaudissements et en cris.

Mais quand l'enthousiasme fut un peu calmé, l'impresario qui s'était approché de la scène demanda à Shirley que, seule ce chiffre de dix mille dollars n'avait guère impressionnée.

— Alors, vous ne me remerciez pas, miss Shirley ?

— Si, m'sieur dit gentiment la petite. Mais je n'ai rien compris du tout.

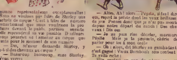
— Que tu comprennes ou non, Shirley, dit Pépita qui s'avançait tu ne peux accepter cet engagement. Mon oncle est souffrant et certes il ne te permettrait pas de paraître dans un cirque.

— Alors... fit la petite avec regret, je ne peux pas m'sieur !

Mais l'impresario ne se tenait pas pour battu. Il insista adroitement.

— Vous ne comprenez pas peut-être, qu'en acceptant, vous faites la fortune de l'excellent Bamboula ? Du même coup, il conquiert la célébrité et son avenir est assuré. Comprenez-moi, miss, dit-il en se tournant vers Pépita, il ne s'agit que de







quinze représentations exceptionnelles ! Nous ne voulons pas faire de Shirley une artiste de cirque ! C'est à titre de numéro sensationnel que nous voudrions la produire devant le public parisien, ensuite elle reprendrait sa vie paisible. D'ailleurs vous pourriez ne l'amener au cirque que juste pour le moment de son numéro.

— Dis, m'sieur demanda Shirley, y a-t-il des chevaux au cirque ?

— Beaucoup, beaucoup, miss Shirley. Vous verrez.

— Alors, Ah ! alors... Pépita, il faut dire oui, reprit la petite dont les yeux brillaient de joie. Penses donc que je n'ai pas monté depuis notre départ du ranch ! Des chevaux ! Dis oui.

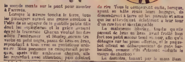
— Je ne puis rien décider, murmura Pépita. Mais je te promets, chérie, de parler pour toi à mon oncle.

— Oh ! alors, dit Shirley en gambadant, c'est gagné ! Vieux Bamboula sois content ! Te voilà riche !

Elle sautait au cou du nègre avec sa gentillesse habituelle, car elle n'avait songé qu'à lui en acceptant. Tout le monde applaudit ! Puis le spectacle continua par des danses nègres pour lesquelles Shirley avait été enduite du plus beau noir et figurait un petit négrillon très amusant.

Son succès fut triomphal. Après la représentation on lui offrit un champagne d'honneur que la sage petite fille fit arroser d'eau de Seltz, pour que « ça mousse » encore plus. Puis comme le jour se levait et qu'on approchait des côtes de France, tout







le monde monta sur le pont pour assister à l'arrivée.

Lorsque le navire toucha la terre, tous les passagers eurent une grosse émotion à l'idée de se séparer de la gentille petite fille dont les espiègleries et la grâce avaient égayé la traversée. Chacun voulait lui dire adieu, l'embrasser, et Shirley encore travestie en petit nègre, passa de bras en bras, répondant à tous avec sa gentillesse ordinaire. Mais personne ne comprenait pourquoi, après avoir embrassé chacun, elle les regardait avec attention, puis éclatait de rire. Tous le comprirent enfin, lorsque, ayant en hâte réuni leurs bagages, ils descendirent à terre où les parents et amis qui les attendaient éclatèrent à leur tour d'un rire fou et inextinguible.

La malicieuse Shirley, tandis qu'elle passait de bras en bras, avait frotté bien fort son petit minois teint en noir, afin qu'il déteigne sur les joues offertes, et le paquebot offrait en débarquement de gens barbouillés, comme s'ils s'étaient enduits le visage de charbon !

La dernière, tenant par la main Bamboula, Shirley descendit du navire. Elle avait pris le temps de se débarbouiller et rose, fraîche, elle dit au mulâtre, en lui désignant la foule des barbouillés :

— Regarde Bamboula, regarde ! Tu n'es plus tout seul maintenant à être moricaud pour monts blancs.

Et sa drôlerie était si charmante que, incapables de lui garder rancune, tous s'écrièrent en riant :

— Bravo, Shirley ! Vive Shirley !!!

(*A suivre.*)

LÉO DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VIGNON — 16 1492 — 15 059 — Imp. Charaire, à Sceaux — 9-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

M. Pérez, comme tous ceux qui ont le mal de mer, avait été guéri dès qu'il avait mis le pied sur la terre ferme. Alors, Shirley entreprit de lui expliquer qu'on lui avait offert un engagement au cirque Mélano pour y danser avec Bambouli, et qu'elle avait accepté pour rendre service au bon nègre.

Tout d'abord hostile à ce projet, l'oncle Pito fut si bien entrepris, cajolé et ensorcelé par la mignonne Shirley qu'il finit par donner son consentement. Mais cela ne suffisait pas à la charmante enfant. Elle voulait que tous ses amis s'aiment et elle voulait voyager dans le même compartiment que ses chers camarades Bout-de-Bois et Bambouli. Enfin elle fit tant et si bien qu'en arrivant à Paris M. Pérez était le meilleur ami des deux braves garçons qui avaient défendu Shirley sur le bateau. Il leur proposa même de venir déjeuner avec eux. Enchantés à l'idée de ne pas quitter trop tôt leur petite amie, ils acceptèrent avec empressement.

Mais dans l'automobile qui les emmenait à travers les Champs-Elysées, Shirley remarqua l'air triste de Bout-de-Bois.

— Qu'y a-t-il donc, mon vieux Bout-de-Bois? Tu sembles changé en saule pleureur depuis que nous sommes en France!

— C'est que, avoue l'excellent homme en retenant une larme, si je suis très heureux à l'idée de rentrer dans mon pays, je suis navré à celle de vous quitter, ma petite Shirley!

— Me quitter? s'écria-t-elle. Mais, je ne veux pas que tu me quittes!

— Hélas! ici vous êtes en sécurité, vous n'avez plus besoin d'un policier pour vous garder. Et il faut que je gagne ma vie!

— Mais, moi aussi, j'aurai de la peine de te quitter, vieux Bout-de-Bois, parce que je t'aime très fort!... Mais, reprit la petite malicieuse, ne te tourmente pas tout s'arrangera. J'ai une idée!

— Oui! marmonna-t-il avec un regard farouche vers Bambouli dont il était jaloux, et puis vous aurez votre nègre pour vous consoler!

— Et la défendre, au besoin! riposte le nègre avec un même regard.

— Ah! non, vous n'allez pas encore vous disputer! s'écria Shirley. C'est insupportable! Puisque vous m'aimez tous les deux il faut être gentils l'un pour l'autre... ou, moi, je ne vous aimerai plus!... Allons, embrassez-vous!...

D'un geste vif elle rapprochait les têtes des deux hommes. Mais un cahot de la voiture aidant, elle dépassa son but et les heurta violemment l'un contre l'autre. Ils poussèrent un cri furieux et se redressèrent en se frottant le front. Alors Shirley éclata de rire devant son œuvre.

Et cela était si communicatif qu'ils durent en faire autant avec M. Pérez et Pepita.

— Là! cria la petite, ravie. Vous ne serez plus jaloux l'un de l'autre, puisque je viens de vous donner à chacun en même temps... la plus belle bosse qu'on puisse voir sur une tête!

La fin du voyage fut égayée par cet incident et Shirley descendit devant l'hôtel somptueux où elle allait demeurer, encadrée par son policier et son nègre, en serrant Darling dans ses bras.

Mais un portier tout galonné d'or, qui regardait d'un œil dédaigneux cette étrange troupe, s'élança et voulut lui prendre son chien.

— Mademoiselle, il faut me confier ce chien! Je le porterai au chenil qui est situé à la cave. Il est interdit aux quadrupèdes de monter dans les appartements.

Miss Shirley se débattit comme un diable et tandis que Bout-de-Bois et Bambouli retenaient le portier, elle s'élançait dans l'ascenseur avec une grimace de joie en serrant toujours Darling sur son cœur.

— Là! fit-elle, triomphante, il ne t'a pas eu, mon pauvre Darling! Dans la cave! Quelle horreur!... Mais, dis-moi, Pépita... comment est-ce qu'il l'a appelé, ce vilain homme? Quadrupède?

— Ce n'est pas une insulte, chérie! dit la jeune fille en riant. Rassure-toi, cela

(Suite page 16.)

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY *(Suite de la page 15.)*



veut simplement dire animal à quatre pattes.

La première visite de Shirley au cirque fut un enchantement. Après la vie à New-York et sur le paquebot de luxe, elle se retrouvait enfin dans la société qui lui était la plus chère : celle des bêtes, ses amies. Il faut dire que la charmante enfant avait le don de conquérir au premier contact les animaux les plus rébarbatifs. Ses charmes s'exerça en grand sur les pensionnaires du cirque Melano.

Tandis que le directeur et quelques artistes la suivaient, déjà conquis et charmés, la petite se promena dans les écuries, se faufilant entre les jambes des chevaux, les caressant, leur tirant la queue, les chatouillant, malgré les recommandations de prudence. Puis, gagnant le coin des animaux moins civilisés, elle s'approcha des grands éléphants enlacés qui, malgré leur aversion pour tout ce qui est petit, se mirent à barrir de contentement.

Mais, ce qui la séduisit surtout, ce fut l'ours Martin, un bon gros animal doux et inoffensif, dressé comme un chien mouton.

Pour amuser Shirley, on le fit sortir de sa cage, car il n'était pas méchant du tout, et en cinq minutes ils étaient les meilleurs amis du monde et se roulaient par terre dans les bras l'un de l'autre.

Shirley s'amusait follement de voir Martin marcher sur les pattes de derrière en se dandinant comme une grande personne et minauder avec des mines de coquette, comme on lui avait appris à le faire. Pendant qu'elle le contemplait, une idée malicieuse sembla germer dans son esprit, car ses yeux se remplirent de gaîté soudain. D'un petit air détaché, elle dit à Pépita qui l'avait accompagnée :

— Il va être midi et j'ai encore une danse à répéter avec Bamboula. Nous serons en retard pour le déjeuner et l'oncle Pérez se fâchera. Tu devrais rentrer en avant toute seule ! Laisse-moi l'auto qui me ramènera... Tu sais que le chauffeur est très gentil et m'aime beaucoup !

Le chauffeur avait toute la confiance des Pérez. Pepita ne se fit donc pas prier et partit la première en faisant promettre à Shirley de venir un quart d'heure après. Comment cette malicieuse Shirley employa-t-elle ces quelques instants de liberté au cirque ? Nul ne le sait. Mais on la vit courir de la cage de Martin au magasin des costumes et accessoires, puis à la loge que le directeur lui réservait. Au moment du départ, Bamboula qui l'accompagnait jusqu'à l'auto fut surpris de voir l'enfant s'avancer accompagnée d'une personne imposante et dignement drapée dans une longue pèlerine, le visage dissimulé par le capuchon de la pèlerine et une simple voilette.

— C'est la femme de chambre qui est venue me chercher, dit Shirley paisiblement, en poussant sa compagne dans l'auto.

Elles en descendirent toutes deux sous l'œil du portier avec lequel Shirley s'était disputée la veille pour qu'on voulût bien lui laisser son petit chien. Celui-ci salua d'un air digne et furieux, tandis que la petite se redressait le plus moqueusement du monde. Puis elles s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Quelques minutes plus tard, Shirley pénétrait dans la salle de restaurant au bras d'un ours énorme.

En voyant ce couple étrange, clients, garçons et maîtres d'hôtel s'enfuirent en poussant des cris et M. Pérez ainsi que Pepita suivirent l'élan général. Bientôt, Shirley et Martin furent seuls dans la grande salle. Alors l'ours, dressé à ce genre d'exercice, s'assit et déplia sa serviette. Shirley, qui riait aux éclats du succès de sa plaisanterie, en fit autant et comme personne ne venait les servir, ils prirent eux-mêmes ce qui leur plaisait sur toutes les tables. Ils étaient en train de déguster tranquillement ce repas fabuleux quand le portier galonné, plus courageux que tous les autres, osa s'avancer.

— Qui vous a permis de laisser entrer cette bête féroce ? dit-il furieux.

— Mais, dit Shirley avec un sourire moqueur, c'est vous ! Nous sommes passés devant vous et même vous nous avez salués, Martin et moi ! Alors, puisque vous l'avez laissé passer, il faut nous laisser finir de déjeuner tranquilles ! Je le reconduirai chez lui après... Garçon, servez le café de monsieur, s'il vous plaît ! »

(A suivre.)

LÉO DARTEY.

La Gérante : SUZANNE VIGNON

15.153. — Imp. Chéraire, à Sceaux. — 9-56



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Lorsque après le déjeuner, on vit descendre d'auto devant le cirque Shirley et son ours, docile comme un petit chien, on leur fit une véritable ovation. Tout le monde avait cherché l'ours et le directeur s'était désolé de sa disparition. Aussi pour remercier Shirley de le lui ramener, il promit de lui accorder ce qu'elle lui demanderait.

— Eh bien ! dit Shirley, en levant son petit nez vers lui, voilà ce que je voudrais... Faire engager ici, pour un emploi quelconque, mon ami le policier Dubois. C'est un garçon très malin et qui sait tout faire.

En qualifiant ainsi son cher ami elle exagérait peut-être un peu. Mais le directeur n'en savait rien. Il se fit bien tirer un peu l'oreille.

— C'est que le personnel est au complet ! Il y aurait bien un emploi de clown... et encore, il faudrait qu'il connaisse le métier, qu'il soit capable de donner une réplique, de trouver des mots drôles, d'être comique, en un mot !

— Comique? fit Shirley tout à fait sincère, cette fois. Mais il ne fait que ça, mon vieux Bout-de-Bois : être comique ! C'est tout à fait son affaire ! Envoyez-le chercher tout de suite, m'sieur, dites?

Décidément conquis par cette gamine extraordinaire, le directeur envoya donc chercher le pauvre Bout-de-Bois qui depuis deux jours passés sans sa petite Shirley, n'avait guère cessé de pleurer. En le voyant arriver avec son éternelle jaquette noire, son pantalon à carreaux, sa cravate flottante et son pince-nez drôlement campé, le directeur fit une moue et murmura :

— Il ferait mieux un Auguste... Il me semble !

Mais Bout-de-Bois qui ne savait pas encore pourquoi on le convoquait, protesta en entendant ce nom :

— Je vous demande pardon, je ne m'appelle pas Auguste, mais Alcide...

— Alcide, avec cette touche, fit-il, ravi, c'est tout à fait l'affaire !

— Ah ! murmura le malheureux qui ne savait toujours pas quelle affaire.

— Oui, seulement mon garçon il faudra vous mettre un faux toupet !

— Un toupet? Des faux cheveux? fit-il, indigné. Comme une vieille coquette?... Mais pour quoi faire monsieur?

— Hé ! pour qu'on puisse vous l'arracher... en tirant dessus !

— Me l'arracher ! Quelle horreur !... Mais, de quoi s'agit-il donc?

— Mais de ton emploi au cirque où je te fais engager pour que tu restes près de moi ! lança la petite voix fraîche de Shirley qui exultait.

— Un emploi dans un cirque? ... Moi qui suis bachelier ! ... Mais que ferai-je?

Alors le directeur s'approcha derrière lui et envoya un grand coup de pied dans les pans de la jaquette noire. Comme l'innocent Bout-de-Bois se retournait sous le coup en portant la main à la partie frappée, il lui administra alors une gifle magistrale sur chaque joue.

— Ah ! oh ! aïe ! aïe ! fit Bout-de-Bois, stupéfait et indigné.

Mais le directeur ne se tenait pas de contentement.

— Parfait ! Très bon !... Eh bien ! mon ami, voilà ce que vous ferez ! ... Simplement ça !... Vous voyez que ça n'est pas difficile !... Ah ! Oh ! aïe ! ...

— Non ! dit Bout-de-Bois, dignement, ça n'est pas difficile, mais c'est humiliant ! Jamais je ne supporterai ces brimades en public !

— Bah ! dit Shirley en venant mettre ses bras autour du cou du brave garçon, qu'est-ce que ça fait puisque ainsi nous serons ensemble?

Vaincu et charmé comme il l'était toujours, il dit en l'embrassant :

— C'est vrai, ça ne fait rien... je vous verrai, ainsi !

Ils se revirent dès le soir même pour les débuts de Bout-de-Bois en Auguste. Shirley, elle ne devait exécuter son numéro pour la première fois en public que le lendemain, mais elle avait voulu venir en spectatrice. Assise entre M. Pérez et Pépita, elle se trémoussait riait applaudissait à chaque nouvelle bêtise de son cher Bout-de-Bois. Et quand vint la fin, tout le public fut stupéfait de voir une petite fille très élégante et jolie, dégringoler de sa place et se précipiter sur la piste pour embrasser de tout son cœur le pauvre Auguste à la fois épouvanté et ravi. (Suite page 16.)



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

(Suite de la page 15.)

Le directeur leva les bras au ciel, mais il se résigna à cette incorrection car il commençait à comprendre qu'avec Shirley il n'était pas encore au bout de ses surprises !

* * *

Les débuts de Shirley connurent un succès triomphal ! Et l'enfant vécut les meilleurs moments de sa petite vie. Elle ne quittait guère le cirque où elle se plaisait au milieu de toutes les bêtes qu'elle aimait et des artistes qui, tous, se montraient si gentils pour elle. Le soir, elle jouait en public, le matin et l'après midi elle prétextait des répétitions pour venir encore au cirque et s'amuser avec les singes et l'ours Martin. Mais M. Pérez, depuis l'aventure de l'ours, ne la quittait plus, redoutant quelque nouvelle espièglerie, et il passait avec elle et Pépita le plus clair de son temps sur les gradins ou dans les coulisses du cirque Mélano en société de Bambouli, le nègre, et de Bout-de-Bois, en Auguste.

Or, un soir, il arriva une chose qui eût pénétré Shirley de désespoir si elle avait pu la prévoir. La tante Pérez arriva sans avoir averti personne, à l'hôtel où elle savait que son mari logeait avec les deux amies. Elle voulait plus que jamais marier sa nièce Pépita et elle avait amené avec elle un correct gentleman très sérieux et grave, qui lui semblait l'époux idéal pour Pépita.

— Conduisez-moi près de M. Pérez, de New York, mon mari ! dit la très irascible tante qui avait tant fait souffrir Shirley, jadis au portier qui la recevait.

— M. Pérez n'est pas là, ce soir, il est au cirque Mélano !

— Tiens ! fit-elle surprise car on lui avait caché la nouvelle carrière de Shirley, qui l'aurait scandalisée. Il a dû vouloir distraire cette petite peste de Shirley ! Donnez-moi toujours une chambre, ainsi qu'à M. Thomson. Nous le verrons demain matin !

Ils dormirent tard, fatigués par le voyage. Les premiers mots de Mme Pérez à sir Thomson furent ceux-ci :

— Je vais être heureuse de vous faire connaître mon mari qui est l'homme le plus sérieux, le plus grave... peut-être un peu sévère !... Il vous étonnera !

Mais, quand elle le demanda au valet de chambre, celui-ci répondit :

— Nous n'avons pas songé à le prévenir de l'arrivée de madame. Alors, M. Pérez est déjà parti au cirque Mélano avec ces demoiselles.

— Au cirque ? répéta sir Thomson, qui trouvait cela étrange pour un homme si sérieux.

— Au cirque ? reprit-elle, suffoquée. Mais il y était déjà hier soir ! .

— Oh ! Il y retournera aussi, tantôt, certainement ! fit le valet.

— Ciel ! s'écria Mme Pérez, où est ce cirque ?... Mon pauvre mari est devenu fou !... C'est le voyage qui a dérangé sa raison !...

Déjà, elle s'élançait dehors, suivie plus calmement par le digne sir Thomson, surpris de l'aventure. Au passage Mme Pérez, toujours intrépide, appela deux agents :

— Il s'agit d'un pauvre fou... d'un dément qu'il faut faire enfermer !

Et tous quatre arrivèrent en bon ordre au cirque Mélano, presque désert à cette heure matinale.

Ce fut Shirley qui aperçut la première l'étrange caravane. Affolée de voir reparaître son ennemie détestée, elle courut à Pépita :

— La tante Perroquet, Pépita ! Qu'est-ce qu'elle va nous faire encore ?..

Quand Mme Pérez aperçut son mari qui causait tranquillement avec le nègre Bambouli et Bout-de-Bois en Auguste, elle bondit :

— Malheureux ! que faites-vous ici !... Comment pouvez-vous traîner parmi ces saltimbanques, vous, un noble gentleman ? Répondez !

Terrifié, M. Pérez en la voyant paraître balbutia :

— Ma chère amie, je vais vous expliquer... C'est à cause de Shirley...

Mais elle n'en écouta pas davantage. Rendue furieuse par le nom de son ancienne ennemie, elle bondit, le parapluie haut, vers l'enfant :

— J'aurais dû m'en douter !... C'est cette misérable enfant qui vous a rendu fou !... Elle en est bien capable !.. Mais je me vengerai !

Déjà, Shirley, terrifiée, détalait, poursuivie par son ennemie. Mais Bout-de-Bois et Bambouli n'entendaient pas qu'on veuille faire le moindre mal à leur chère petite amie, ils s'élancèrent derrière la tante vindicative et, derrière eux, les deux agents qui ne comprenaient rien à tout cela. Et ce fut bientôt dans le cirque une poursuite folle et comique.

(A suivre.) LÉO DARTEY

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU. — *Emmenée en France par M. Perez et sa nièce Pepita, Shirley, qui a un brillant engagement dans un cirque, voit d'un mauvais œil sir Thomson, un gentleman très désagréable se présenter comme fiancé de Pépita. Elle s'entend avec son ami Bout-de-Bois qui tient le rôle d'Auguste pour qu'il lui lance le panier d'œufs à la tête*



Poursuivie par Mme Pérez, Shirley fuyait de la vitesse de ses petites jambes. Elle avait la supériorité de connaître parfaitement les lieux et leurs défauts et avantages aussi entraîna-t-elle bientôt la troupe de ses poursuivants en de tels tours et détours à travers les coulisses du cirque, que Mme Pérez effarée faillit se perdre à plusieurs reprises. Cependant ses longues jambes lui permettaient de regagner du terrain. Elle allait presque toucher l'enfant lorsqu'une grosse boule noire vint tomber à ses pieds et la fit reculer de peur.

C'était le bon nègre Bamboula qui, adroit comme un singe, s'était laissé choir d'une galerie supérieure, afin de couper le passage à Mme Pérez et faciliter la fuite de sa chère petite Shirley. Il enlaça les jambes de la digne Américaine d'un geste implorant et il se mit à crier sur le mode aigu : « Grâce ! Grâce noble et bonne dame ! Grâce pour notre chère petite Shirley ! » Mais d'un bond plus agile qu'il ne le croyait Mme Pérez lui échappa d'un air de dégoût. Quoi ! Cet horrible noir est l'ami de cette petite? Cela ne me surprend pas d'ailleurs ! Quelles relations ! » Déjà elle avait repris sa course. Mais ces quelques secondes d'interruption avaient permis à Shirley de prendre de l'avance et de guider la troupe vers les écuries. Mme Perez y bondit à sa suite mais elle n'en avait pas fini avec les amis de Shirley !

Adroite et pleine d'audace, celle-ci la conduisit tout d'abord à travers les boxes des poneys, qui fort sages au passage de leur petite amie, se mirent à ruer quand ils sentirent la présence ennemie de Mme Pérez. Celle-ci n'évita un bon coup de sabot qu'au moyen de sauts de côté tout à fait comiques ! Puis toujours derrière Shirley elle fit irruption chez les chiens savants, qui, tous d'un commun accord, lui jappèrent si fort aux jambes qu'elle s'enfuit comme une possédée se croyant déjà étranglée. Enfin, elle se sentit harponnée par dix petits bras et vit avec horreur qu'elle était assaillie par une bande de petits singes qui aimaient beaucoup Shirley toujours gentille avec eux. Tandis que la pauvre femme affolée tentait de se débarrasser de leurs grimaces et de leurs tracasseries, ils s'en donnaient à cœur joie de lui tirer les cheveux, de mordiller son sac, son parapluie, d'arracher les plumes de son chapeau. L'un d'eux même se hasarda à lui pincer le nez et un autre, à lui donner une bonne gifle de sa petite main griffue.

Mais le reste de la troupe lancée à la poursuite des deux ennemies arrivait et un coup de fouet du directeur du cirque fit lâcher prise aux malins ouistitis qui s'enfuirent. Alors libérée dans un piteux état, mais toujours aussi vindicative, Mme Pérez s'élança pour attraper enfin Shirley. Mais elle recula en poussant un cri de stupeur. Profitant de cet instant de répit, la petite avait couru jusqu'aux pieds du plus grand éléphant Bambo. Et, là, embrassant la trompe de la bonne bête, elle avait prié gentiment : « Vite, vite, mon Bambo prends-moi sur ton dos. » Bambo avait compris et délicatement, gentiment, il avait enlevé Shirley dans sa trompe pour la poser sur son dos.

Ravie, enfin hors d'atteinte, la petite contempla en riant de toutes ses dents, celle qui la poursuivait : « Ah ! Ah ! fit-elle, attrapez-moi donc maintenant ! Tout de même je ne vous conseille pas d'approcher parce que Bambo n'est pas aussi doux avec tout le monde ! Mais je ne veux pas être méchante. Promettez-moi seulement de ne rien me faire et de me laisser

(Suite page 16.)

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY *(Suite de la page 15)*



continuer à venir au cirque. Alors, je descendrai bien gentiment ! » Horriblement fatiguée et épouvantée, Mme Pérez promit naturellement et on signa une paix apparente.

Ce matin, Shirley est perplexe. Depuis que Mme Pérez est arrivée avec ce grand vilain monsieur sérieux et grave, toujours si bien habillé et qui se tient si bien qu'il a l'air d'avoir avalé sa canne, la petite flaire un mystère. Maintenant on la laisse aller seule avec la femme de chambre au cirque l'après-midi et pendant ce temps là, M. et Mme Pérez traînent Pépita et le vilain monsieur-Canne dans tous les endroits élégants de Paris. Le soir le monsieur-Canne prend le fauteuil à côté de Pépita et il lui parle de temps en temps, en se rengorgeant dans son immense faux col qui remonte presque jusqu'à ses oreilles. Intriguée Shirley va trouver son amie Pépita qui est en train de s'habiller. « Dis Pépita, qu'est-ce qu'il te veut, le monsieur Canne? — Quel monsieur-Canne, Shirley? fait celle-ci, surprise. — Ben, celui qui a l'air d'avoir avalé le manche. L'ami de tante-Perroquet enfin ! Est-ce qu'il ne veut pas t'épouser par hasard? »

Pépita ne peut s'empêcher de rire de la mine sérieuse de la petite. « Shirley, tu as la fâcheuse manie de donner des sobriquets à tout le monde ! C'est très laid, car ils sont toujours irrespectueux. Vois, tante-Perroquet, Bout-de-Bois, maintenant le monsieur-Canne ! — J'adore ça, fait Shirley impassible, en s'asseyant par terre. Je vois bien mieux les gens ainsi. Dis? Il veut t'épouser, ce grand laid? — Je le crains. Et ma tante y tient beaucoup. Mais il n'est pas laid ! » Du coup Shirley se hérisse, indignée. « Pas laid, ce héron empaillé ! Mais tu ne vas pas te laisser faire? Dis, tu ne céderas pas à la tante Perroquet? Si tu faisais ça.. — Que feriez-vous, mademoiselle Shirley? demande Pépita amusée. — Je... Mais au fait, je suis bien tranquille, tu ne l'épouseras pas ! » Et dignement Shirley sort tandis qu'une lueur malicieuse glisse dans ses beaux yeux. Elle a trouvé le moyen de ruiner définitivement le charme de M. Canne aux yeux de la crédule Pépita.

L'après-midi, profitant qu'elle est confiée seulement à la femme de chambre, pour aller à la répétition au cirque elle a un long conciliabule avec son ami Bout-de-Bois. Celui-ci a l'air un peu effaré. « Que tu es bête, mon pauvre Bout-de-Bois, lui dit-elle encourageante. Je te dis qu'il l'a demandé lui-même ! Ça l'amuserait, cet homme, que tu le prennes à partie un soir et que ce soit à lui que tu adresses tes fines plaisanteries et que tu lances le ballon, la vessie qui se crève et le panier de faux œufs ! Ça lui ferait plaisir et à moi aussi ! » La fine mouche savait ce qu'elle faisait en affirmant cela. Sans hésiter davantage, le brave Bout-de-Bois accepta la consigne donnée par sa petite amie et, dès le début de son numéro d'Auguste, il adressa à sir Thomson qui se tenait raide sur un fauteuil du deuxième rang entre Pépita et Mme Pérez tous ses sourires et ses plaisanteries. « Savez-vous, lui demanda-t-il entre autres, la différence qu'il y a entre un cheval et une repasseuse? Non? Vous ne savez pas... Eh bien, c'est que l'une a le fer à la main et l'autre au pied ! »

Sir Thomson prit un air guindé et ne daigna pas sourire tandis que toute la salle éclatait de rire. Alors Bout-de-Bois poursuivit : « Et quelle est la différence entre un sot et un homme d'esprit? Le savez-vous? Hé ! l'honorable gentleman du deuxième rang? » Et comme toujours figé et scandalisé de cette familiarité il se taisait en pinçant les lèvres d'un air dédaigneux : « Eh bien, dit Bout-de-Bois, avec son plus aimable sourire, c'est que les gens d'esprit s'amusent de mes plaisanteries et que le sot n'en est pas ! » Puis, saisissant le panier habituellement rempli d'œufs artificiels attachés par des élastiques, il fit mine de se lancer à la tête de sir Thomson toujours figé. Mais le plus ahuri fut Bout-de-Bois en constatant qu'une main criminelle avait ajouté six œufs tout frais aux autres, ce soir ! L'élan donné à la corbeille les envoya en plein à la tête de l'honorable gentleman qui se trouva aveuglé et coiffé d'un liquide onctueux et jaune, sous lequel il se débattait en hurlant.

(A suivre.)

Lee Darray

La Gérante : Suzanne Vignon. 15 174. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 10-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Résumé de ce qui a paru. — A Paris où on a dû emmener pour la soustraire à la poursuite du méchant Tom qui veut l'enlever, Shirley est engagée dans un cirque avec ses amis Bamboula et Bout-de-Bois. Mais la femme de son tuteur, M. Pérez, arrive aussi à Paris et, furieuse d'apprendre l'engagement de Shirley, vient chercher celle-ci au cirque. La petite s'échappe d'un pouvoir te

En s'apercevant que parmi les œufs artificiels qui habituellement viennent bien sagement reprendre leur place attirés par leur élastique il s'en trouvait de véritables qui s'étaient écrasés sur la tête du spectateur pris à partie, le public se mit à trépigner de joie : « Quel bon tour ! Voyez la tête qu'il fait sous son casque de colle jaune ! Mais c'est un compère ! »

Cependant les cris et la fureur de sir Thomson achevaient de persuader le public qu'il s'agissait d'un compère placé là exprès et d'accord avec Bout de Bois pour ce tour burlesque. On l'applaudissait presque autant que l'Auguste qui restait, lui, tout pantois. « Bravo ! Anglais ! Très bien, la colère ! Trépigne encore un peu ! » Bien entendu, ces encouragements

achevaient d'exaspérer sir Thomson. « C'est une honte ! s'écriait-il. Je me plaindrai à la direction, au commissaire, au ministre, à l'ambassadeur, au président de la République. » Mais le pauvre diable n'eut pas le temps d'achever la litanie des gens influents auxquels il voulait se plaindre. Une douche glacée, reçue sur la tête, lui coupa la parole, tandis qu'il gigotait de plus belle...

Alors il y eut, du premier au dernier rang, un tonnerre d'applaudissements. C'est que tous venaient de reconnaître Shirley, l'idole du public ! Shirley qui, tranquillement, d'un air candide avait amené sur la piste le tuyau du pompier de service et brandissant sur sir Thomson le jet de la lance. Mais pendant que le public trépignait de joie devant la gymnastique affolée du malheureux inondé, Mme Pérez s'élançait sur la piste, oubliant toute correction. « Shirley ! Arrêtez, petite malheureuse ! — Pourquoi ? dit la petite d'un air innocent. Le pauvre monsieur est tout sali. Je le nettoie ! — Petit monstre ! s'écria la tante furieuse. Je suis bien certaine que c'est à vous que nous devons un tel tour ! Attendez un peu... »

Elle avait un air si furibond que, malgré son cran, Shirley abandonna sa lance d'arrosage, fila rapidement vers les écuries. Mme Pérez demeura à peine une seconde déconcertée. Elle était trop exaspérée pour s'arrêter. D'un élan vengeur elle s'élança sur les traces de la petite rebelle, bien décidée à lui faire payer cher de telles incorrections. Mais Shirley avait

de bonnes jambes ! Pendant un quart d'heure ce fut une course effrénée parmi les stalles de chevaux, entre les cages d'animaux féroces, dans les escaliers des loges où tous les artistes qui ne jouaient pas assistaient en riant à cette nouvelle prouesse de leur petite amie, pendant que, sur la piste, le directeur épouvanté de tels incidents, faisait reprendre rapidement le spectacle après avoir emmené sir Thomson pour le faire nettoyer dans son bureau où il lui présentait ses excuses. Shirley, pendant ce temps, courait toujours et, sur ses trousses, essoufflée, rouge, presque expirante, Mme Pérez, étranglée par la colère, criait d'une voix perçante : « Shirley ! Venez ici, petite impudente, que je vous fouette ! » Mais la petite avait bien garde de venir. Elle courait toujours.

Profitant de ce qu'elle avait un peu d'avance, elle courut à la cage de son cher ours Martin et l'ouvrit, puis se cacha derrière. Ce qui fit qu'en débouchant du coin de l'écurie Mme Pérez se trouva en face du grand ours qui lui tendait les bras d'un air engageant. Folle de terreur, elle se mit à fuir à son tour, croyant sa

(Suite page 16.)



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY *(Suite de la page 15.)*

dernière heure arrivée mais la porte avait été fermée derrière elle. Eperdue, elle bondit par le seule issue qui se présentait : la porte de la grande cage abandonnée par Martin. Mais Mme Perez y était à peine entrée que, comme par miracle, cette nouvelle porte se referma d'un coup sec et, se retournant, elle s'aperçut avec terreur qu'elle était prisonnière dans une cage, comme un animal féroce !

En se voyant enfermée, la première réaction de Mme Perez avait été de hurler. Mais aussitôt elle avait vu paraître devant la grille, qui fermait sa prison, la silhouette massive et goguenarde de l'ours qui semblait se demander pourquoi on avait pris sa place. Sa terreur fut si grande qu'elle s'évanouit et ne bougea, ni ne souffla mot pendant un temps qu'elle ne put apprécier. Quand elle reprit ses sens, elle comprit à un mouvement balancé de sa prison, qu'on traînait celle-ci vers des cieux nouveaux. Qu'allait-il se passer?

Elle ne savait au juste et se demandait quel nouveau malheur était suspendu sur sa tête vénérable. Pas un instant la méchante femme ne songea que c'était peut-être là une juste punition du ciel pour tous les mauvais traitements infligés jadis à l'innocente Shirley. Mme Perez était trop prétentieuse et dure pour admettre jamais ses torts. Au lieu de se repentir, elle se sentait au contraire, prise d'une rage folle en songeant à la malicieuse gamine qui lui avait joué ce nouveau tour ! En sentant sa cage rouler, elle avait été tentée de crier à nouveau. Mais l'idée de voir reparaître Martin lui étrangla la voix dans la gorge et elle décida d'attendre...

Ce qui se passait n'avait rien de bien extraordinaire. Le spectacle suivait son cours, le moment était venu du numéro exécuté par l'ours savant et on amenait sa cage sur la piste comme chaque soir... Les hommes d'écurie chargés d'atteler un fringant poney à cette cage ne s'étaient pas préoccupés de vérifier ce qu'elle contenait et ils traînaient tranquillement Mme Pérez, enfermée derrière ses grilles, vers le public. En s'apercevant de cela, Shirley fut prise d'un fou rire inextinguible ! Elle appela du geste son ami Martin qui, assis contre une stalle de l'écurie, se léchait tranquillement la plante des pieds et elle lui chuchota quelque chose à l'oreille, puis, pour ne pas manquer le spectacle qui promettait, certes, d'être réjouissant, elle courut à l'entrée des artistes et se dissimula derrière la haie des écuyers. Ce fut à ce moment que, M. Bravi, le dompteur habituel du fauve, dit au public d'un ton de plaisanterie : « Maintenant, mesdames et messieurs, je vais vous présenter en liberté l'animal le plus méchant, le plus désagréable, le plus grossier, bref le « plus mal léché » qui puisse se découvrir au monde... J'ai dit : mon ami l'ours Martin ! »

Ce disant il se tournait vers la cage, en tendant la main ; mais à sa stupeur profonde, il en vit descendre, au lieu de l'animal annoncé, Mme Perez, le chapeau à demi arraché, les manches pendantes, la robe toute salie et qui gardait cependant une dignité dédaigneuse, s'écriait : « Oui, c'est moi, me voilà ! Un crime injuste m'enferma dans cette cage ! » En l'apercevant, en entendant ces mots, le public crut à une plaisanterie convenue d'avance et éclata de rire. Ce fut pendant un instant, devant la mine offusquée et rébarbative, de la grande dame américaine et l'air ahuri du pauvre dompteur une gaîté homérique secouant le cirque des premiers rangs jusqu'au lustre et qui fut amplement partagée par la malicieuse Shirley. Mais ce qui acheva de mettre le public en délire, ce fut lorsque l'ours Martin, ayant passé son museau par un des petits escaliers de côté, se dit que, puisque cette dame avait pris sa place il ne pouvait faire autrement que de lui rendre la pareille, et alla tranquillement s'asseoir dans le fauteuil abandonné par Mme Perez où il s'installa confortablement pour admirer le spectacle. Il y eut un instant de délire. Puis le directeur qui commençait à trouver que Shirley et sa famille apportaient un concours tout à fait inattendu à son spectacle, se précipita pour rétablir l'ordre.

(A suivre.)

Léo Dartey

Le Gérante : Suzanne Vienot.

15.174. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 10-36.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

(Shirley qui a été emmenée en France par M. Pérez et Pépita est retenue par Mme Pérez qui la déteste. Pour empêcher celle-ci de marier son amie Pépita à un Anglais qui lui déplaît, Shirley leur joue tant de bons tours à tous deux dans le cirque où elle a un engagement de quinze jours, que le directeur les convoque tous.)

Tant que le spectacle dura Shirley n'eut garde de se montrer, mais quand les lumières se furent éteintes dans le vaste cirque, elle dut bien regagner les couloirs et la première chose qu'elle aperçut fut Mme Pérez qui, toujours échevelée mais toujours majestueuse, ordonnait à sa nièce de prendre le bras de sir Thomson pour regagner leur auto.

Cependant la petite se faufilait derrière tout le monde, lorsqu'une ouvreuse vint dire à M. Pérez que le directeur le demandait à son bureau avec toute sa famille.

Surpris, ils se regardèrent tous. Que leur voulait-on ?

— Hé ! fit dignement Mme Pérez, cet homme d'esprit veut encore s'excuser des traitements ridicules infligés ce soir à des gens de notre situation, de notre qualité, chez lui ! Allons-y.

Et prenant le bras de son mari, plus mort que vif, elle l'entraîna d'une allure royale, en avant de la petite troupe qu'ils formaient.

Shirley, elle, suivait en faisant des pirouettes, mais elle redoutait un peu que cette convocation cachât une bonne semonce à son égard. Si le directeur allait résilier son engagement ? Elle qui aimait tant son cirque ? Il lui faudrait redevenir une petite fille bien élevée, sage, disciplinée ? Quel malheur ! Mais les premiers mots du directeur calmèrent ses craintes et la firent rire aux larmes.

S'inclinant devant Mme Pérez et sir Thomson qui, attendant des excuses, prenaient leur allure la plus digne, il leur dit :

— Madame et vous, monsieur, j'ai eu ce soir au cours d'une représentation mémorable, qui a connu un succès oublié depuis longtemps, j'ai eu ce soir, dis-je, la révélation du sens comique que vous possédez tous deux au plus haut degré.

— Le sens comique, moi ? fit la noble dame suffoquée d'indignation.

— Vous aussi, monsieur, poursuivit le directeur, en se tournant vers sir Thomson positivement pétrifié par l'horreur. Vous êtes plus drôle que Charlot lui-même... et c'est pourquoi, certain avec votre concours de connaître une période de succès considérable, je viens vous offrir à tous deux un engagement des plus brillants.

Cette fois ce fut de l'horreur qui fit luire les yeux de Mme Pérez.

— Un engagement, au cirque ? A moi ? Et c'est encore à ce monstre de Shirley que je dois ça !

Mais d'un bond souple la petite lui échappait et se juchait assise sur le coin du bureau directorial en lançant gamine :

— Mais non, madame, c'est à votre don du comique, a dit monsieur !... Vous ne vous en doutiez pas, moi non plus... mais paraît que vous êtes très drôle... Eh bien ! acheva-t-elle avec un clin d'œil malicieux vers M. Pérez qui se faisait aussi petit qu'il le pouvait dans l'ombre redoutable de sa femme, c'est l'oncle Pito qui doit être étonné aussi d'apprendre ça ?

— Insolente ! s'écria la terrible tante qui écumait de rage. Mais il n'est pas question de mon engagement, monsieur le Directeur ! Je vous pardonne cette hérésie de vouloir exhiber avec des saltimbanques et des histrions une des femmes les plus riches d'Amérique et un des hommes les plus estimés d'Angleterre. Vous ne pouvez pas savoir ! Et puis cette petite peste de Shirley vous a rendu un peu fou comme elle le fait pour tout le monde ! Mais il est temps de mettre fin à ses exploits. Aussi je viens au contraire, monsieur le Directeur, avec mon mari agissant en tant que tuteur de Shirley, résilier l'engagement de cette gamine que

(Suite page 16.)



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY (Suite de la page 15.)

... présente on n'aurait jamais ... !

— Oh ! ... Shirley ... Vous n'allez pas faire ça, oncle Pito ?

— Non, non, fit celui-ci, à vrai dire peu courageux. Je ... nous.

— Vous le ferez ! ordonna Mme Pérez terrible. Dieu sait où vous conduirait votre ... faiblesse pour cette enfant si je n'y mettais bon ordre ! Vous résilierez cet engagement absurde. Nous paierons ce qu'il faudra, monsieur le Directeur !

Puis, ayant lancé cela d'un air suprêmement majestueux, elle termina par la plus terrible menace qui eût jamais pesé sur l'innocente tête blonde de la pauvre petite Shirley :

« Et nous mettrons ensuite Shirley en pension. » Le retour du cirque fut silencieux ce soir-là. Mme Pérez se tenait droite et terrible sur la banquette de la somptueuse limousine. Dans son ombre, le pauvre oncle Pito, terrorisé, disparaissait presque. En face d'eux se tenaient Mr Thomson plus raide et guindé que jamais et Pépito l'air triste et résolu. Affalée dans ... la pauvre Shirley semblait avoir perdu pour la première fois toute force de ... et de lutte. Devant la décision ... de la maîtresse en pension, exprimée ... tant d'autorité par la méchante ... Perroquet, elle ne savait plus que pleurer désespérément. En silence on ... les chambres. Mais à peine était-elle ... dans la sienne que Shirley qui pleurait toujours entendit un grattement à la porte. Elle courut ouvrir et se trouva devant Darling. Le pauvre petit chien agitait sa queue et levait ses bons yeux vers sa maîtresse comme pour lui dire :

— Tu vois, c'est moi ... tu m'as un peu oublié, un peu négligé tous ces derniers temps pour les animaux du cirque ... mais maintenant que tu es dans le chagrin, toute seule, abandonnée de tous les autres, me voilà pour t'aimer, te consoler !

Et Shirley comprenait très bien ce regard ! Elle en eut son petit cœur touché de repentir et de reconnaissance aussi prit-elle Darling dans ses bras avec une nouvelle reconnaissance.

— Oh ! Darling ! cher Darling ! C'est vrai, j'ai été injuste et méchante. Je te laissais seul ici pour aller jouer avec l'ours, et l'éléphant et les singes. Et pourtant il n'y a que toi qui m'aime, cher petit Darling ! Mais sois tranquille, va, désormais je ne te quitterai plus ! Et si on veut m'envoyer en pension, eh bien ! il faudra que tu y viennes aussi ! Ou je me sauverai.

Pendant qu'elle faisait ce grand discours entrecoupé de larmes, ... entendit frapper à nouveau à sa porte. C'était Pépita, cette fois, qui s'approchait de l'enfant, la prit dans ses bras.

— Shirley, tu pleures, chérie ? Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que la méchante tante Perroquet va me mettre en pension, toute seule avec des méchantes maîtresses auxquelles il faudra obéir. Et je me connais, tu sais, Pépita, obéir, moi, je ne pourrai jamais ! Alors je serai tout le temps punie et je serai très malheureuse toute seule !

— Non, dit Pépita en l'entourant tendrement de ses bras, tu ne seras pas toute seule, chérie, parce que si vraiment mon oncle et ma tante te mettent en pension, j'irai avec toi !

— Toi ? fit Shirley illuminée. C'est vrai ? Mais tu es trop grande ?

— Non, non ... j'ai dix-sept ans... on va encore très bien en pension à cet âge. Et quand on refuse d'obéir et j'ai le meilleur moyen, va ... je vais refuser catégoriquement d'épouser Mr Thomson ni aucun autre prétendu présenté par tante Pérez. Alors de colère elle me mettra en pension aussi ! Et nous serons moins malheureuses ensemble !

— Oh ! Pépita, tu es bonne ! Je t'aime.

— Non, je ne suis pas bonne ! Mais je me souviens que c'est à moi que notre ami Bill t'a confiée, pauvre petit oiseau tombé du nid, et que je dois remplacer ta maman, alors je ne t'abandonnerai jamais !

— Et puis, tu ne sais pas, murmura Shirley illuminée soudain, j'ai un bon moyen pour nous faire délivrer si on nous ennuie trop, en pension : j'écrirai au cher Bill qu'il vienne nous enlever avec son bon cheval et nous retournerons au ranch où on était si heureux.

Et consolée, redevenue confiante et heureuse, Shirley s'endormit les joues encore humides de larmes, mais le sourire aux lèvres, entre les bras de sa grande amie Pépita, tout en serrant Darling sur son cœur.

(A suivre.) Léo Dartey.

La Gérante : Suzanne Vignon. 15.207. — Imp. Chantier, à Sceaux. — 20-16

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)



Shirley emmenée à Paris par M. Perez et sa nièce Pepita y commet tant d'espiègleries que Mme Perez, furieuse, décide de la mettre en pension au grand désespoir de l'enfant et de ses amis.

Le départ de Shirley pour la pension Garnier était décidé. Malgré les pleurs de l'enfant, les supplications de Pepita, Mme Perez s'était montrée intraitable et pour mieux punir l'enfant indisciplinée elle avait refusé d'écouter sa nièce qui voulait être elle aussi confiée à l'internat des demoiselles Garnier.

— Non, déclara sèchement la terrible tante. Si Shirley vous sentait dans la même pension elle s'imaginerait que vous allez la soutenir et excuser toutes ses incartades. Ce qu'il lui faut, c'est l'isolement absolu. Rien de mieux pour mater les natures trop indépendantes.

En entendant cela, Shirley sursauta.

— Mais vous me laisserez bien Darling, au moins ? s'écria-t-elle en serrant son petit chien sur son cœur.

— Pas du tout, ce chien commettrait les pires sottises. Et puis vous vous aimez trop. En être séparés sera la plus dure punition.

Mais en entendant ces mots Shirley se mit à sangloter. Darling, comprenant la gravité de la situation, joignit ses gémissements aux larmes de sa petite maîtresse et ce fut bientôt un beau concert.

— Assez ! s'écria la tante Perez, en se bouchant les oreilles. Silence. J'ai la tête cassée par tout ce bruit ! Taisez-vous et préparez-vous à nous quitter demain.

Mais le lendemain matin, lorsqu'il s'agit de séparer Shirley de Darling, ce fut toute une autre histoire.

Le petit chien ne voulait pas quitter sa chère maîtresse et, dès qu'on voulait porter la main sur lui, il montrait les crocs et grognait de façon menaçante.

Ce que voyant, Mme Perez jugea plus adroit d'user de diplomatie. Elle s'en va chercher un demi-poulet à la cuisine et le présenta d'un air engageant à Darling.

Hélas, la tentation était forte ! Le pauvre toutou agita sa queue et huma avec délices le parfum délicieux qui se dégageait de son mets préféré dont il ne s'était jamais vu offrir une si belle part ! Mais un regard désolé de Shirley le rappela à un plus juste sentiment de la fidélité et, ayant rassemblé toute sa dignité, il flaira une dernière fois le plat, puis, se retournant, il lui présenta la queue pour courir se jeter à nouveau dans les bras de sa petite maîtresse au grand dépit de la tante Perez.

— Ce chien est stupide, dit-elle furieuse. Je vais l'attacher. Mais comme elle avançait la main pour le saisir au collier, Darling la mordit si cruellement au poignet qu'elle se recula précipitamment en hurlant.

— Vous voyez bien qu'il ne veut pas me quitter, dit Shirley de son petit air frondeur. Si vous le gardez de force ici sans moi, il vous mordra tous et vous rendra enragés.

La perspective de devenir enragée effraya tant Mme Perez qu'elle ne fit plus aucune résistance.

— Emmenez donc cet horrible chien ! Mais je vais dire qu'on vous surveille avec la dernière sévérité à la pension !

Et la pauvre Shirley, en larmes, dut dire au revoir à M. Perez désolé, puis à Pepita qui lui murmura tout bas :

— Ne t'inquiète pas, je trouverai bien un moyen de te rejoindre, va !

Puis elle partit derrière Mme Perez, en serrant sur son cœur Darling, seul ami qui puisse la suivre dans la geôle des demoiselles Garnier. Celles-ci ne firent pas cependant trop mauvais accueil à leur nouvelle pensionnaire. Mais elles la prièrent de quitter Darling qui devait coucher dans une niche dans la cour.

— Tout seul ? se désola Shirley.

— Évidemment, les quadrupèdes n'ont pas accès dans les dortoirs.

— C'est dommage, songea la petite, qui regardait d'un air terrifié la longue file des petits lits blancs. C'est comme

(Suite page 16.)

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY (Suite de la page 15.)



à l'hôtel, mais ici je n'ai pas l'ours Martin pour remplacer Darling !

Et cette idée ramena un sourire sur ses lèvres roses toutes salées de larmes amères.

La première pensée de Shirley en s'éveillant le lendemain matin dans le grand dortoir blanc, fut pour Darling. Il avait plu cette nuit ! Pourvu qu'il ne soit pas mouillé ! S'il allait prendre un rhume !

Comme elle était la plus jeune pensionnaire, les demoiselles Garnier, qui n'étaient pas aussi cruelles que Mme Perez, crurent bon de lui laisser quelque liberté ce premier jour afin de l'acclimater.

On lui permit donc, après le premier déjeuner, d'aller se promener dans la cour et le jardin. Elle courut à la niche de Darling.

— Pauvre cher Darling ! s'écria-t-elle en caressant son poil mouillé. On t'a laissé à la pluie ! Viens que je te détache. Nous allons nous promener ensemble ! Et puis tu sais, Darling, nous ne resterons pas longtemps ici ! Je vais jouer tant de tours à la Directrice qu'elle me renverra bientôt. Mais ici il faut être bien sage, sans quoi on nous séparerait !

Dans ces excellentes dispositions ils firent ensemble le tour du jardin qui était très beau et ils admirèrent le pigeonnier qui était une des fiertés de Mlle Adélaïde Garnier, l'aînée des directrices de la pension. Puis désœuvrés, ils rentrèrent et firent une incursion dans les salles d'études.

Les élèves étaient à ce moment dans le préau pour une leçon de gymnastique. Shirley put donc tout à son aise fureter dans les salles.

Elle montrait à Darling, surpris, les tableaux noirs, les pupitres, les cartes et les mappemondes que le petit chien considérait comme autant d'objets de torture. Et elle imagina de jouer à la maîtresse.

Prenant place derrière le bureau de la surveillante, elle campa sur son nez les lunettes que celle-ci y avait laissées. Elle prit une règle en main et commença à faire la classe à l'élève Darling qu'elle avait assis sur son train d'arrière devant le tableau.

Mais, comme l'élève Darling ne semblait pas doué pour les interrogatoires oraux, elle imagina de lui faire faire des devoirs. Pour cela la malicieuse petite fille trempa le pinceau formé par la queue du petit chien dans un encrier. Puis, ayant fixé contre le mur une feuille blanche, elle posta Darling devant et se mit à lui parler. Comme la manière de répondre des chiens a toujours été d'agiter la queue en cadence, Darling, sans le savoir, traçait derrière lui sur la feuille des arabesques tout à fait surprenantes.

Le professeur Shirley était enchanté ! Il félicitait son élève.

— Bravo ! Très bien ! Voici une page d'écriture parfaite.

Mais tandis que Darling, ravi de se voir complimenter ainsi, agitait de plus en plus sa queue trempée d'encre, la porte s'ouvrit.

— Grands dieux ! s'écria une voix courroucée, qu'est-ce que cela ?

Mlle Adélaïde considérait avec horreur Shirley qui, lunettes sur le nez, présentait assez bien sa caricature, et les balafres d'encre que Darling avait faites sur le mur et un peu partout alentour en exécutant sa « page d'écriture ». En effet, l'encre avait giclé tout autour et maculait le parquet, les pupitres et les bancs environnants.

Pris de peur, le pauvre Darling en entendant cela s'élança sur le bureau et se mit à lécher le visage de Shirley tout en agitant la queue, ce qui eut pour effet d'envoyer en plein visage de Mlle Adélaïde une pluie d'encre.

Furieuse, celle-ci voulut saisir le malheureux chien. Mais elle reçut un tel accueil qu'elle préféra s'en prendre à Shirley qui, penaude, se repentait de sa plaisanterie en en constatant les conséquences.

— Malheureuse enfant ! s'écriait la directrice en la saisissant par le bras. Vous débutez bien ! Voici donc comment vous comptez vous conduire parmi nous ! Mais je vous materai... et pour commencer, au cabinet noir et au pain sec !

Et furieuse, horrible et ridicule avec son visage barbouillé d'encre, elle traîna au cabinet noir la pauvre Shirley qui se débattait en hurlant.

(A suivre.)

Léo Dartey.

La Gérante : Suzanne Vignon. 15.207. — Imp. Chantenay, à Sceaux. — 10-36



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox)

Shirley emmenée en France par M. Perez Pépita, y commet tant d'espiègleries que Mme Perez décide de la mettre en pension. Mais dès le premier jour elle se fait mettre au cachot et au pain sec.

Pauvre Shirley ! De sa petite vie elle n'avait jamais été mise au cabinet noir ! Elle ignorait cette horreur de demeurer des heures entières dans l'immobilité, dans l'obscurité totale avec un petit estomac qui crie famine ! Comme elle pleura, comme elle appela tous ses chers et bons amis qui, hélas ! ne pouvaient l'entendre !

Cependant, comme elle était une petite fille pleine de résolution, quand elle eut bien épuisé ses larmes, elle réfléchit et le résultat de ses réflexions fut ceci :

— Je ne veux pas rester ici ! Je ne pourrais pas vivre dans cette contrainte ! Il faut que je trouve un moyen d'avertir ceux qui m'aiment pour qu'ils viennent me chercher. Mais comment ?

Leur écrire ? Oui, c'était le meilleur moyen, et dès qu'elle serait mise en liberté elle enverrait des lettres suppliantes à ses amis !

Mais comment les leur faire parvenir ? Shirley en était là de ses réflexions quand la fille de cuisine chargée de lui apporter son maigre déjeuner : une cruche d'eau et un morceau de pain sec, se présenta.

Bien vite, obéissant à un plan arrêté d'avance, Shirley s'élança, la bousculant, et bondit dans le couloir tandis que la pauvre fille se lamentait devant sa cruche d'eau renversée. Là, la malicieuse petite fille se mit à genoux et supplia :

— Laissez-moi sortir, je vous en supplie ! Il y a un gros rat là-dedans qui m'a mordu les mollets.

— Un rat ! Pauvre petite malheureuse ! s'écria la femme qui avait bon cœur. Allez bien vite dans le jardin manger votre pain ! Je ne dirai rien... mais ayez soin de revenir vous enfermer avant six heures pour que Mlle Adélaïde vous retrouve en venant faire sa ronde.

Shirley ne se le fit pas dire deux fois. Elle s'élança dans le jardin et croqua son maigre déjeuner blottie derrière un massif de beaux hortensias. Puis elle glissa à pas de loup dans une des salles d'étude désertées pour le réfectoire à cette heure et s'empara d'un crayon et d'une feuille de papier.

Revenue à sa cachette dans le jardin sans qu'on l'eût vue, elle commença à tracer d'une grosse écriture malhabile et laborieuse une lettre remplie de fautes d'orthographe qui disait :

« Je suis bien malheureuse à la pension. Je vais mourir si vous ne venez pas me chercher. Votre pauvre Shirley. »

Puis, elle recopia cette missive en plusieurs exemplaires et les glissa sous des enveloppes qu'elle adressa, l'une à Pépita, l'autre à Bamboula, l'autre à Bout-de-Bois et enfin, la dernière, la suprême, à son cher ami Bill resté en Amérique. Mais, hélas ! Shirley n'avait pas de timbres... et puis, comment faire pour aller à la poste ? Soudain une inspiration traversa son cerveau fertile en inventions. Elle courut au superbe pigeonnier, orgueil de Mlle Adélaïde et, saisissant l'un après l'autre les beaux pigeons blancs que cette demoiselle nourrissait de sa main chaque jour, elle leur attacha au cou à chacun une de ses missives. Puis satisfaite, pleine d'espoir, elle les laissa s'envoler dans le ciel bleu !

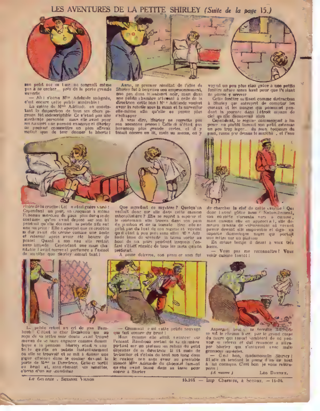
Shirley avait souvent entendu parler de pigeons voyageurs. Elle espérait bien que les personnes qui recueilleraient ceux-ci mettraient ses lettres à la poste et qu'ainsi elles arriveraient !

Aussi, fut-ce d'un cœur serein qu'elle vit bientôt toutes les portes de l'institution Garnier s'ouvrir et les maîtresses s'élancer dehors en levant des bras et des yeux désespérés vers le ciel !

— Les pigeons de Mlle Adélaïde ! Les pigeons ! s'écrièrent les surveillantes et même la cuisinière qui avaient aperçu l'envol. Mais qui a pu les laisser partir ?

Quand on arriva au pigeonnier, Shirley,

(Suite page 16.)



son petit nez ou tour ne songeait même pas à se cacher... près de la porte grande ouverte.

— Ah ! s'écria Mlle Adélaïde indignée, c'est encore cette petite misérable !

La colère de Mlle Adélaïde, en constatant la disparition de tous ses chers pigeons fut indescriptible. Ce n'était pas une méchante personne, mais elle avait pour ses ramiers une passion exagérée et Shirley ne pouvait commettre un plus affreux méfait que de leur donner la liberté !

Aussi, le premier résultat de l'idée de Shirley fut à nouveau son emprisonnement, non pas dans le cabinet noir, mais dans une petite chambre attenant à celle de la directrice cette fois ! Mlle Adélaïde voulait avoir la rebelle sous la main et la surveiller elle-même afin qu'elle ne puisse plus s'échapper.

A vrai dire, Shirley ne regretta pas son ancienne prison ! Celle-ci n'était pas beaucoup plus grande, certes, et il y tenait encore un lit, mais au moins, on y voyait un peu plus clair grâce à une petite fenêtre située assez haut pour que l'enfant ne puisse y arriver.

Cette fenêtre suffisait comme distraction à Shirley qui entreprit de compter les oiseaux et les nuages qui passaient pendant la journée dans l'étroit espace de ciel qu'elle découvrait ainsi.

Cependant, le régime commençait à lui peser ou plutôt laissait son petit estomac un peu trop léger... du pain, toujours du pain, rassis par dessus le marché... et l'eau claire de la cruche ! Cela n'était guère varié !

Cependant un jour, en croquant à même l'énorme morceau de pain plus dur que de coutume qu'on avait déposé sur son lit pendant qu'elle dormait, la petite fille eut une surprise ! Elle s'aperçut que ce croûton si dur avait été creusé comme une boîte et refermé après avoir été bourré de poulet. Quant à son eau, elle restait aussi limpide. Cependant une main charitable l'avait sucrée et parfumée à l'alcool de menthe que Shirley aimait tant !

Que signifiait ce mystère ? Quelqu'un veillait donc sur elle dans cette maison inhospitalière ? Elle se reprit à espérer et le lendemain elle trouva dans son pain du jambon et de la tomate. Bref elle ne pâtit pas du tout de son régime et voyant qu'il était à peu près sans effet Mlle Adélaïde lasse de sévérité la laissa sortir au bout de six jours pendant lesquels l'enfant s'était régalée de tous les mets qu'elle préférait.

A peine délivrée, son premier soin fut de chercher la clef de cette énigme ! Qui donc l'avait gâtée ainsi ? Naturellement, son enquête s'orienta vers la cuisine, mais comme elle en approchait, elle demeura muette de saisissement en voyant passer devant elle impassible et digne un superbe domestique nègre qui portait une lettre sur un plateau.

En même temps il disait à voix très basse.

— Vous pas me reconnaître ! Vous venir cuisine tantôt !

La petite retint un cri de joie. Bamboula ! C'était le cher Bamboula qui au reçu de sa lettre sans doute avait trouvé moyen de se faire engager comme domestique à la pension. Shirley était si contente qu'elle en oublia instantanément où elle se trouvait et se mit à danser une gigue effrénée dans le couloir devant la porte de Mlle la Directrice. Celle-ci sortit au bruit et, assujettissant ses lunettes, s'écria d'un air scandalisé.

— Comment, c'est cette petite sauvage qui fait encore du bruit !

Mais comme elle allait s'élancer sur l'enfant Bamboula sortait de sa chambre portant sur un plateau les reliefs du petit déjeuner de la directrice. Il fit mine de trébucher et s'étala de tout son long dans le couloir, non sans avoir au préalable inondé Mlle Adélaïde du chocolat fumant qu'elle avait laissé dans sa tasse pour courir à Shirley.

Aspergée, brûlée, la terrible Adélaïde se vit le chemin barré par le grand corps du nègre qui faisait semblant de ne pouvoir se relever et dut renoncer à attraper Shirley qui s'enfuyait avec mille grimaces espiègles.

— C'est bon, mademoiselle Shirley ! fit elle en tendant le poing d'un air tout à fait comique. C'est bon, je vous rattraperai !

(A suivre.) Léo Dartey.



LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

La plus petite des grandes vedettes (Fox).

Mise en pension par M. Perez, la pauvre Shirley doit ... rude par ... de la directrice. Les élèves sont cruels à tous ses amis. Dent de ... Bout-de-Bois a pu se faire engager comme domestique à la pension et adoucit les rigueurs du cachot pour la petite fille.

Mais Mlle Adélaïde ne devait pas rattraper Shirley ce matin-là ! A peine dans les salles d'étude pour sa tournée d'inspection habituelle, on vint l'avertir qu'un monsieur la demandait.

Or, elle tenait justement par l'épaule une enfant jugée sans intelligence par sa maîtresse ; elle la repoussa vivement en entendant ajouter par le concierge « qu'il croyait que ce devait être un inspecteur ».

Tout le monde sait quel empressement et quelle amabilité mettent les directeurs et directrices à recevoir les inspecteurs du rapport desquels dépend la bonne renommée de leur institution. Sans se préoccuper de la pauvre petite fille qu'elle avait repoussée si violemment qu'elle était allée s'asseoir par terre, Mlle Adélaïde s'élança, un sourire des plus aimables sur sa vilaine figure, au-devant de M. l'Inspecteur.

Pendant ce temps, Shirley, qui avait un excellent cœur, malgré la malice de son esprit, s'était élancée pour ramasser la petite fille bousculée. Elle la consolait et la rassurait.

— C'est une méchante, la directrice... mais n'aie pas peur, va, je la défendrai, moi ! Comment t'appelles-tu ? Quel âge as-tu ?

La pleureuse s'appelait Nicole, elle avait dix ans et dépassait Shirley de la tête.

Ce qui n'empêcha pas notre petite amie de répéter comiquement, en se redressant à côté de sa protégée :

— Allons, ne pleure plus, puisque je suis ton amie et que je te défendrai.

— Tu... tu n'as donc pas peur d'elle ? demanda la grande fille émue.

— Moi ? dit Shirley. Par exemple ! Je n'ai peur jamais, de rien ni de personne, tu m'entends !

— C'est beau, ça ! fit Nicole émerveillée devant cette petite intrépide.

Mais, juste à ce moment débouchait du bout du couloir une troupe impressionnante. En avant marchait avec dignité un personnage majestueux, encadré des deux demoiselles Garnie, qui faisaient des grâces. Derrière, pêle-mêle, suivaient les maîtresses et les surveillantes, terrifiées et empressées.

— Oh ! fit la pauvre Nicole qui devenait verte, voilà l'inspecteur et nous ne sommes pas dans la classe ! Qu'est-ce qu'on va nous dire ?

Mais Shirley redressait sa petite taille et se campait devant sa protégée comme pour la défendre.

— N'aie pas peur ! lui dit-elle avec assurance, un inspecteur, ça ne m'effraie pas, moi ! J'en ai vu bien d'autres !

Cependant, la pauvre Shirley fanfaronnait un peu en disant cela. Un inspecteur, elle ne savait pas du tout ce que c'était, mais à force d'en entendre parler avec terreur et respect à la pension, elle avait fini par s'imaginer un être fantastique doué d'un pouvoir tout à fait surnaturel ! Aussi, tout en crânant pour impressionner son amie nouvelle, tremblait-elle légèrement pendant que le groupe approchait.

Et elle s'étonnait, en fixant le personnage qui s'avançait, de voir qu'il était fait comme tous les hommes... ou plutôt, non pas comme tous, mais comme un seul, qu'elle avait bien connu et aimé !

L'inspecteur portait un pantalon à petits carreaux, une jaquette en queue de pie, une cravate à pois, un chapeau melon et un lorgnon pincé au bout du nez. Il tenait à la main un vaste parapluie que Shirley reconnaissait bien... Et elle eut peine à contenir sa joie folle, exubérante, quand elle entendit une voix familière qui disait avec componction :

— Je vous félicite, Mesdemoiselles ! Votre pension est fort bien tenue ! Les élèves sont fort sages et réservées.

Cette voix ! Plus de doute, c'était le cher Bout-de-Bois, le meilleur ami de Shirley, qui usait de ce subterfuge pour

(Suite page 18.)

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY (Suite de la page 15.)



retrouver sa patrie amie! Quel bonheur, mon Dieu, quel bonheur! Et incapable de contenir sa joie, Shirley dans le couloir se mit à danser une « upa-upa » endiablée, sous les yeux horrifiés des directrices juste au moment où l'inspecteur répétait :

— Il règne ici une tenue tout à fait exemplaire! Je ne manquerai pas de le signaler au ministre!

En apercevant la danse échevelée de Shirley, les demoiselles Garnier avaient levé les yeux au ciel. Elles se précipitèrent :

— Malheureuse enfant! Que faites-vous? Danser dans les couloirs comme une petite sauvage et devant M. l'inspecteur!

Mais M. l'inspecteur ne semblait pas du tout indigné. Il protesta en assujettissant mieux son lorgnon :

— Mais c'est charmant, au contraire, Mesdemoiselles! Je suis satisfait de voir que vous savez joindre l'enseignement des arts d'agrément à celui de rudiments plus austères! Tous mes compliments. Comment s'appelle cette danse charmante?

Mlles Adélaïde et Ursule se regardèrent indécises. Elles ignoraient le nom de cette danse sauvage. Aussi, durent-elles en minaudant avec grâce :

— C'est une pavane, monsieur l'inspecteur... une petite pavane!

— Ah! ah! dit-il, faisant toujours semblant de ne pas connaître Shirley qui lui souriait de toutes ses dents. Et cette jeune élève me semble fort bien douée!

— C'est cependant la plus indisciplinée et la plus ignorante de l'établissement! dit avec rancune Mlle Adélaïde.

— Oh! Oh! Cela m'étonne, elle paraît fort intelligente!

— Monsieur l'inspecteur n'a qu'à s'en assurer en l'interrogeant, dit Mlle Ursule en pinçant les lèvres.

— Voyons, mon enfant, approchez, dit alors Bout-de-Bois qui faisait des signes désespérés à Shirley pour qu'elle fit mine de ne pas le connaître. Avancez et répondez moi sans crainte.

Mais Shirley était trop maligne pour témoigner sa joie de le revoir. Elle prit un petit air docile et timide.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Voyons, dites-moi combien faut-il de L à docile?

Alors Shirley sans hésiter :

— Deux, monsieur... pour voler.

— Ah! Ah! Et quel est à votre avis l'animal le moins intelligent?

— C'est l'huître, monsieur!

— Tiens, pourquoi cela?

— Parce qu'elle bâille tout le temps, et Mlle Adélaïde dit que c'est signe d'ignorance!

— Oh! Oh! Mais voici qui me paraît plein d'à propos! dit l'inspecteur Bout-de-Bois en assujettissant son lorgnon au bout de son nez. Mesdemoiselles, je ne crois pas me tromper en déclarant que cette petite fille est la mieux douée et la plus intelligente de votre honorable pension! J'ai rarement trouvé tant de bon sens chez une enfant de cet âge! Encore une chose que je dirai au ministre! C'est tout à votre honneur!

Flattées, les demoiselles Garnier se rengorgèrent et lancèrent à Shirley des coups d'œil pleins d'indulgence et d'admiration.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant? poursuivit-il.

— Moi, dit Shirley en clignant malicieusement de l'œil, je ne m'appelle jamais, M'sieur, parce que je me trouve toujours, mais les autres personnes m'appellent Shirley.

A ces mots l'inspecteur éclata de rire et prit les directrices à témoin de l'intelligence de la petite.

— En vérité, mesdemoiselles, vous avez voulu me réserver une surprise en me disant que cette enfant était la moins intelligente. Mais c'est, au contraire, une fillette tout à fait remarquable. Je vous en fais mes compliments bien sincères!

— Vous êtes trop aimable, monsieur l'inspecteur, dit Mlle Ursule, et nous espérons que pour terminer cette visite vous voudrez bien nous faire le plaisir de goûter avec nous.

— Volontiers, dit-il en prenant la petite par la main, mais je demande qu'en récompense la jeune Shirley soit de la fête aussi.

(A suivre.)

Léo Dartey.

Le Gérante : Suzanne Vasnot. 15.262 — Imp. Charaire, à Sceaux. — 11-30.

Demandez, dans la Collection

LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY



ALBUM N° 1

SHIRLEY ET SON CHIEN

64 pages sous une élégante couverture en couleurs. Près de 500 dessins dont 250 en couleurs.

EN VENTE PARTOUT : **4** francs.

Envoi franco contre la somme de 4 francs pour la France (5 francs pour l'Étranger) adressée à la **SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION,** 43, rue de Dunkerque, Paris-10e. (C. C. postaux 259-10)

DEMANDEZ PARTOUT :

Ce que disent les Prénoms

ÉTYMOLOGIE, SYMBOLES, INFLUENCES, TALISMANS, FLEURS, COULEURS, ETC., d'après chaque prenom féminin ou masculin.

◆

LE VOLUME DE 142 PAGES.

5 francs.

◆

Envoi franco contre la somme de **5** francs pour la France (Étranger 6 francs) adressée à la **Société Parisienne d'Édition,** 43, rue de Dunkerque, Paris-10e - Aucun envoi contre remboursement.

RADIO-GUIGNOL

RECUEIL DE SAYNÈTES d'ALPHONSE CROZIÈRE, créées par BILBOQUET à Radio-Paris.

■

Un album de 64 pages, illustré de nombreux dessins en noir et en couleurs

■

EN VENTE PARTOUT :

4 francs.

◆

Envoi franco contre la somme de **4** francs pour la France (Étranger, **5** francs) adressée à la **Société Parisienne d'Édition,** 43, rue de Dunkerque, Paris-10e - Aucun envoi contre remboursement

16 049 — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 1-38.


16
couleur
1
AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
25
Fillette

Imprimerie Chantier, à Soissons.